RONDES

ET

CHANSONS POPULAIRES

ILLUSTRÉES

II

CHANSONS POPULAIRES

CHANTS PATRIOTIQUES

RONDES

ET

CHANSONS POPULAIRES

ILLUSTRÉES

AVEC MUSIQUE ET ACCOMPAGNEMENT

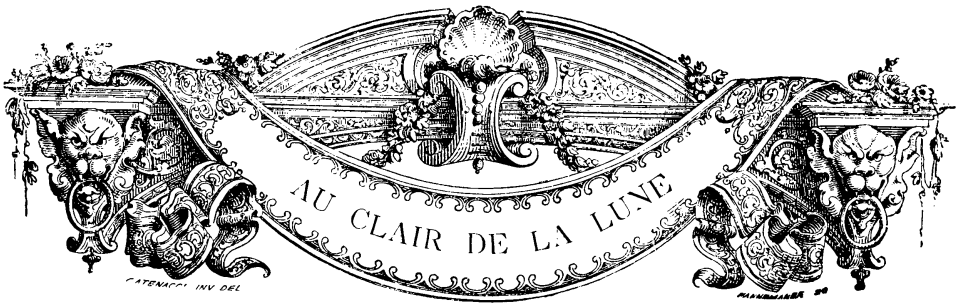
Par M. V.-F. VERRIMST

NOUVELLE ÉDITION

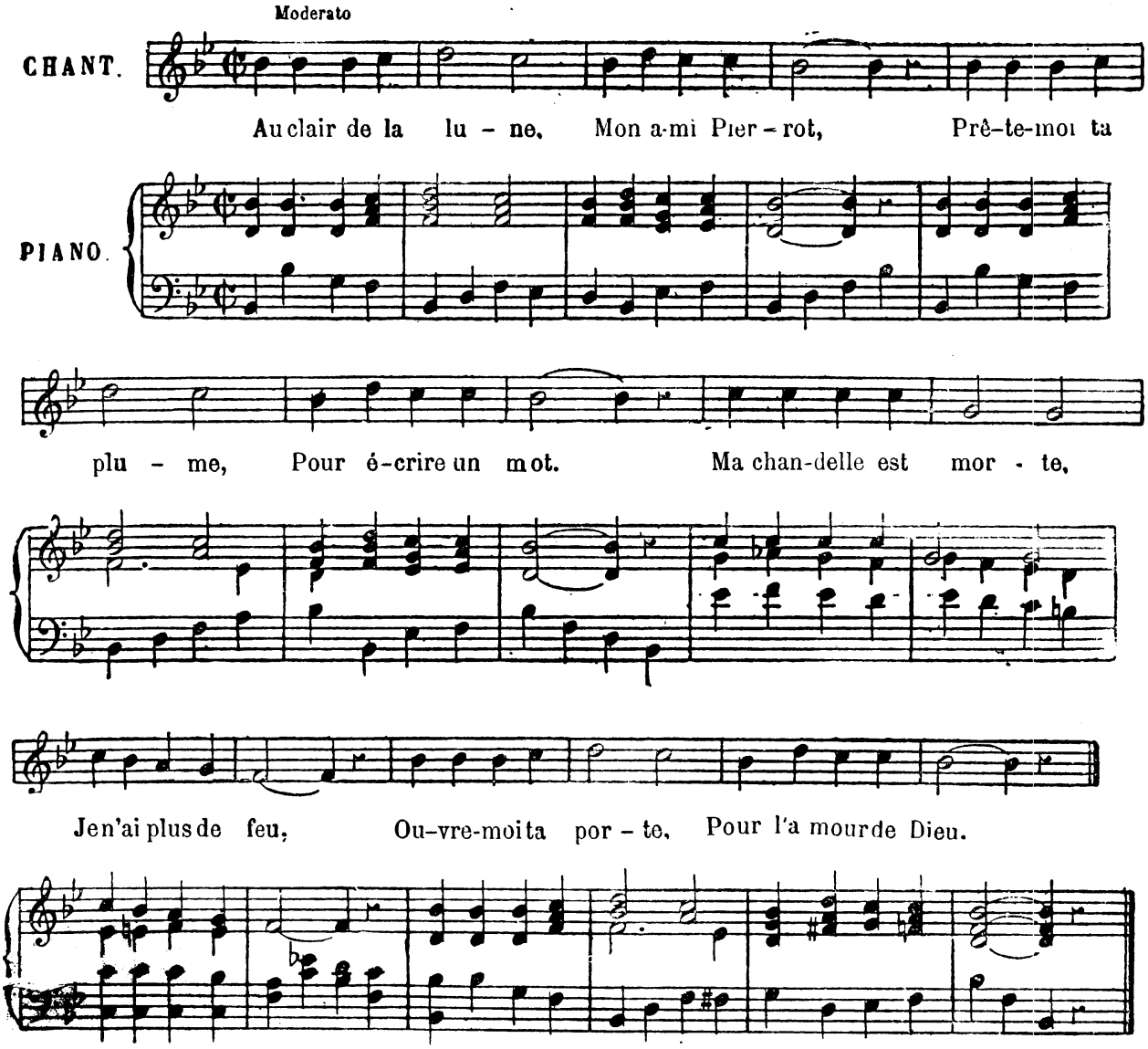
CHANSONS POPULAIRES
CHANTS PATRIOTIQUES

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9
PARIS

AU CLAIR DE LA LUNE
Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

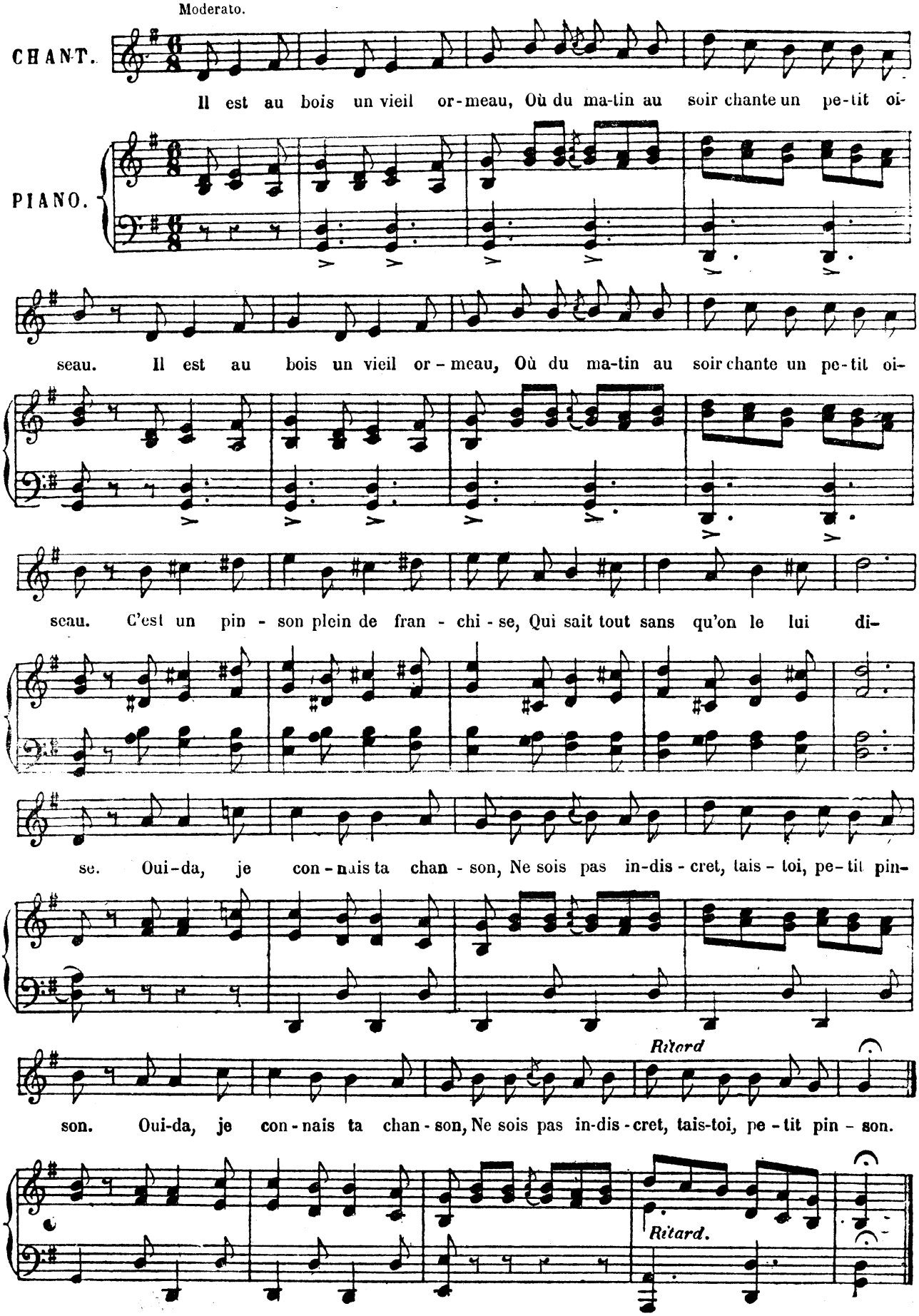


Au clair de la lune
Pierrot répondit :
Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit.
Va chez la voisine,
Je crois qu'elle y est,
Car dans la cuisine
On bat le briquet.

Au clair de la lune
L'aimable Lubin
Frappe chez la brune,
Ell' répond soudain :
Qui frapp' de la sorte?
Il dit à son tour :
Ouvrez votre porte
Pour le dieu d'amour

Le Pinson.

Musique et accompagnement par M. V.-F. Verrimst.



LE PINSON.

Il est au bois un vieil ormeau,
Du matin au soir chante un petit oiseau. } *bis.*
C'est un pinson plein de franchise,
Qui sait tout sans qu'on le lui dise.
Oui-da, je connais ta chanson,
Ne sois pas indiscret, tais-toi, petit pinson. } *bis.*

Perd-on son temps à trop jaser,
Néglige-t-on sa tâche afin de s'amuser, } *bis.*
L'oiseau, caché sous le feuillage,
Dit : Paresseux, à ton ouvrage!
Oui-da, je connais ta chanson,
Je travaillerai mieux, tais-toi, petit pinson. } *bis.*

Esther, aux glaces du salon,
Voyait sa crinoline, et disait : Quel ballon! } *bis.*
Quand tout à coup l'oiseau répète :
Fi donc! la petite coquette!
Oui-da, je connais ta chanson,
Je me corrigerai, tais-toi, petit pinson. } *bis.*

Blanche avait battu son chaton,
Et pourtant à sa mère elle disait que non. } bis.
L'oiseau dit tout haut sur la branche :
Ne mentez pas, petite Blanche.
Oui-da, je connais ta chanson,
Je ne mentirai plus, tais-toi, petit pinson. } bis.
MORALE.
Ce tout petit musicien
N'est point un rare oiseau, car chacun a le sien. } bis.
S'est-on fourvoyé par mégarde,
Une voix nous dit : Prenez garde!
Écoutez-bien cette chanson,
Et vous ne craindrez plus le babil du pinson. } bis

LA FENOTTE.

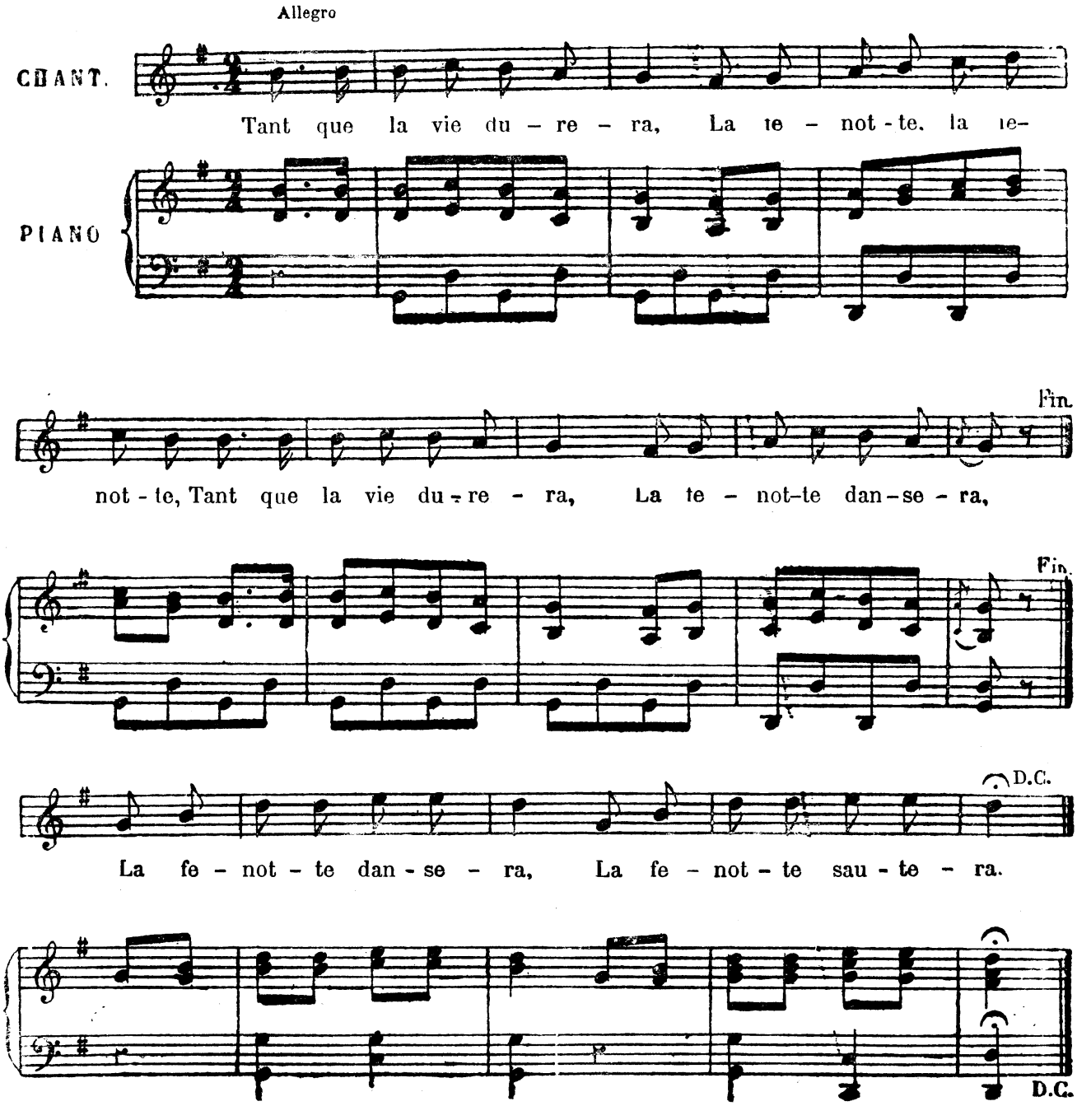
Tant que la vie durera,
La fenotte, la fenotte,
Tant que la vie durera,
La fenotte dansera ;
La fenotte dansera, (*bis*)
La fenotte sautera ;
Tant que la vie durera,
La fenotte, la fenotte,
Tant que la vie durera,
La fenotte dansera

La fenotte a bien dansé
Sur l'herbette, sur l'herbette,
La fenotte a bien dansé ;
Maintenant faut la coucher,
Maintenant faut la coucher. (*bis*)
La fenotte a bien dansé
Sur l'herbette, sur l'herbette,
La fenotte a bien dansé ;
Maintenant faut la coucher.
Fenotte fais ton dôdô (ton sommeil)
Sur la paille, sur la paille,
Fenotte fais ton dôdô
Et tu boiras du lôlô (du lait),
Et tu boiras du lôlô. (*bis*)
Fenotte fais ton dôdô
Sur le paille, sur la paille,
Fenotte fais ton dôdô
Et tu boiras du lôlô.

Transcrite, paroles et musique, par MICHEL DUPUIS.

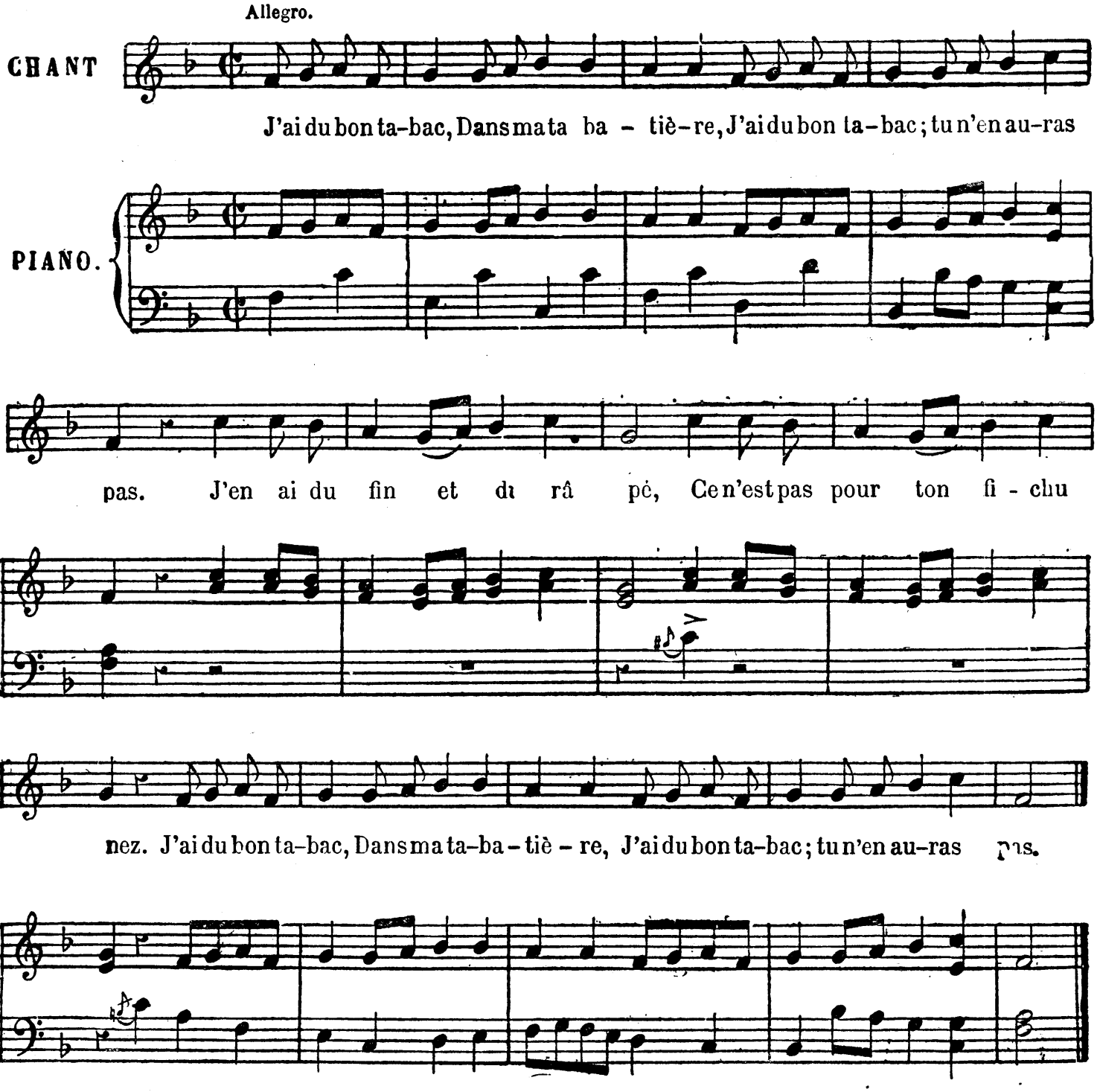
LA FENOTTE

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



J'AI DU BON TABAC DANS MA TABATIÈRE.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
Pas
J'en ai du fin et du râpé,
Ce n'est pas pour ton fichu nez.

Un noble héritier de gentilhommière
Recueille tout seul un fief blasonné;
Il dit à son frère puîné :
Sois abbé, je suis ton aîné.
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,

J'ai du bon tabac

dans ma tabatière.

Juges, avocats, entr'ouvrant leurs serres,
Au pauvre plaideur par eux rançonné,
Après avoir pateliné,
Disent, après le procès terminé :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
Pas.

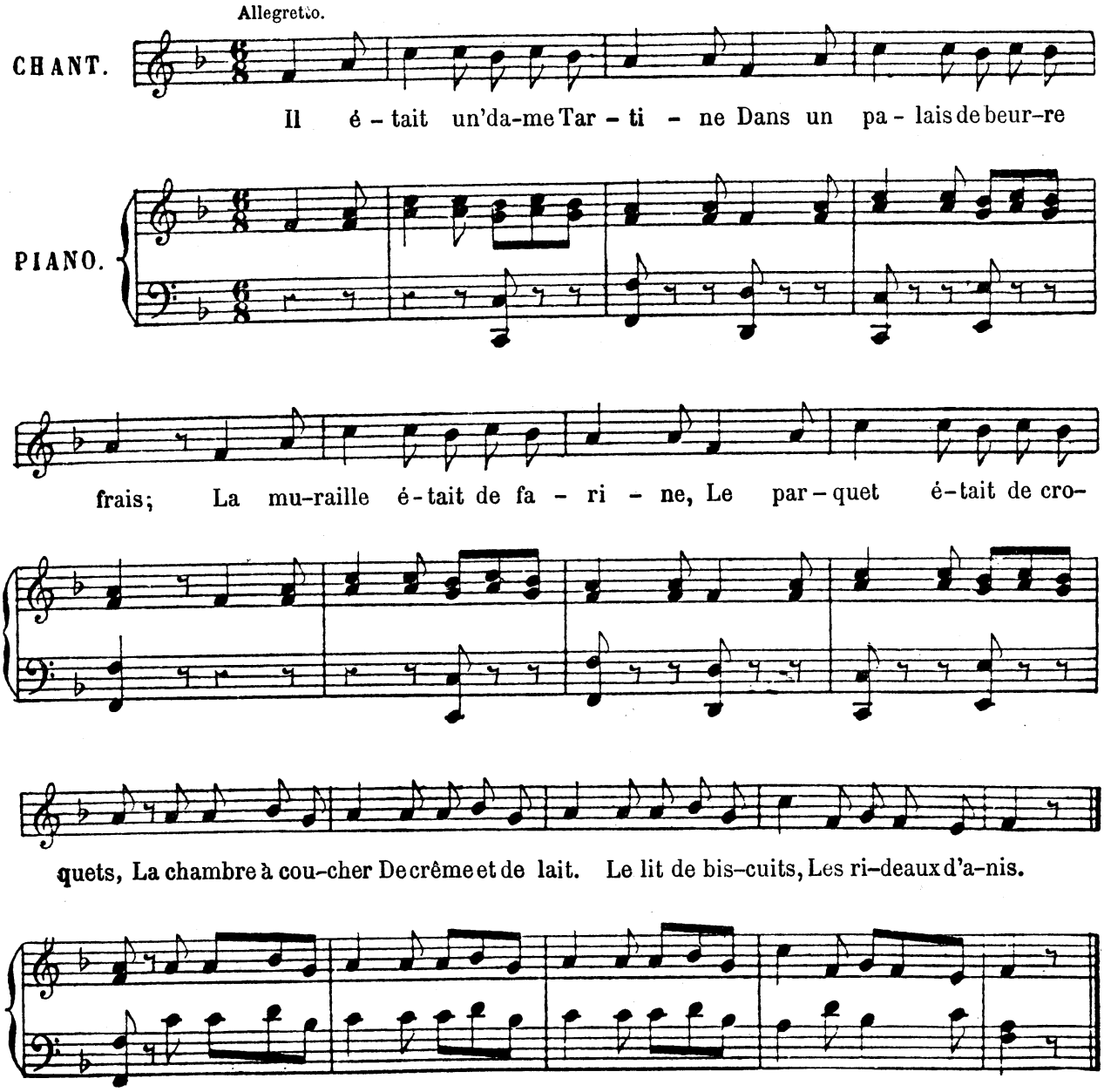
D'un gros financier, la coquette flaire
Le beau bijou d'or de diamants orné.
Ce grigou, d'un air refrogné,
Lui dit · Malgré ton joli nez....
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
Pas.

Tel qui veut nier l'esprit de Voltaire,
Est pour le sentir trop enchiffrené.
Cet esprit est trop raffiné,
Et lui passe devant le nez.
Voltaire a le nez dans sa tabatière,
Et du bon tabac; tu n'en auras
Pas.

Voilà huit couplets; cela ne fait guère
Pour un tel sujet bien assaisonné;
Mais j'ai peur qu'un priseur mal né
Ne chante, en me riant au nez :
J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac; tu n'en auras
Pas.

DAME TARTINE.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



HISTOIRE MERVEILLEUSE DE DAME TARTINE.

Il était un' dame Tartine
Dans un palais de beurre frais,
La muraille était de farine,
Le parquet était de croquets;
La chambre à coucher
De crème de lait,
Le lit de biscuits,
Les rideaux d'anis.

Elle épousa monsieur Gimblette,
Coiffé d'un beau fromage blanc;
Son chapeau était de galette,
Son habit de vol-au-vent;
Culotte en nougat,
Gilet de chocolat,
Bas de caramel
Et souliers de miel.

Leur fille, la belle Charlotte,
Avait un nez de masse-pain,
De belles dents de compote,
Des oreilles de créquelin.
Je la vois garnir
Sa robe de plaisir,
Avec un rouleau
De pâte d'abricots.

Le grand prince Limonade,
Bien frisé, vient faire sa cour,
Ses cheveux de marmelade
Ornés de pommes cuites au four.
Son royal bandeau
De petits gâteaux
Et de raisins secs
Portait au respect.

On frémit en voyant sa garde
De câpres et de cornichons,
Armés de fusils de moutarde
Et de sabres en pelur's d'oignons,
Sur un trône de brioches,
Charlotte et le roi vont s'asseoir,
Les bonbons sortent de leurs poches
Depuis le matin jusqu'au soir.

Voici que la fée Carabosse,
Jalouse et de mauvaise humeur,
Renversa d'un coup de sa bosse
Le palais sucré du bonheur!!!..

MORALITÉ.

Pour le rebâtir,
Donnez à loisir,
Donnez, bons parents,
Du sucre aux enfants.

IL PLEUT, IL PLEUT, BERGÈRE.

Il pleut, il pleut, bergère;
Presse tes blancs moutons;
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons.
J'entends sous le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit;
Voici, voici l'orage,
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant;
Prends un ami, bergère,
A ma droite, en marchant.
Je vois notre cabane....
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère
Ma sœur Anne, bonsoir;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons:
Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère,
Son tant joli troupeau;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait. Allons près d'elle.
Eh bien! donc, te voilà?
En corset qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-la.

IL PLEUT BERGERE

BONSOIR, BONSOIR, MA MÈRE.

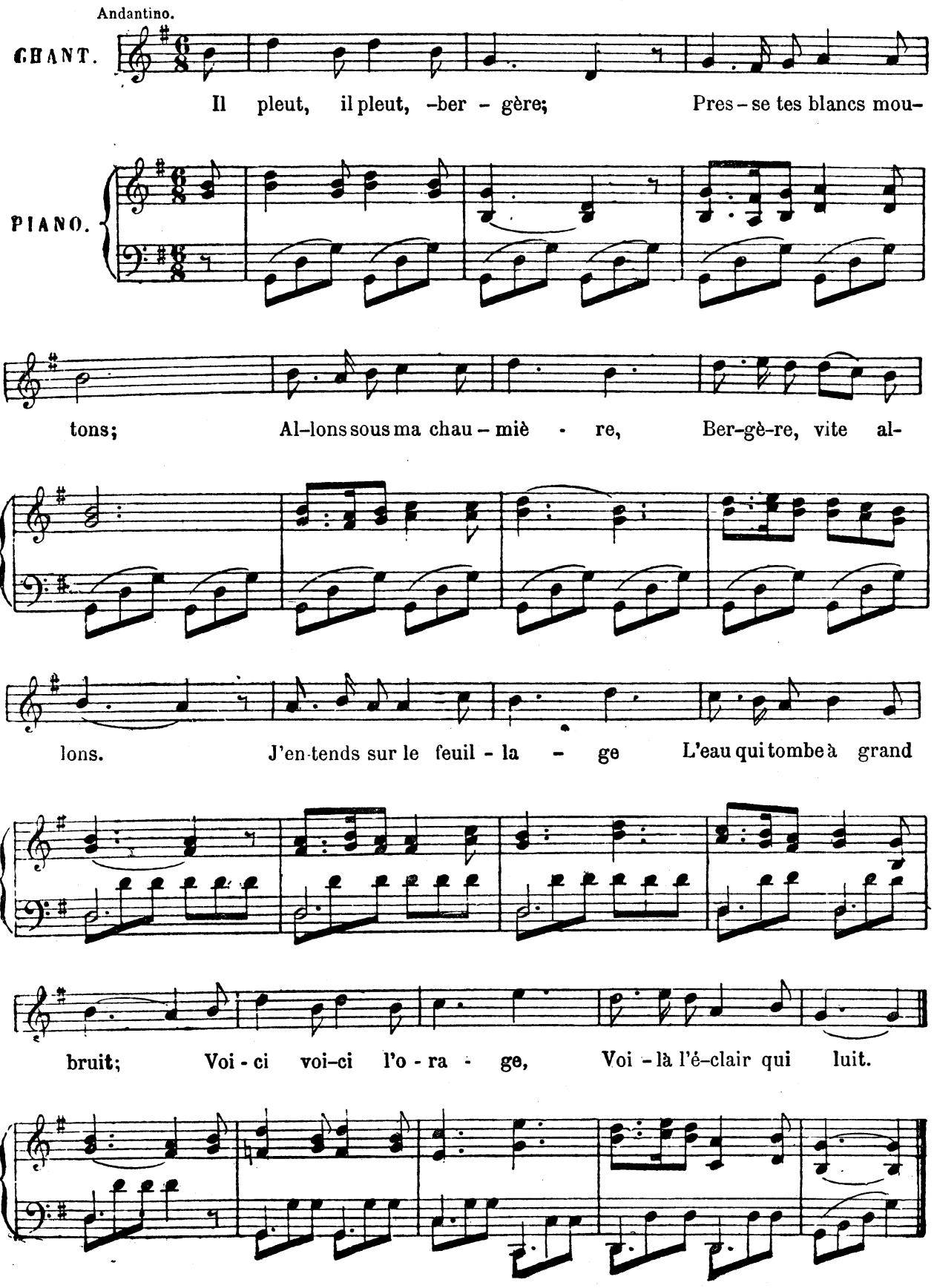
Soupons; prends cette chaise,
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi;
Goûte de ce laitage.
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage,
Il a lassé tes pas

Eh bien! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

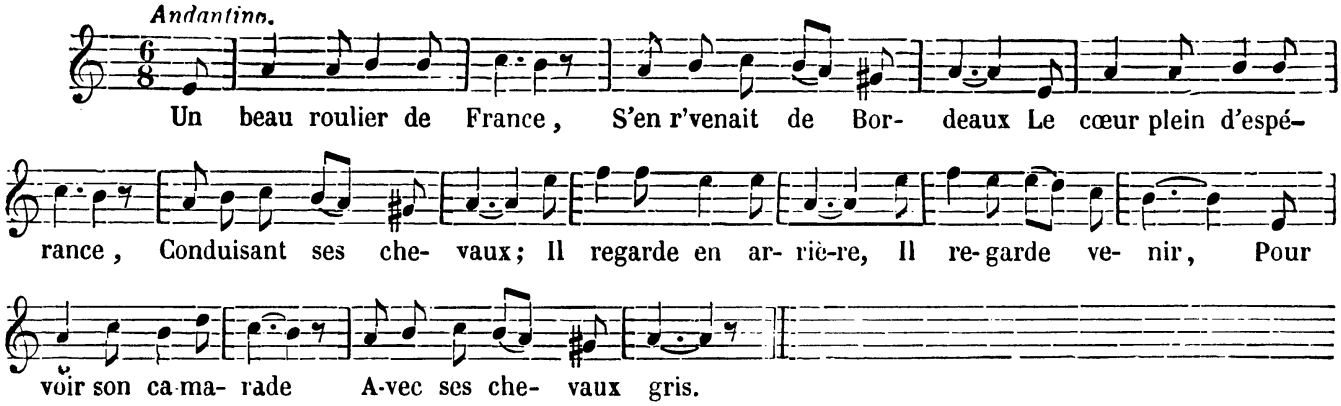
FABRE D'ÉGLANTIN

IL PLEUT, IL PLEUT, BERGÈRE.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST



LE ROULIER.



Un beau roulier de France
S'en r'venait de Bordeaux,
Le cœur plein d'espérance,
Conduisant ses chevaux;
Il regarde en arrière,
Il regarde venir,
Pour voir son camarade
Avec ses chevaux gris.

Dis-moi donc, camarade,
Prête-moi tes chevaux.
J'en ai un qu'est malade,
Jamais y n' mont' là-haut;
Nous boirons la chopine
Au premier cabaret;
Tu me rendras service,
J' t'en r'merci' mon ami.

Là-haut sur la montagne,
Y'a de ben braves gens,
Qui louent des ch'vaux d' campagne
Pour un p'tit peu d'argent;
Détourne-toi bien vite
Et laisse-moi passer.
Enlève ta guimbarde,
Si tu n'as pas d'argent.

C'est l' garçon d'écurie
Qui s'en va doucement,
Jamais y n'a d' sa vie
Été plus vivement;
Il vient vers l'équipage.
Regarde les chevaux;
Allons, fais-leur la paille,
Car nous venons de loin.

Ce sont les aubergistes
Qui dis'ent qui n' gagnent rien.
Ils disent : Foi de Baptiste,
Qu'ils font un métier d' chien;
Ils gagnent sur l'avoine
Et triple sur le foin;
Ils vous donn'nt des dîners
Qu'ils font fort bien payer.

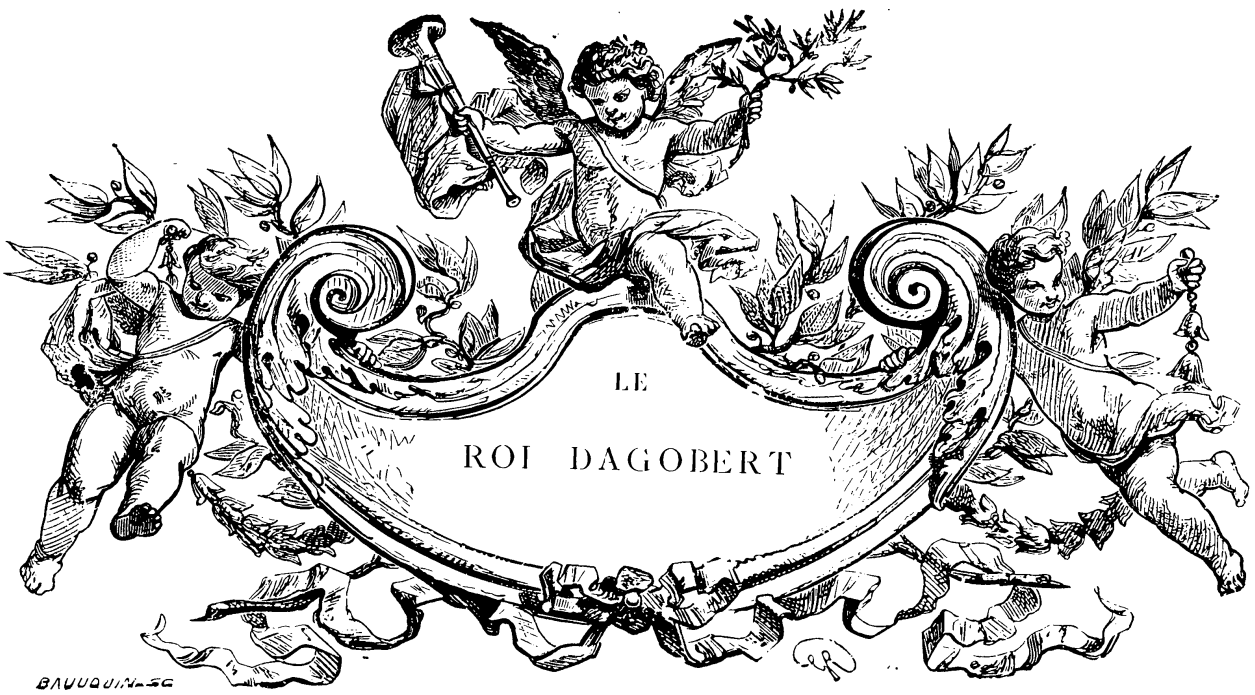
Demain faut s' mettre en route,
En rout' du bon matin;
Arriver, coût' que coût',
Rouler un peu plus loin.
Ne faisons plus la mine
Et devenons joyeux;
On n' doit pas êtr' faignant
Quand faut gagner d' l'argent.

Musique et paroles recueillies par M. Dupuis.

LE ROI DAGOBERT ET LE GRAND St ÉLOI

Le bon roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Est mal culottée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit. »

Comme il la remettait,
Et qu'un peu il se découvrait,
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Vous avez la peau
Plus noir' qu'un corbeau.
—Bah! Bah! lui dit le roi,
La Rein' l'a plus noire que moi. »



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Moderato.

CHANT

Le bon roi Da - gobert A - vait sa cu-lotte à l'en-

PIANO.

vers; Le grand saint É-loi Lui dit : O mon roi! Vo-tre Ma - jesté Est mal

cu - lot-tée. C'est vrai, lui dit le roi, Je vais la re-mettre à l'en-droit.

Le bon roi Dagobert
Fut mettre son bel habit vert ;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi
Votre habit paré
Au coude est percé.
— C'est vrai, lui dit le roi ;
Le tien est bon : prête-le-moi. »

Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Les tiens sont bons, donne-les-moi. »

Du bon roi Dagobert
La perruque était de travers.
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre perruquier
Vous a mal coiffé.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Je prends ta tignasse pour moi.

Le bon roi Dagobert
Portait manteau court en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Votre Majesté
Est bien écourtée.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Fais le rallonger de deux doigts. »

Du bon roi Dagobert
Le chapeau coiffait comme un cerf;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
La corne au milieu
Vous irait bien mieux.
— C'est vrai, lui dit le roi;
J'avais pris modèle sur toi. »

Le roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi!
Laissez aux oisons
Faire des chansons
— C'est vrai, lui dit le roi;
C'est toi qui les feras pour moi. »

Le bon roi Dagobert
Faisait peu sa barbe en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Il faut du savon
Pour votre menton.
— C'est vrai, lui dit le roi;
As-tu deux sous? prête-les-moi. »

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Est bien essoufflée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi. »

Le bon roi Dagobert
Allait à la chasse aux piverts;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
La chasse aux coucous
Vaudrait mieux pour vous.
— Eh bien, lui dit le roi;
Je vais tirer : prends garde à toi. »

Le bon roi Dagobert
Avait un grand sabre de fer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Pourrait se blesser.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Qu'on me donne un sabre de bois. »

Les chiens de Dagobert
Étaient de gale tout couverts;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
— Eh bien, lui dit le roi;
Va-t'en les noyer avec toi. »

Le bon roi Dagobert
Se battait à tort, à travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit « O mon roi !
Votre Majesté
Se fera tuer.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Mets-toi bien vite devant moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait conquérir l'Univers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Voyager si loin
Donne du tintouin.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Il vaudrait mieux rester chez soi. »

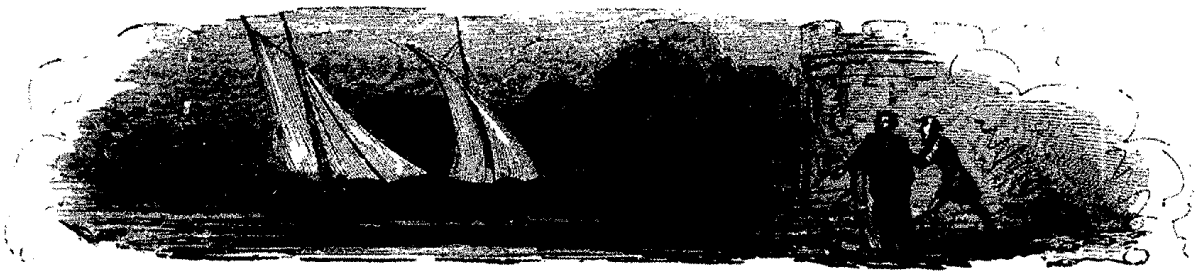
Le roi faisait la guerre,
Mais il la faisait en hiver;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Se fera geler.
— C'est vrai, lui dit le roi;
Je m'en vais retourner chez moi. »

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Se fera noyer.
— C'est vrai, lui dit le roi;
On pourra crier : Le roi boit ! »

Le bon roi Dagobert
Mangeait en glouton du dessert;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Vous êtes gourmand;
Ne mangez pas tant.
— Bah ! Bah ! lui dit le roi,
Je ne le suis pas tant que toi. »

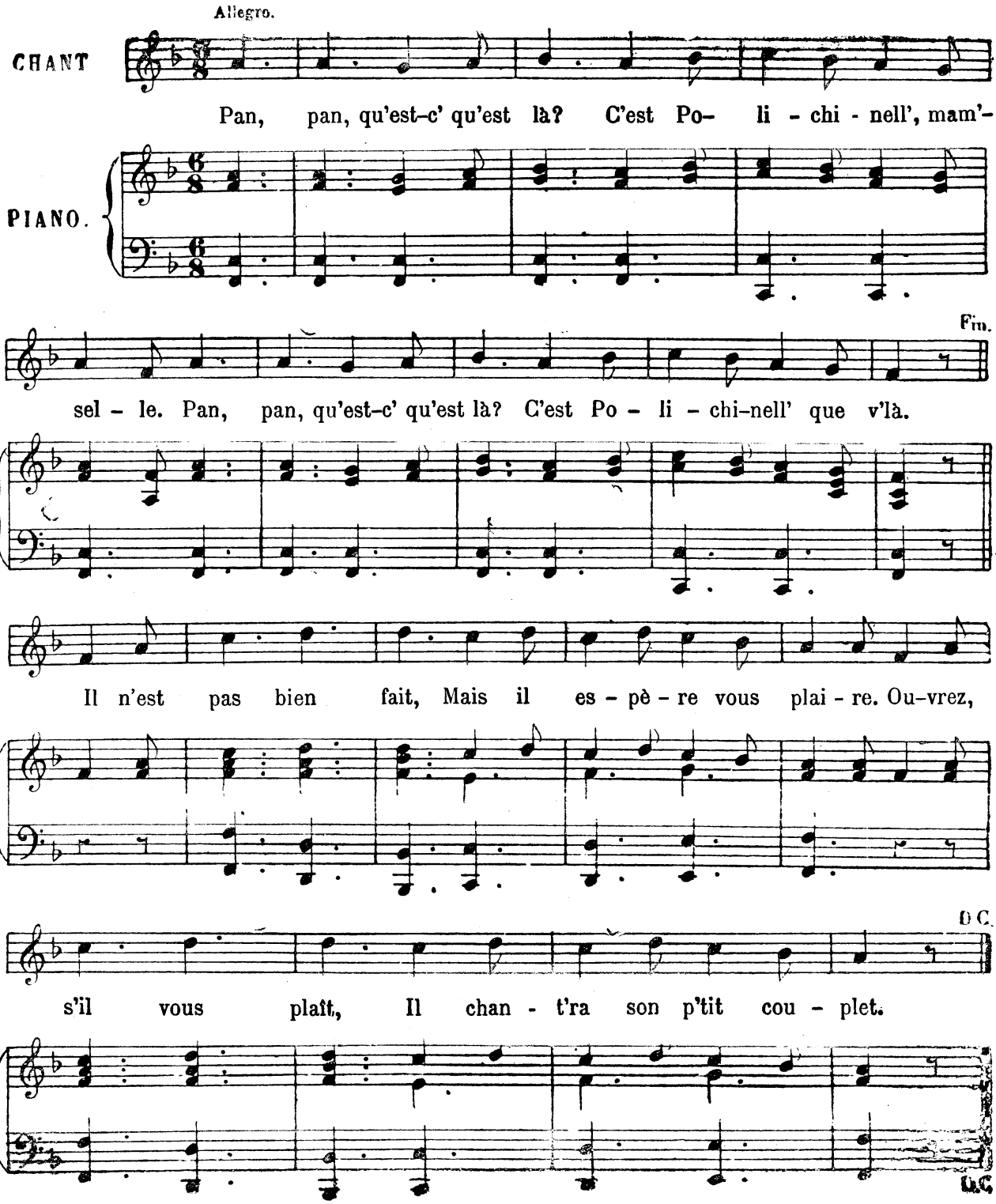
Le bon roi Dagobert,
Ayant bu, allait de travers;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Votre Majesté
Va tout de côté.
— Eh bien, lui dit le roi,
Quand t'es gris marches-tu plus droit? »

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut;
Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi !
Satan va passer;
Faut vous confesser.
— Hélas ! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi?



POLICHINELLE

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



POLICHINELLE.

Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Il n'est
Pas bien fait:
Mais il espère
Vous plaire.
Ouvrez, s'il vous plaît,
Il chant'ra son p'tit couplet,
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Joyeux,
En tous lieux,
Toujours en cadence,
Il danse,
Marquant, à propos,
La m'sure avec ses sabots.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

Chez lui,
Point d'ennui,
Sans négoce,
Il roul' sa bosse,
Il s' moque des sots,
Et s' promène en f'sant l' gros dos.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.

Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

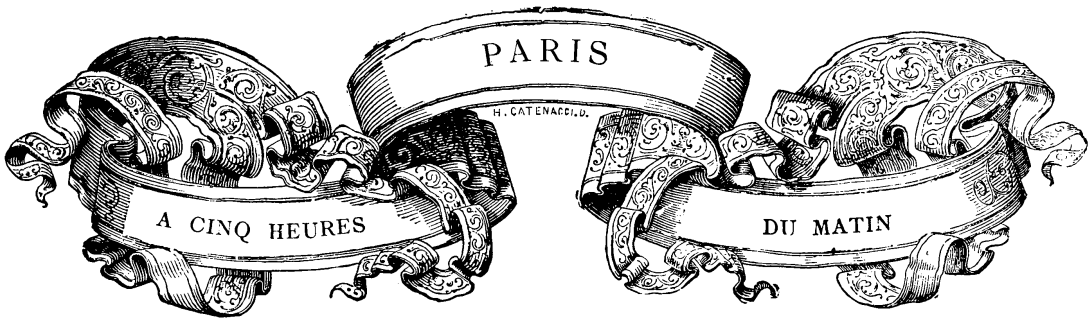
Enfants,
P'tits et grands,
Il aspire
A vous fair' rire;
Disant : Jeunes et vieux,
Quand on rit, on est heureux.
Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
— C'est Polichinell',
Mam'selle.

Pan, pan. — Qu'est-c' qu'est là?
C'est Polichinell' que v'là.

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN

PAR DÉSAUGIERS



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Allegro molto.

CHANT.

L'om - bre s'é - va - po - re, Et dé-jà l'au - ro - re De ses ray-ons do - re Les

PIANO.

toits d'a-len-tour. Les lam-pes pâ-lis-sent, Les mai-sons blan-chis-sent, Les mar-chéss'em-plis-sent ; On

Fin

a vu le jour. De la Vil - let - te, Dans sa char-ret-te, Su - zon brou-et - te Ses

D.C.

fleurs sur le quai ; Et de Vin-cen-nes Gros-Pierre a-mè-ne Ses fruits que trai-ne Un âne ef-flan-qué.

D.C.

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour.
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent;
On a vu le jour.

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai;
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : Carotte,
Panais et chou-fleur !
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.
. . . . . .

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière,
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant;
Et, sur son passage,
L'ivrogne plus sage,
Rêvant son breuvage
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense
Est en cadence;
On chante, danse,
Joue, *et cætera*....
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.
. . . . . .

Quand vers Cythère
Le solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence.
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père;
Adieu donc, mon frère;
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.

Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue;
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille....
Tout Paris s'éveille....
Allons nous coucher.

DÉSAUGIERS.

TABLEAU DE PARIS
A CINQ HEURES DU MATIN
PAR DÉSAUGIERS

TABLEAU DE PARIS

A CINQ HEURES DU MATIN

PAR DÉSAUGIERS

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Allegro molto.

CHANT.

En tous lieux la fou - le Par tor-rents s'é-cou - le : L'un court, l'au - tre rou-le ; Le

PIANO.

jour baisse et fuit. Les af - fai - res ces-sent, Les dî-ners se pres sent, Les ta - bles se dres-sent, il

Fin.

est bien-tôt nuit. Là, je de - vi - ne Pou - lar - de fi - ne, Et bé - cas-si - ne, Et

dindon truf-fé ; Plus loin, je hu-me Sa - lé, lé-gu-me, Cuits dans l'é-cu-me D'un bœuf ré-chauf-fé.

D.C.

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR.

En tous lieux la foule
Par torrents s'écoule :
L'un court, l'autre roule;
Le jour baisse et fuit.
Les affaires cessent,
Les dîners se pressent,
Les tables se dressent,
Il est bientôt nuit.

Là, je devine
Poularde fine,
Et bécassine,
Et dindon truffé;
Plus loin, je hume
Salé, légume,
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire.... et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas;
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paîra pas.

Plus loin, qu'entends-je?
Quel bruit étrange?
Et quel mélange
De tons et de voix?
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent
Les teints refleurissent,
Les cafés s'emplissent;
Et trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chute assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume;
Et de crier tous :
« Garçons, ma glace!
— Ma demi-tasse!....
— Monsieur, de grâce,
Paris, après vous. »

Les journaux se lisent,
Les liqueurs s'épuisent,
Les jeux s'organisent;
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs;
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent,
Les lustres scintillent,
Les magasins brillent;
Et, l'air agaçant,
La jeune marchande
Provoque, affriande
Et de l'œil commande
L'emplette aux passants.
. . . . . .

Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Nicaise,
Tous cinq de Falaise
Récemment sortis,
Élevant la face,
Et cloués sur place,
Devant un Paillasse,
S'amusent *gratis*.

La jeune fille,
Quittant l'aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de *Luquet;*
Et sa grand'mère
Chez la Commère
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,
Des pièces données,
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent....
Heureux s'ils rapportent
Et montre et mouchoir!

« Saint-Jean, la Flèche,
Qu'on se dépêche....
Notre calèche!
— Mon cabriolet!
Et la livrée,
Quoique enivrée,
Plus altérée,
Sort du cabaret.

Les carrosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant;
Et d'une voix âcre
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.

Quel tintamarre!
Quelle bagarre!
Aux cris de *gare*
Cent fois répétés,
Vite on traverse,
On se renverse,
On se disperse
De tous les côtés.

. . . . . .

Faute de pratique
On ferme boutique.
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.

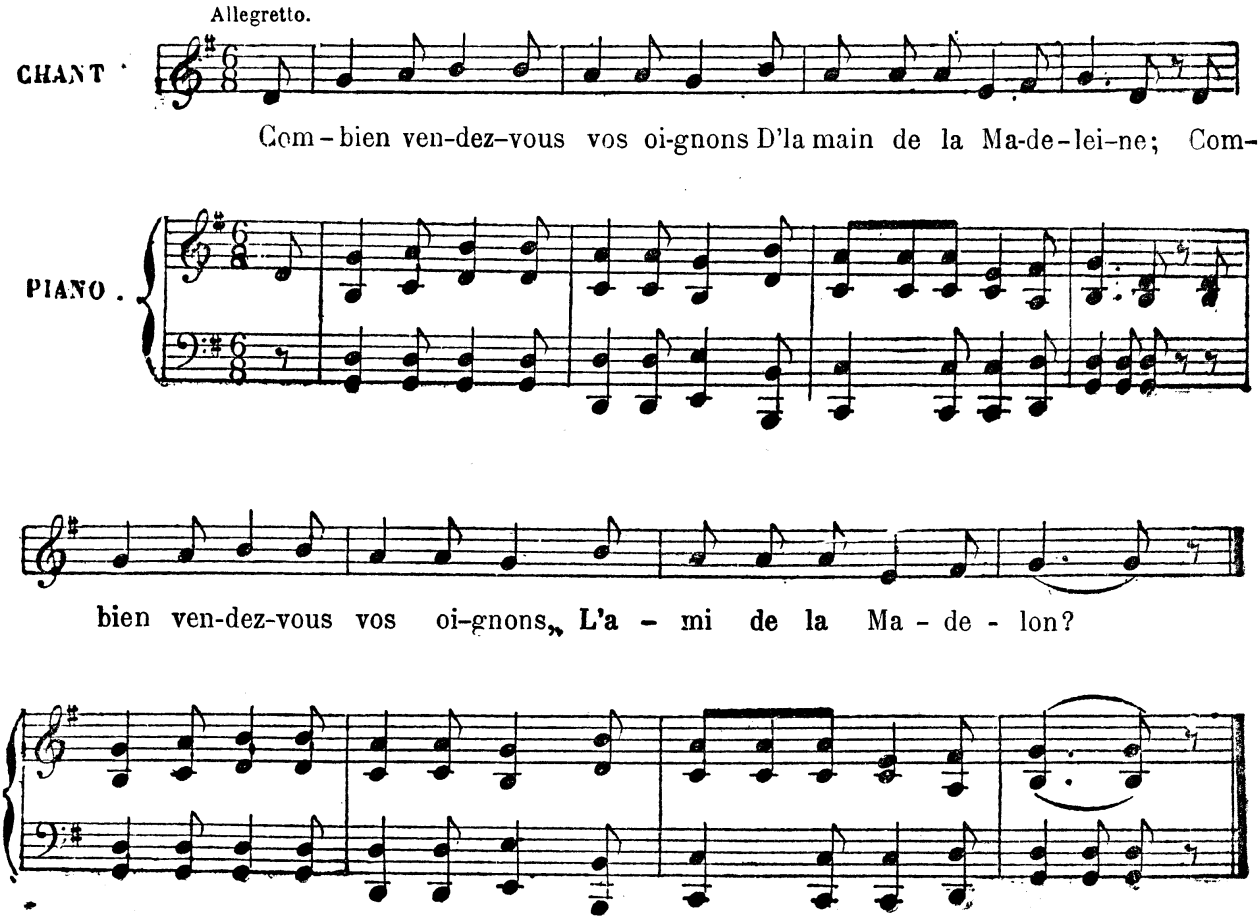
Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant....
Un long *qui vive!*
De loin m'arrive,
Et je m'esquive
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor....
Leur feu m'abandonne,
L'ombre m'environne;
Le vent seul résonne :
Silence! tout dort.

DÉSAUGIERS

L'AMI DE LA MADELON.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIM ST.



II

Nous les vendons cinq sous, six blancs,
D' la main de la Madeleine;
Nous les vendons cinq sous, six blancs,
L'ami de la Madelon.

III

Ah! si sont bons, y n' sont pas chers
D' la main de la Madeleine;
Ah! si sont bons, y n' sont pas chers,
L'ami de la Madelon.

IV

A qui donn'rez-vous le bouquet,
L'ami de la Madeleine?
A qui donn'rez-vous le bouquet,
L'ami de la Madelon?

V

Quel mari lui donn'rez-vous donc,
L'ami de la Madeleine;
Quel mari lui donn'rez-vous donc,
L'ami de la Madelon?

VI

Nous lui donn'rons Jacquot Gauth'ron
D' la main de la Madeleine;
Nous lui donn'rons Jacquot Gauth'ron,
L'ami de la Madelon.

VII

Pour celui-là, nous le r'fusons
D' la main de la Madeleine;
Pour celui-là, nous le r'fusons,
L'ami de la Madelon.

VIII

Nous lui donn'rons ce jeun' garçon
D' la main de la Madeleine;
Nous lui donn'rons ce jeun' garçon,
L'ami de la Madelon.

IX

Pour celui-là, nous l'acceptons
D' la main de la Madeleine;
Pour celui-là, nous l'acceptons,
L'ami de la Madelon.

X

S'il est malad', qu'en f'rez-vous donc,
L'ami de la Madeleine;
S'il est malad', qu'en f'rez-vous donc,
L'ami de la Madelon?

XI

Nous lui donn'rons un bon bouillon,
L'ami de la Madeleine;
Nous lui donn'rons un bon bouillon.
L'ami de la Madelon.

XII

Quand y s'ra mort, qu'en f'rez-vous donc,
L'ami de la Madeleine?
Quand y s'ra mort, qu'en f'rez-vous donc,
L'ami de la Madelon?

XIII

Nous le mettrons dans du coton,
L'ami de la Madeleine;
Nous le mettrons dans du coton,
L'ami de la Madelon.

XIV

Et pi, et pi, nous l'embaum'rons,
L'ami de la Madeleine;
Et pi, et pi, nous l'embaum'rons,
L'ami de la Madelon.

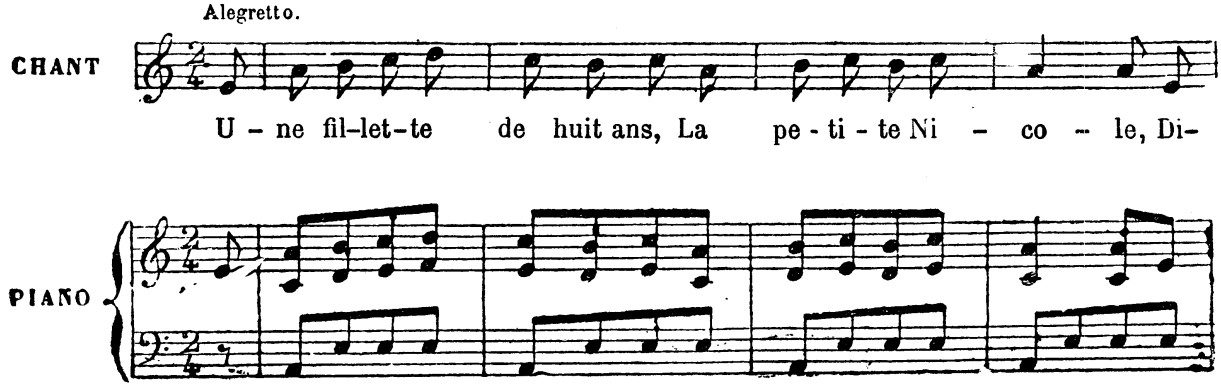
XV

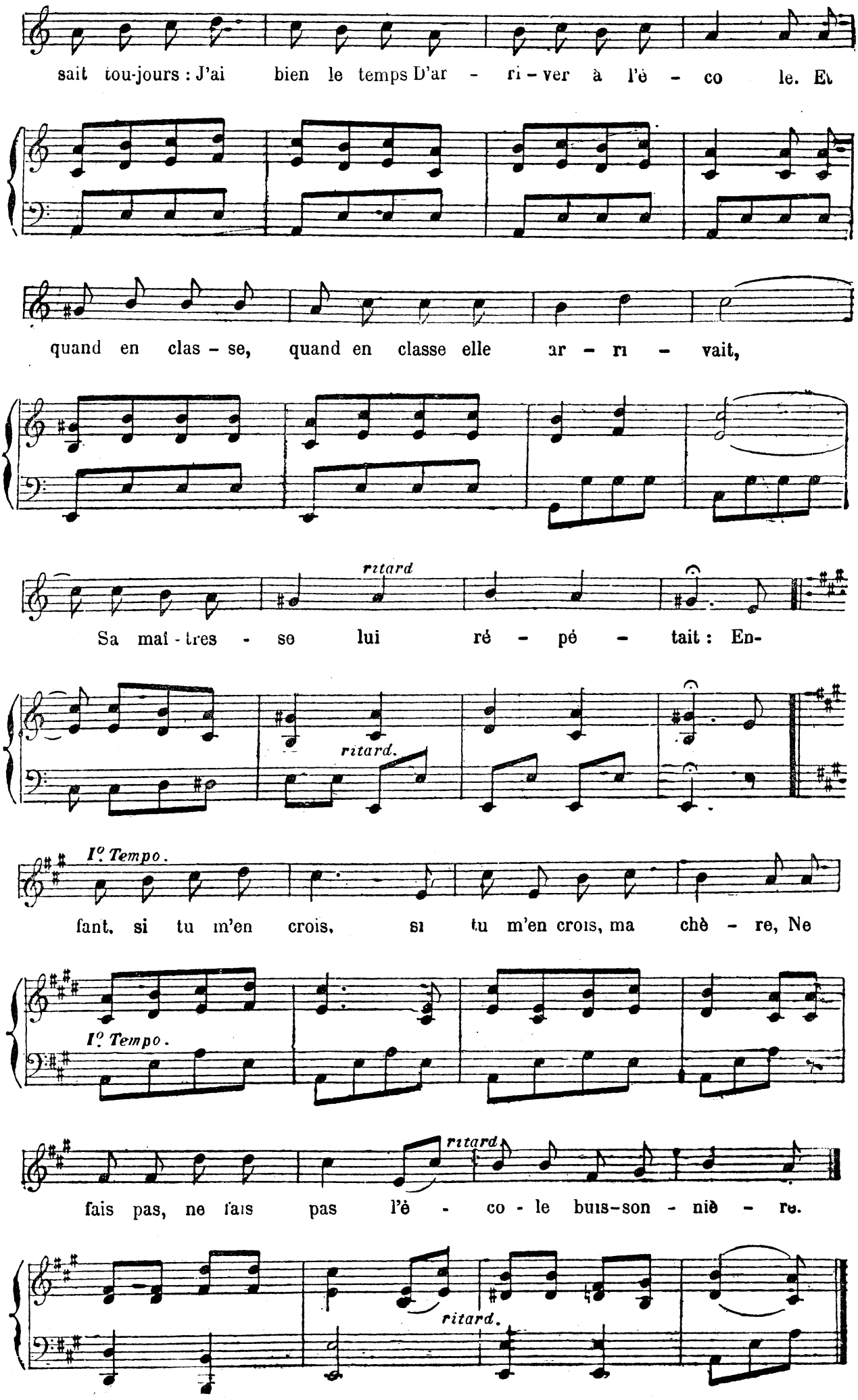
Et pi, ma foi, nous l'enterr'rons,
L'ami de la Madeleine;
Et pi, ma foi nous l'enterr'rons,
L'ami de la Madelon.

Transcrite, paroles et musique, par MICHEL DUPUIS.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Musique et accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.




sait tou-jours : J'ai bien le temps D'ar - ri - ver à l'é - co le. Et
quand en clas - se, quand en classe elle ar - ri - vait,
ritard
Sa mai - tres - se lui ré - pé - tait : En-
ritard.
I° Tempo.
fant, si tu m'en crois, si tu m'en crois, ma chè - re, Ne
I° Tempo.
ritard
fais pas, ne fais pas l'é - co - le buis-son - niè - re.
ritard.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Une fillette de huit ans,
La petite Nicole,
Disait toujours : J'ai bien le temps
D'arriver à l'école.
Et quand en classe, quand en classe elle arrivait,
Sa maîtresse lui répétait :
Enfant, si tu m'en crois, si tu m'en crois, ma chère,
Ne fais pas, ne fais pas l'école buissonnière.

Mais Nicole n'écoutait pas
Cet avis salutaire;
Elle s'enallait tout là-bas,
Aimant à ne rien faire,
Prenant toujours, toujours les chemins les plus longs
Pour attraper les papillons.
Enfant, si tu m'en crois, si tu m'en crois, ma chère,
Ne fais pas, ne fais pas l'école buissonnière.

Un jour voici que tout à coup,
Loin, bien loin de la classe,
Nicole voit venir un loup....
Elle eut beau crier grâce,
Le méchant loup, le méchant loup sans se gêner
La mangea pour son déjeuner.
Enfant, si tu m'en crois, si tu m'en crois, ma chère,
Ne fais pas, ne fais pas l'école buissonnière.

Lors la plus affreuse douleur,
Car rien ne la console,
A tout jamais brisa le cœur
Des parents de Nicole.
Ils la pleuraient, ils la pleuraient soir et matin.
Ils en moururent de chagrin.
Enfant, si tu m'en crois, si tu m'en crois, ma chère
Ne fais pas, ne fais pas l'école buissonnière.

A ta quenouille au ruban blanc,
File, file, pour ton galant,
La chemise à plis qu'il mettra
Bientôt, quand il t'épousera.

A ta quenouille au ruban bleu,
File, en priant le bon Dieu,
L'aube du vieux prêtre béni,
Qui nous dira : « Je vous unis. »

A ta quenouille au ruban vert,
File la nappe à cent couverts,
Sur laquelle de si bon cœur
Nous boirons à notre bonheur.

A ta quenouille au ruban d'or,
File toujours et file encor
Les béguins, langes et maillots,
Pour ton premier gros pouperot.

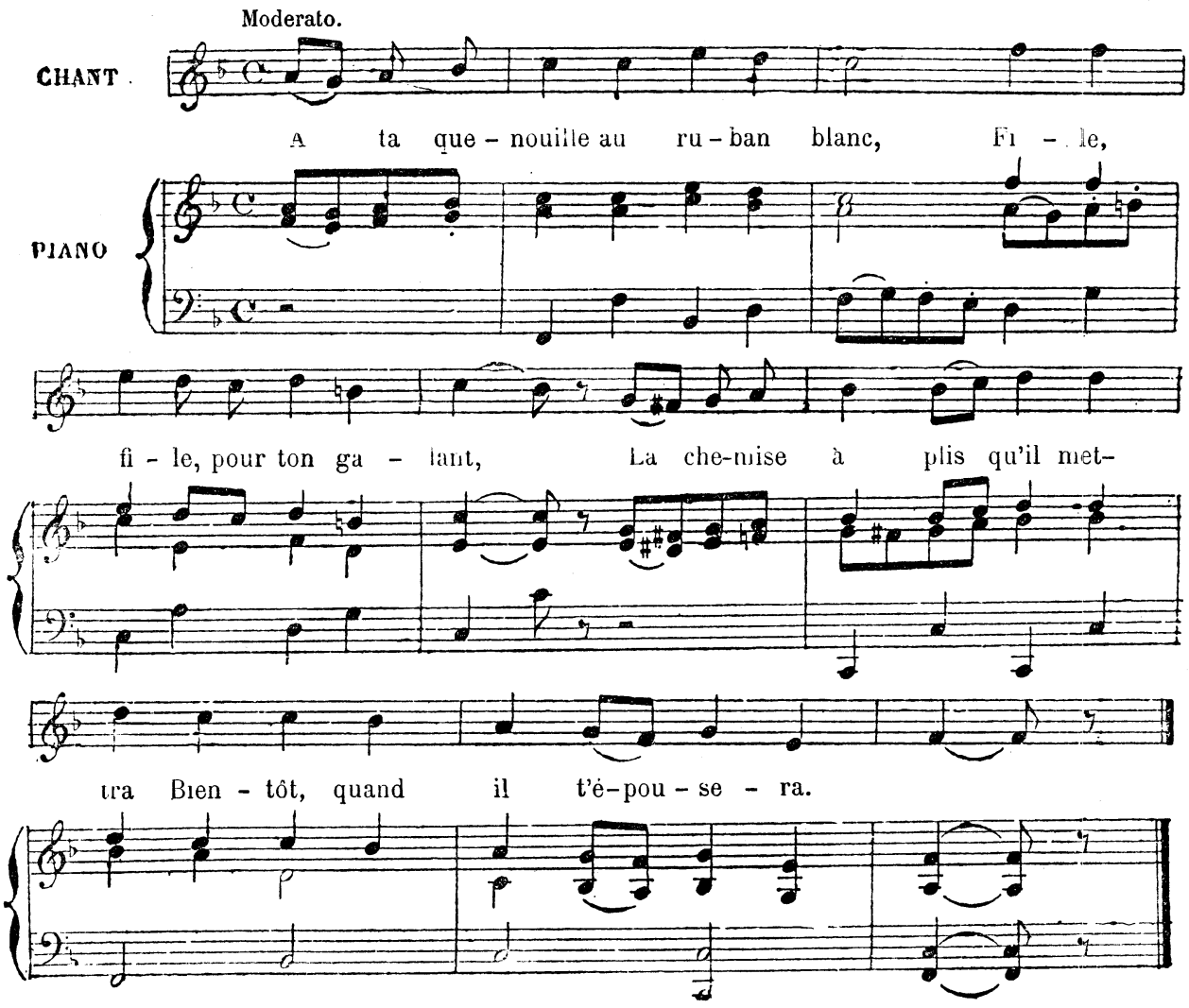
A ta quenouille au ruban roux,
File un mouchoir de chanvre doux,
Qui serve à essuyer
Tes yeux quand ils voudront pleurer.

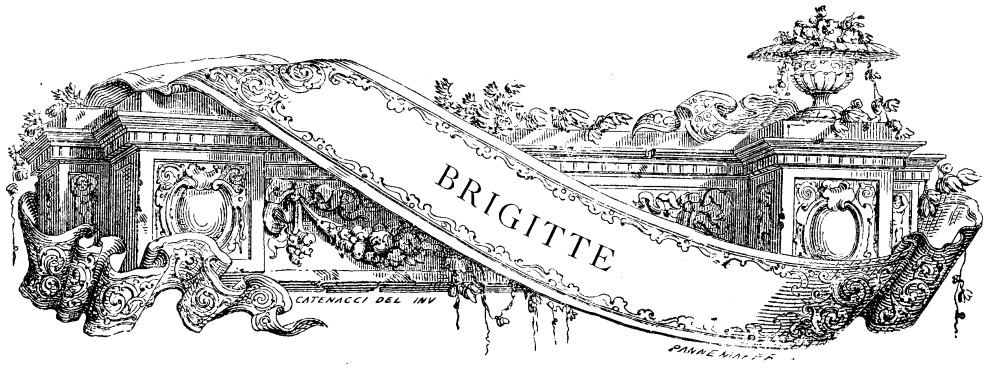
A ta quenouille au ruban noir,
File, sans trop le laisser voir,
Le linceul dont, quand tu mourras,
L'un de nous t'enveloppera.

X. Marmier.

LA CHANSON DES QUENOUILLES.

Musique et accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.





BERCEUSE

Brigitte la fleurie
Avait un fils
Qu'à la Vierge Marie
Avait promis.
Dodo (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Avait si frais visage,
Le jouvenceau,
Onc ne fut au village
Garçon si beau!
Dodo (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Grande était sa liesse,
Fallait la voir....
C'était pour sa vieillesse
Si doux espoir!...
Dodo, (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Il se fit homme d'armes
Au bord lointain.
Brigitte eut bien des larmes,
Hélas!... en vain....
Dodo (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Chaque fois que de guerre
On lui parlait,
Vite la pauvre mère
Se lamentait.
Dodo (*bis*),
Petit poulot.
Dodo.

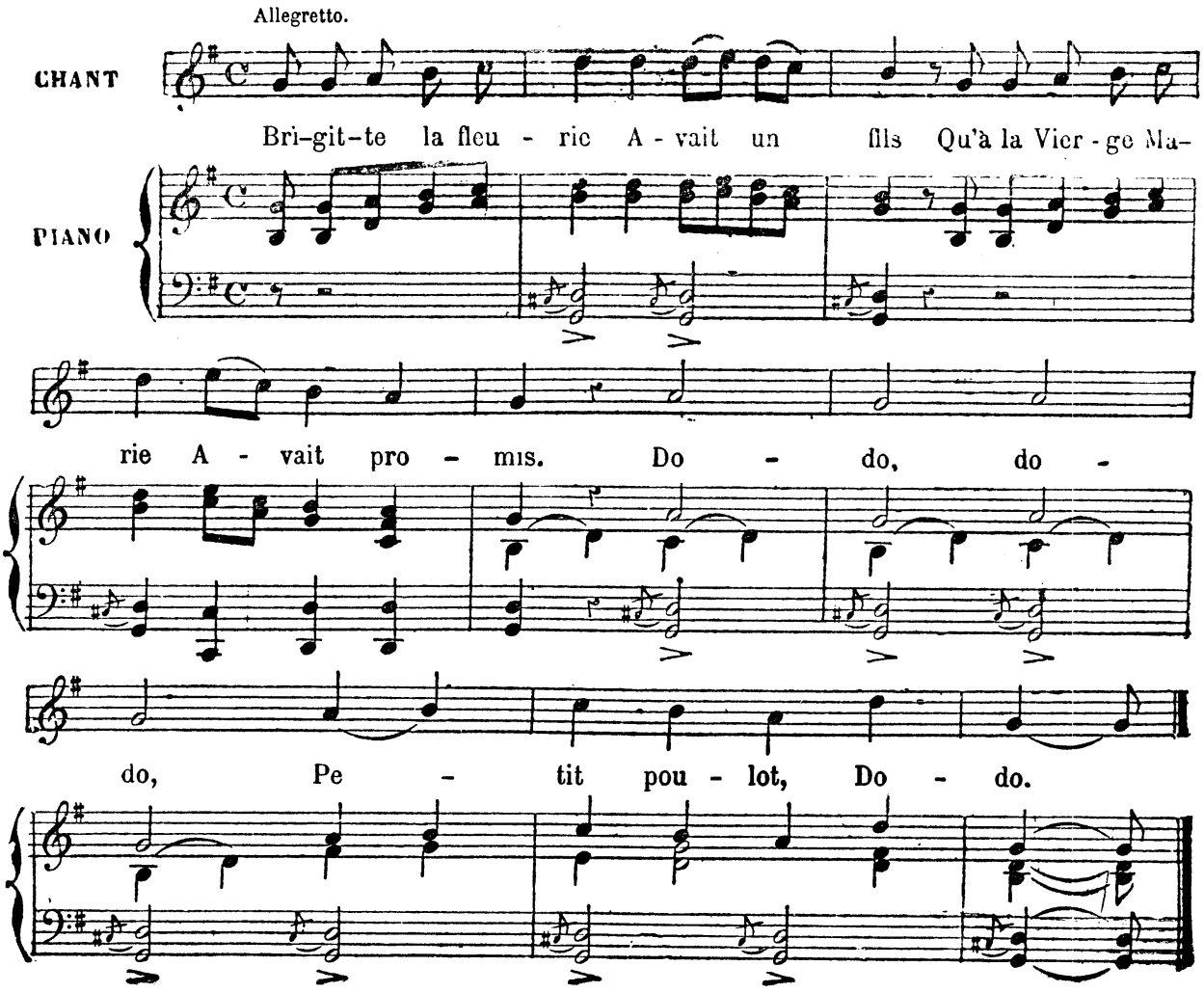
On n'eut qu'une nouvelle
Du pauvre Arthur.
Il était mort loin d'elle,
C'était bien sûr.
Dodo (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Après douleur amère,
Six mois durant,
Mourut la pauvre mère,
Toujours pleurant.
Dodo (*bis*),
Petit poulot.
Dodo.

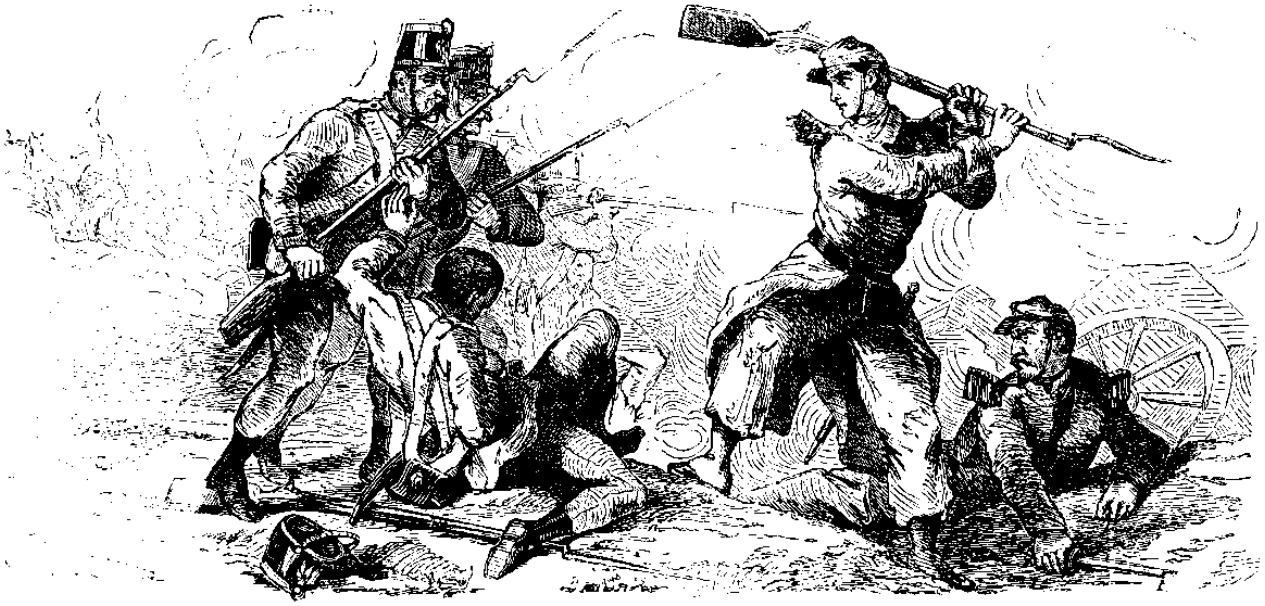
Et sur elle la bière
Se referma
Et puis à la chaumière
Quelqu'un frappa....
Dodo (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Bel officier de guerre,
Vaillant houzard,
Entre dans la chaumière
C'était trop tard!
Dodo (*bis*),
Petit poulot,
Dodo.

Accompagnement par M. V.-F. Verrimst.



BRIGITTE



LA
MÈRE BONTEMPS.

La mère Bontemps
S'en allait disant aux fillettes :
« Dansez, mes enfants,
Tandis que vous êtes jeunettes;
La fleur de gaîté
Ne croît point l'été :
Née au printemps comme la rose,
Cueillez-la dès qu'elle est éclose :
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

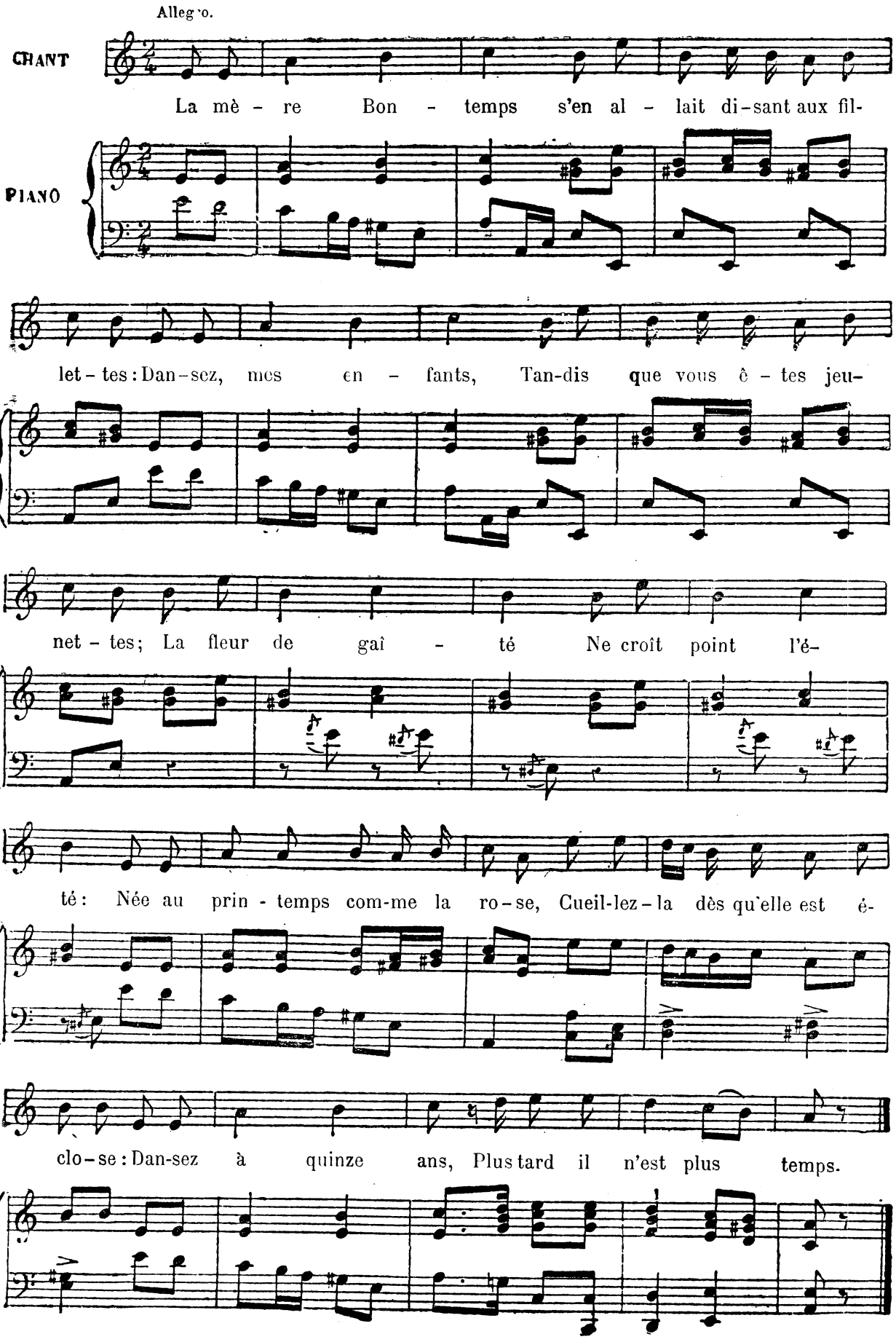
Les jeux et les ris
Dansèrent à mon mariage :
Mais bientôt j'appris
Qu'il est d'autres soins en ménage.
Mon mari grondait,
Mon enfant criait :
Moi, ne sachant auquel entendre,
Sous l'ormeau pouvais-je me rendre?
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

L'instant arriva
Où ma fille me fit grand'mère :
Quand on en est là,
Danser n'intéresse plus guère;
On tousse en parlant,
On marche en tremblant;
Au lieu de sauter la gavotte,
Dans un grand fauteuil on radote
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps.

Voyez les Amours
Jouer encor près de Louise.
Elle plaît toujours,
Au bal elle serait de mise;
Comme moi pourtant,
Sans cesse on l'entend
Dire et redire à ses fillettes,
Si gentilles, si joliettes :
Dansez à quinze ans,
Plus tard il n'est plus temps. »

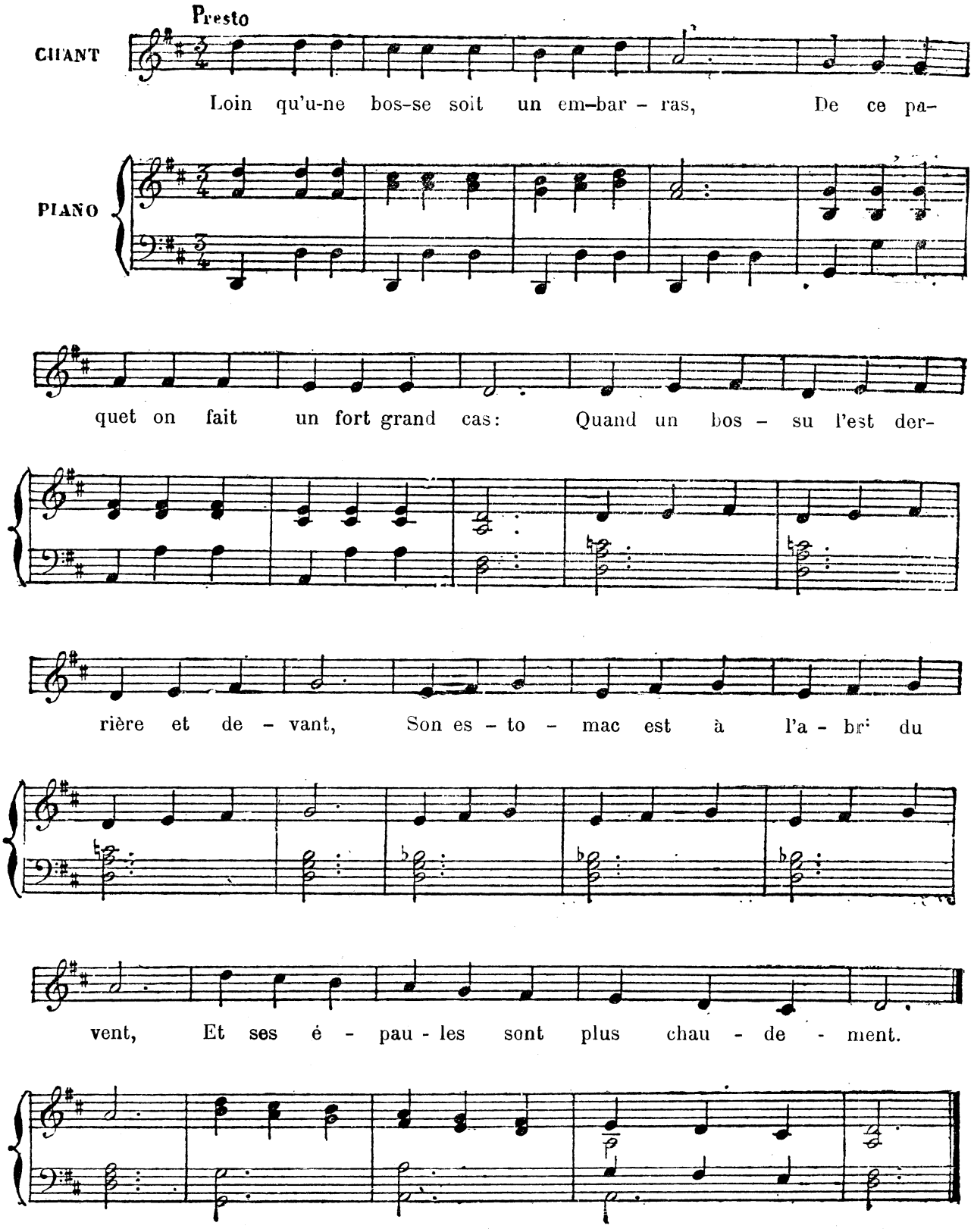
LA MÈRE BONTEMPS.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



Les Bossus.

Accompagnement par M. V.-F. Verhulst.



LES BOSSUS.

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas :
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

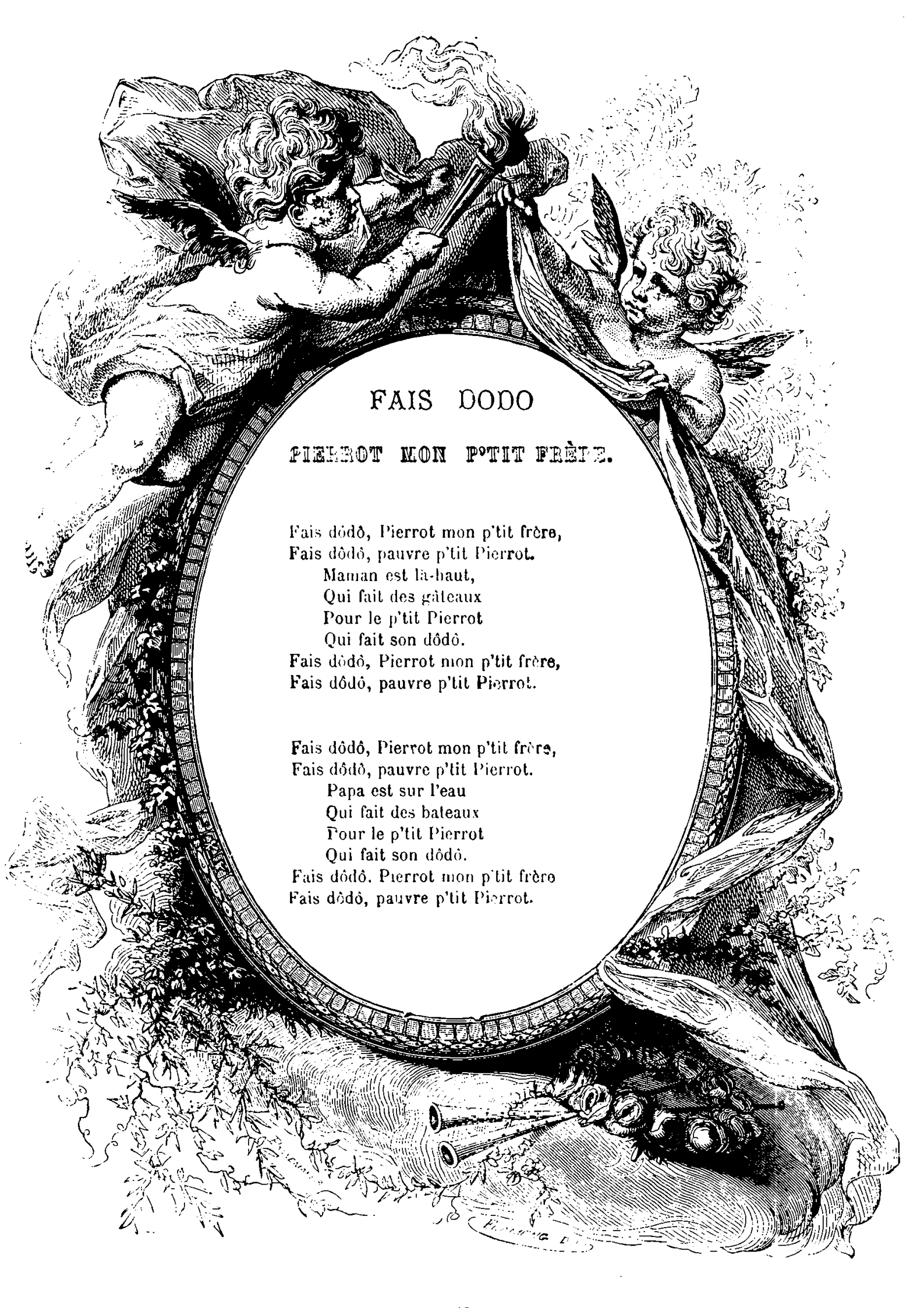
On trouve ici des gens assez mal nés
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez ;
Ils l'ont toujours aussi long que le bec
De cet oiseau que l'on trouve à Québec;
Et leur babil inspire du respect.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Ésope en métal,
Et par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus!

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout.
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu,
On le distingue alors qu'il est bossu.



FAIS DODO

PIERROT MON P'TIT FRÈRE.

Fais dôdô, Pierrot mon p'tit frère,
Fais dôdô, pauvre p'tit Pierrot.
Maman est là-haut,
Qui fait des gâteaux
Pour le p'tit Pierrot
Qui fait son dôdô.
Fais dôdô, Pierrot mon p'tit frère,
Fais dôdô, pauvre p'tit Pierrot.

Fais dôdô, Pierrot mon p'tit frère,
Fais dôdô, pauvre p'tit Pierrot.
Papa est sur l'eau
Qui fait des bateaux
Pour le p'tit Pierrot
Qui fait son dôdô.
Fais dôdô, Pierrot mon p'tit frère
Fais dôdô, pauvre p'tit Pierrot.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Andante.

CHANT

Fais dô - dô, Pier - rot mon p'tit frè - re, Fais dô-

PIANO

Fin

dô, pau-vre p'tit Pier - rot. Ma-man est là - haut, Qui fait des gâ-

Fin

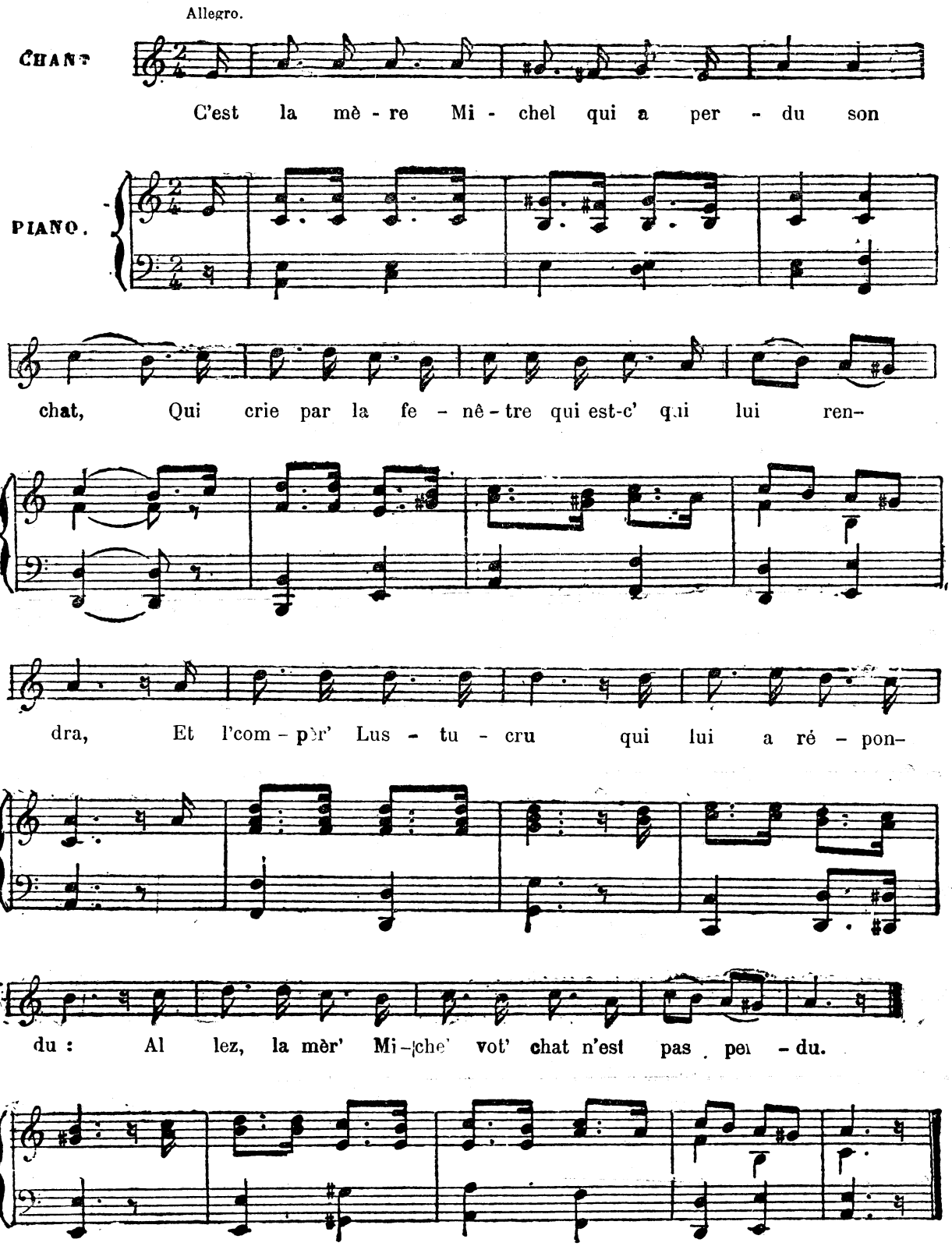
D.C.

teaux Pour le p'tit Pier - rot Qui fait son dô - dô.

D.C.

LA MÈRE MICHEL.

Accompagnement par M. V.–F. VERRIMST.



LA MÈRE MICHEL

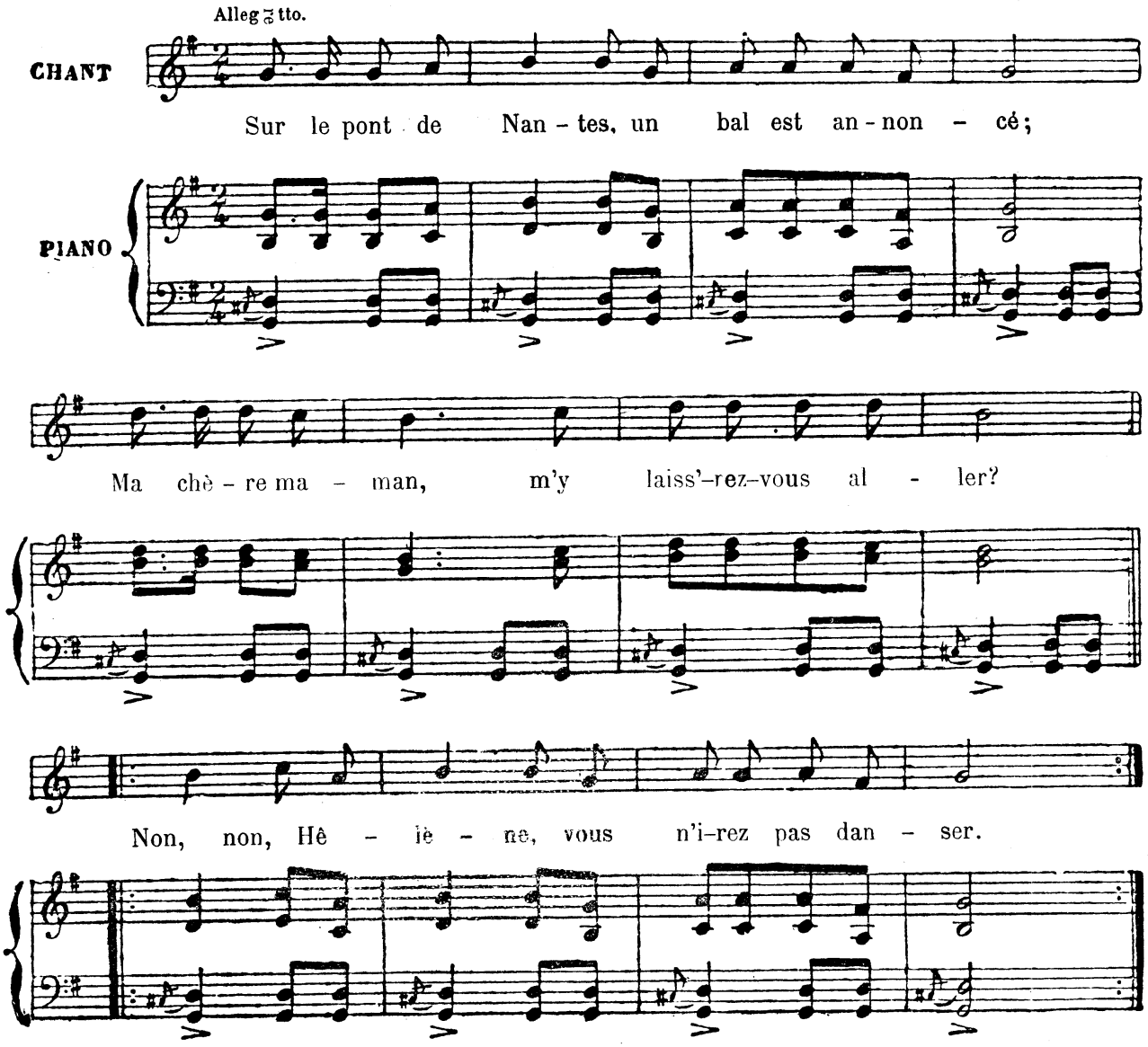
C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui cri' par la fenêtr' qui est-c' qui lui rendra,
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Allez, la mèr' Michel, vot' chat n'est pas perdu. »

C'est la mère Michel qui lui a demandé :
Mon chat n'est pas perdu ! vous l'avez donc trouvé?
Et l' compèr' Lustucru qui lui a répondu :
« Donnez un' récompense, il vous sera rendu. »

Et la mère Michel lui dit : « C'est décidé :
Si vous rendez mon chat, vous aurez un baiser. »
Le compèr' Lustucru, qui n'en a pas voulu,
Lui dit : « Pour un lapin votre chat est vendu. »

Le Pont de Nantes.

Accompagnement par M. V.-F. Verrimst.



Sur le pont de Nantes un bal est annoncé;
Ma chèr' maman, m'y laisserez-vous aller?
Non, non, Hélène, vous n'irez pas danser. (*bis*)

Son frère arriv', de la chasse fatigué;
Vous, mon cher frèr', m'y laiss'rez-vous aller?
Oui, oui, Hélène, allez vous habiller. (*bis*)

Mettez vot' rob' de satin blanc broché,
Et vot' chapeau de crêpe blanc rosé,
Et moi, vot' frère, vous accompagnerai. (*bis*)

Le bal commence, et tous deux ont dansé;
Le pont s'écroule et tous deux sont noyés;
Toutes les cloches se mirent à sonner. (*bis*)

La mère arrive : Et pourquoi sonnez-vous?
Pour votre fille et votre fils aîné :
Tous deux dans l'eau, tous deux se sont noyés. (*bis*

O saint' Vierge! daignez nous exaucer!
Rendez Hélène à sa mère affligée;
Oui, oui, Hélène toujours obéira. (*bis*)

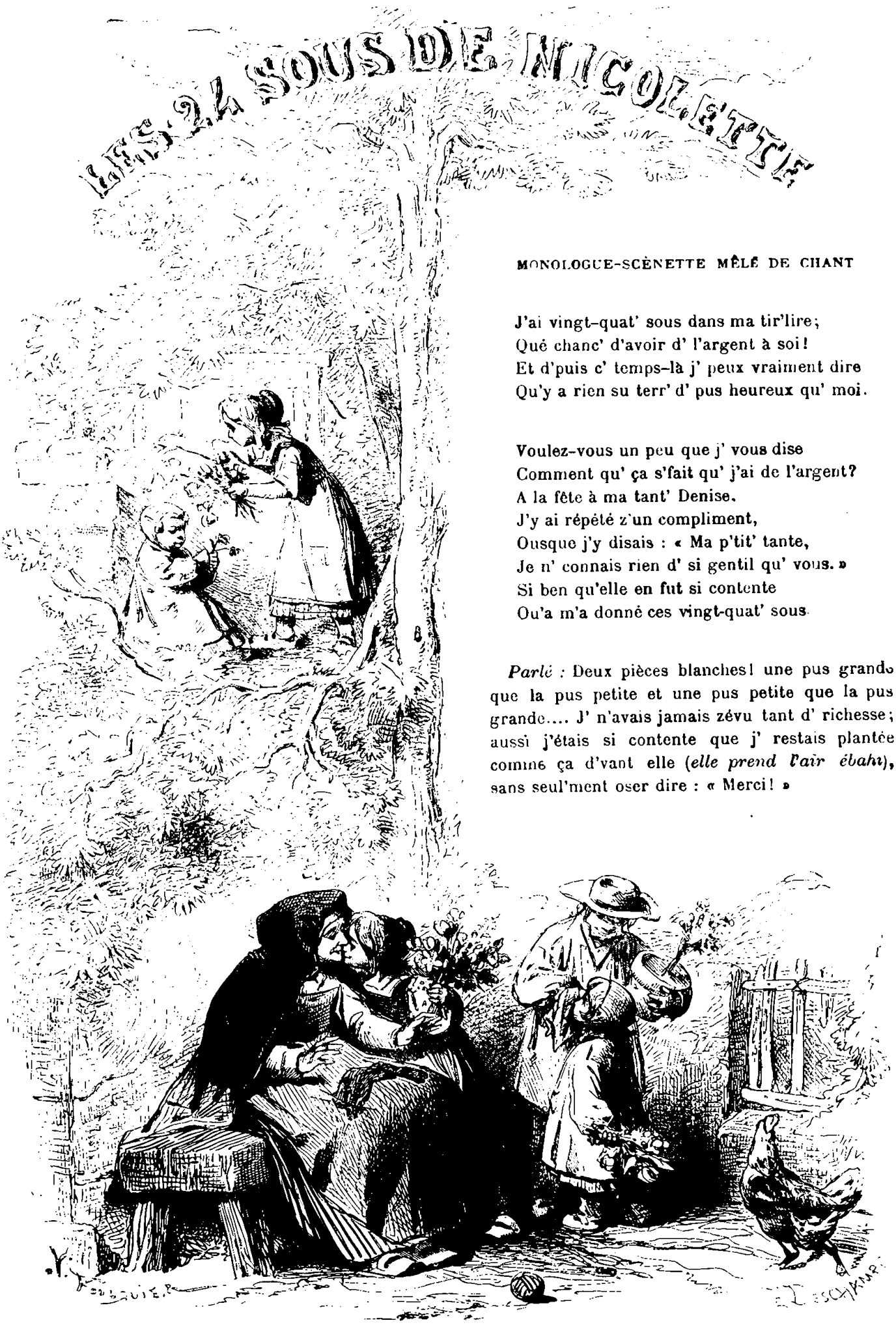
LES 24 SOUS DE NICOLETTE

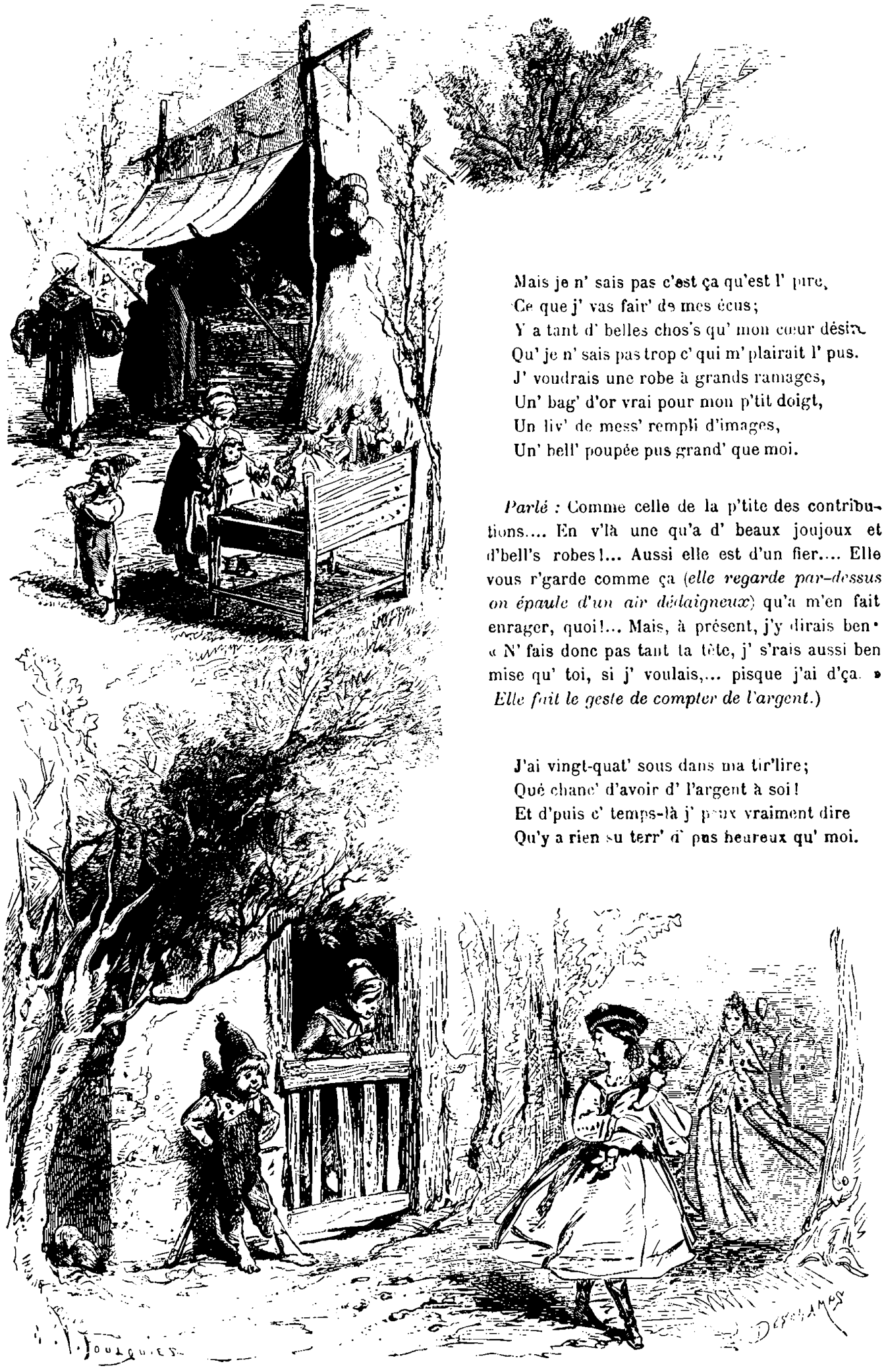
MONOLOGUE-SCÈNETTE MÊLÉ DE CHANT

J'ai vingt-quat' sous dans ma tir'lire;
Qué chanc' d'avoir d' l'argent à soi!
Et d'puis c' temps-là j' peux vraiment dire
Qu'y a rien su terr' d' pus heureux qu' moi.

Voulez-vous un peu que j' vous dise
Comment qu' ça s'fait qu' j'ai de l'argent?
A la fête à ma tant' Denise,
J'y ai répété z'un compliment,
Ousque j'y disais : « Ma p'tit' tante,
Je n' connais rien d' si gentil qu' vous. »
Si ben qu'elle en fut si contente
Qu'a m'a donné ces vingt-quat' sous.

Parlé : Deux pièces blanches! une pus grande que la pus petite et une pus petite que la pus grande.... J' n'avais jamais zévu tant d' richesse; aussi j'étais si contente que j' restais plantée comme ça d'vant elle (*elle prend l'air ébahi*), sans seul'ment oser dire : « Merci! »

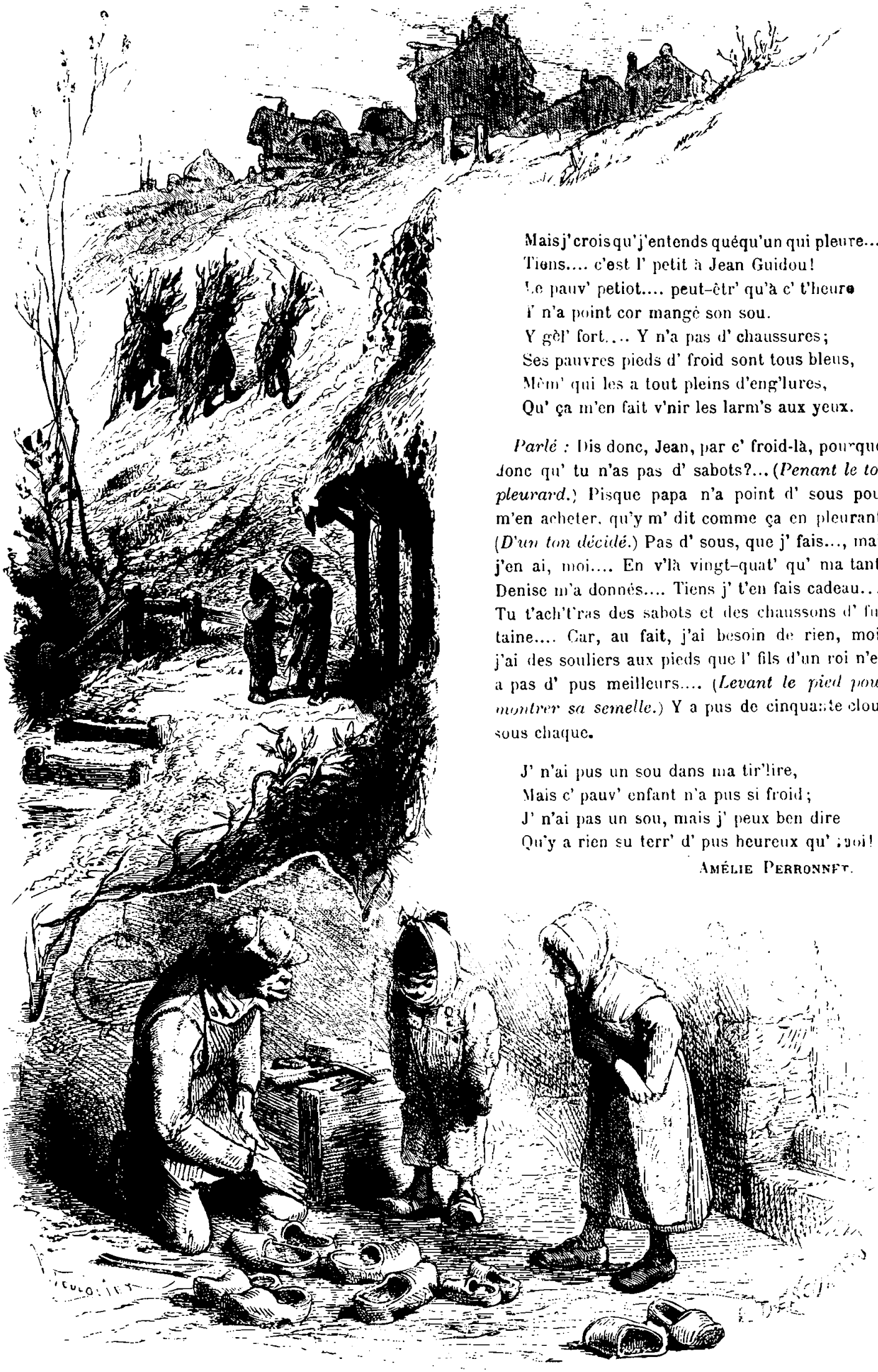




Mais je n' sais pas c'est ça qu'est l' pire,
Ce que j' vas fair' de mes écus;
Y a tant d' belles chos's qu' mon cœur désire
Qu' je n' sais pas trop c' qui m' plairait l' pus.
J' voudrais une robe à grands ramages,
Un' bag' d'or vrai pour mon p'tit doigt,
Un liv' de mess' rempli d'images,
Un' bell' poupée pus grand' que moi.

Parlé : Comme celle de la p'tite des contributions.... En v'là une qu'a d' beaux joujoux et d'bell's robes!... Aussi elle est d'un fier.... Elle vous r'garde comme ça (*elle regarde par-dessus son épaule d'un air dédaigneux*) qu'a m'en fait enrager, quoi!... Mais, à présent, j'y dirais ben : « N' fais donc pas tant la tête, j' s'rais aussi ben mise qu' toi, si j' voulais,... pisque j'ai d'ça. » (*Elle fait le geste de compter de l'argent.*)

J'ai vingt-quat' sous dans ma tir'lire;
Qué chanc' d'avoir d' l'argent à soi!
Et d'puis c' temps-là j' peux vraiment dire
Qu'y a rien su terr' d' pus heureux qu' moi.

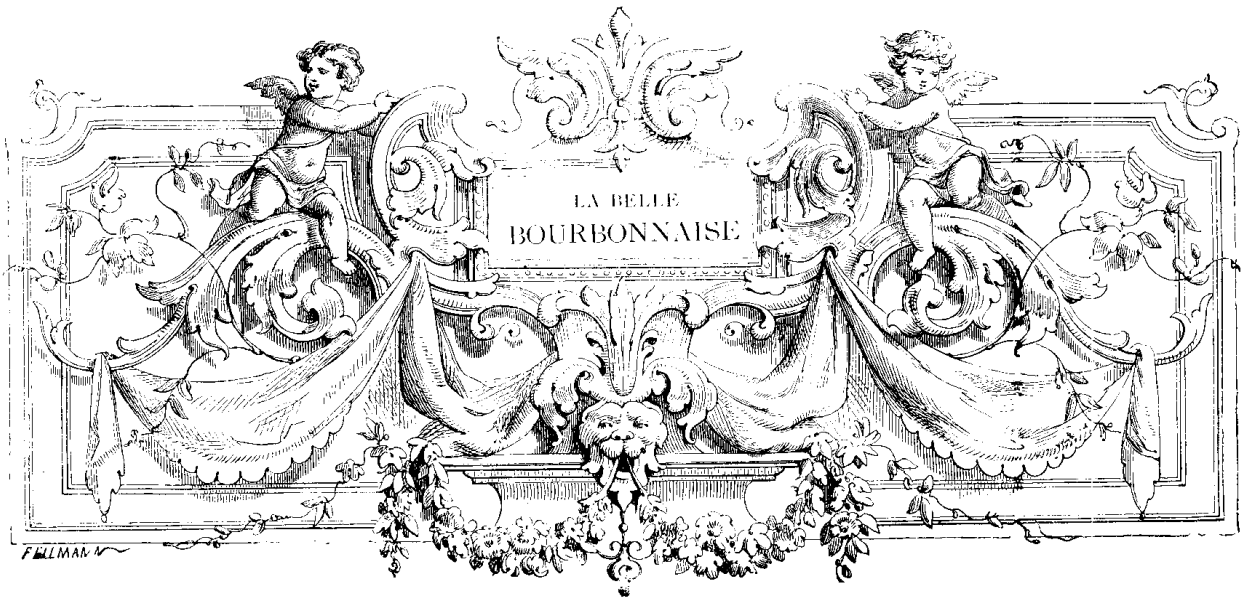


Mais j' crois qu' j'entends quéqu'un qui pleure....
Tiens.... c'est l' petit à Jean Guidou!
Le pauv' petiot.... peut-êtr' qu'à c' t'heure
I' n'a point cor mangé son sou.
Y gèl' fort.... Y n'a pas d' chaussures;
Ses pauvres pieds d' froid sont tous bleus,
Mêm' qui les a tout pleins d'eng'lures,
Qu' ça m'en fait v'nir les larm's aux yeux.

Parlé : Dis donc, Jean, par c' froid-là, pourquoi donc qu' tu n'as pas d' sabots?... (*Penant le ton pleurard.*) Pisque papa n'a point d' sous pour m'en acheter, qu'y m' dit comme ça en pleurant. (*D'un ton décidé.*) Pas d' sous, que j' fais..., mais j'en ai, moi.... En v'là vingt-quat' qu' ma tante Denise m'a donnés.... Tiens j' t'en fais cadeau.... Tu t'ach't'ras des sabots et des chaussons d' futaine.... Car, au fait, j'ai besoin de rien, moi; j'ai des souliers aux pieds que l' fils d'un roi n'en a pas d' pus meilleurs.... (*Levant le pied pour montrer sa semelle.*) Y a pus de cinquante clous sous chaque.

J' n'ai pus un sou dans ma tir'lire,
Mais c' pauv' enfant n'a pus si froid;
J' n'ai pas un sou, mais j' peux ben dire
Qu'y a rien su terr' d' pus heureux qu' moi!

AMÉLIE PERRONNET.



Dans Paris la grand' ville,
Garçons, femmes et filles (*bis*)
Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas!
Ah! ah! ah! ah!
La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
Est très-mal à son aise,
Elle est sur le grabat,
Ah! ah! ah! ah! (*quater*)

N'est-ce pas grand dommage
Qu'une fille aussi sage (*bis*)
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas?
Ah! ah! ah! ah!
La veille d'un dimanche,
En tombant d'une branche
Se fit mal à la hanche
Et se démit le bras,
Ah! ah! ah! ah! (*quater*)

On chercha dans la ville
Un médecin habile (*bis*)
Pour guérir cette fille :
Il ne s'en trouva pas,
Ah! ah! ah! ah!
On mit tout en usage,
Médecine et herbage,
Bon bouillon et laitage :
Rien ne la soulagea,
Ah! ah! ah! ah! (*quater*)

Voilà qu'elle succombe;
Elle est dans l'autre monde, (*bis*)
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son *Libera*,
Ah! ah! ah! ah!
Soyons dans la tristesse,
Et que chacun s'empresse,
En regrettant sans cesse,
Ses charmes, ses appas,
Ah! ah! ah! ah! (*quater*)

Pour qu'on sonnât les cloches,
On donna ses galoches, (*bis*)
Son mouchoir et ses poches,
Ses souliers et ses bas,
Ah! ah! ah! ah!
Quant à sa sœur Javotte,
On lui donna sa cotte,
Son manteau plein de crotte,
Le jour qu'elle expira,
Ah! ah! ah! ah! (*quater*)

En fermant la paupière
Ell' finit sa carrière, (*bis*)
Et sans drap et sans bière
En terre on l'emporta,
Ah! ah! ah! ah!
La pauvre Bourbonnaise
Va dormir à son aise,
Sans fauteuil et sans chaise,
Sans lit et sans sofa,
Ah! ah! ah! ah! (*quater*)

Accompagnement par M. V.-F VERRIMST.

Allegro.

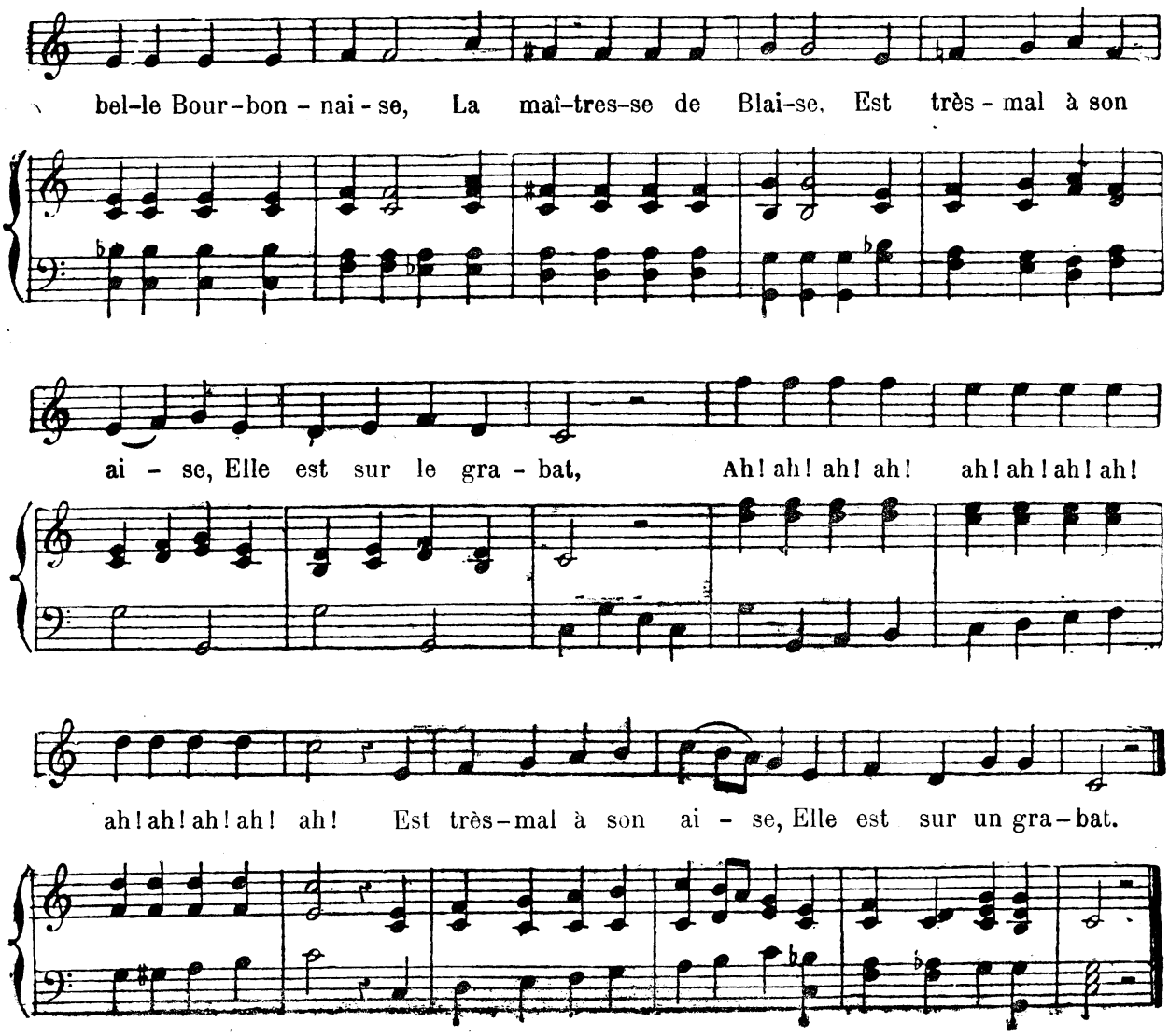
CHANT

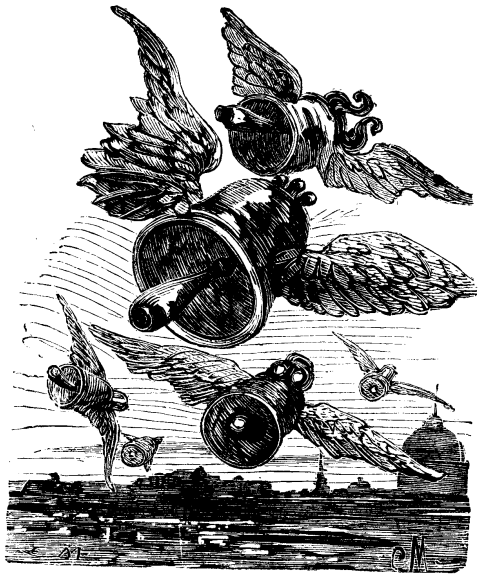
Dans Pa - ris la grand' vil - le. Gar - çons, fem - mes et

PIANO

fil - les, Gar - çons, fem - mes et fil - les, Ont tous le cœur dé-

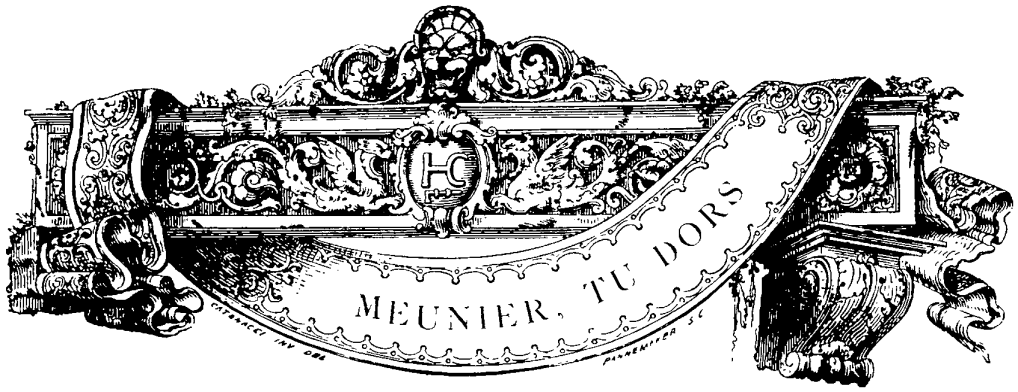
bi-le, Et pous - sent des hé - las! Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! La


bel-le Bour-bon - nai - se, La maî-tres-se de Blai-se, Est très - mal à son
ai - se, Elle est sur le gra - bat, Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
ah! ah! ah! ah! ah! Est très-mal à son ai - se, Elle est sur un gra-bat.



MEUNIER, TU DORS.

Meunier, tu dors,
Ton moulin va trop vite :
Meunier, tu dors,
Ton moulin va trop fort.



BERCEUSE BOURGUIGNONNE.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Allegro.

CHANT

Meu - nier, tu dors. Ton mou-

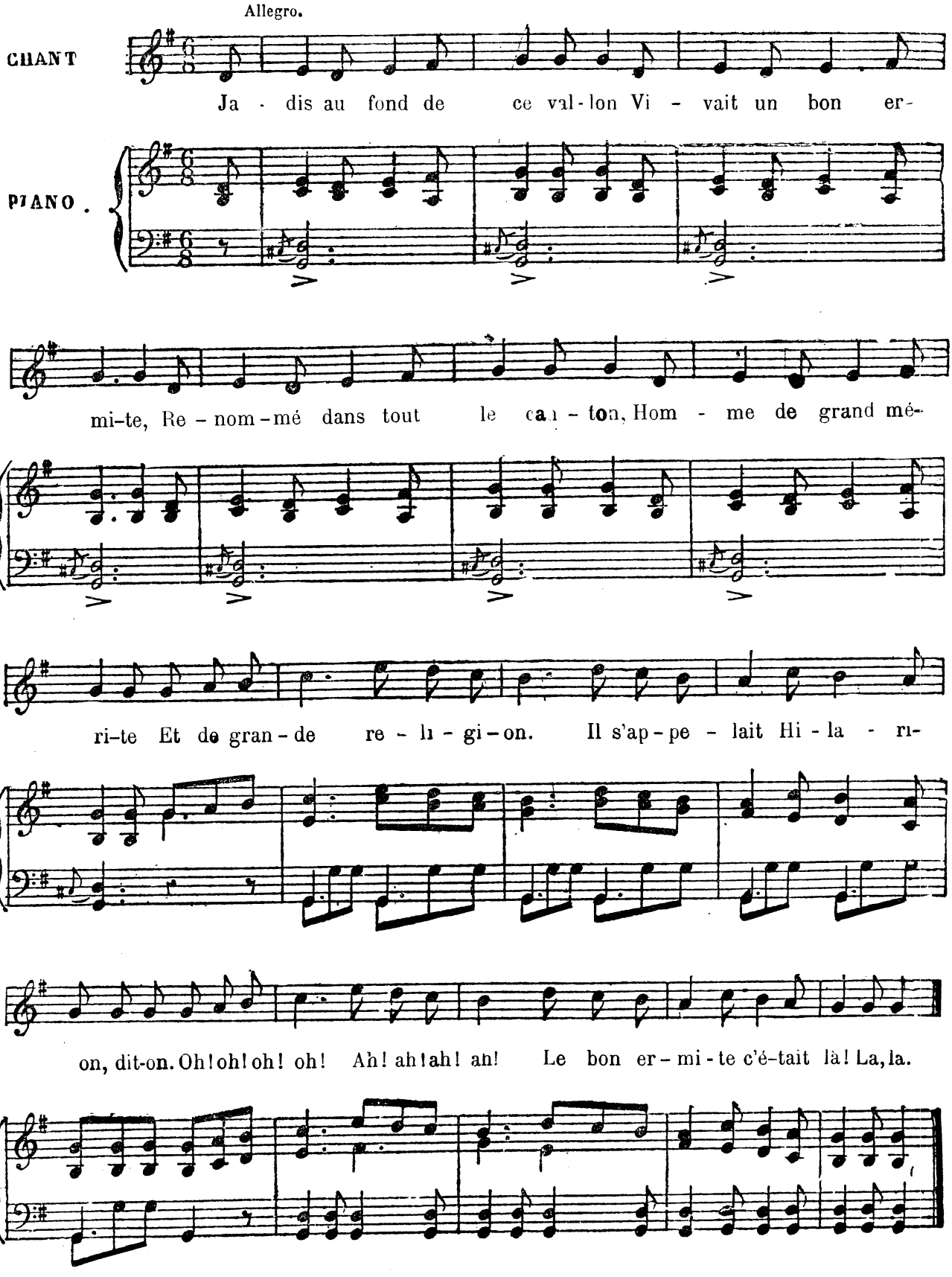
PIANO

lin va trop vi - te: Meu - nier, tu

dors, Ton mou - lin va trop fort.

LE BON ERMITE

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



LE BON ERMITE

Jadis au fond de ce vallon
Vivait un bon ermite,
Renommé dans tout le canton,
Homme de grand mérite
Et de grande religion.
Il s'appelait Hilarion,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! an!
Le bon ermite c'était là!
La la.

Il aimait les petits enfants
Qui savaient se conduire,
Et qui pour plaire à leurs parents
Tâchaient bien à s'instruire.
Pour récompenser leurs travaux
Il avait toujours des cadeaux
Nouveaux.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon ermite c'était là!
La la.

Aux jeunes filles du pays,
Quand elles étaient bien sages,
Il trouvait des petits maris
Beaux comme des images.
Et puis quand il les mariait,
Monsieur le maire satisfait
Disait :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Le bon ermite que voilà !
La la.

Un jour que l'ermite lisait
Dedans son bréviaire,
Arri e un tout jeune varlet
Disant : « Pardon, mon père.
J'aime la fille du seigneur ;
Oui, je l'aime de tout mon cœur,
D'honneur ! »
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon ermite c'était là,
La la.

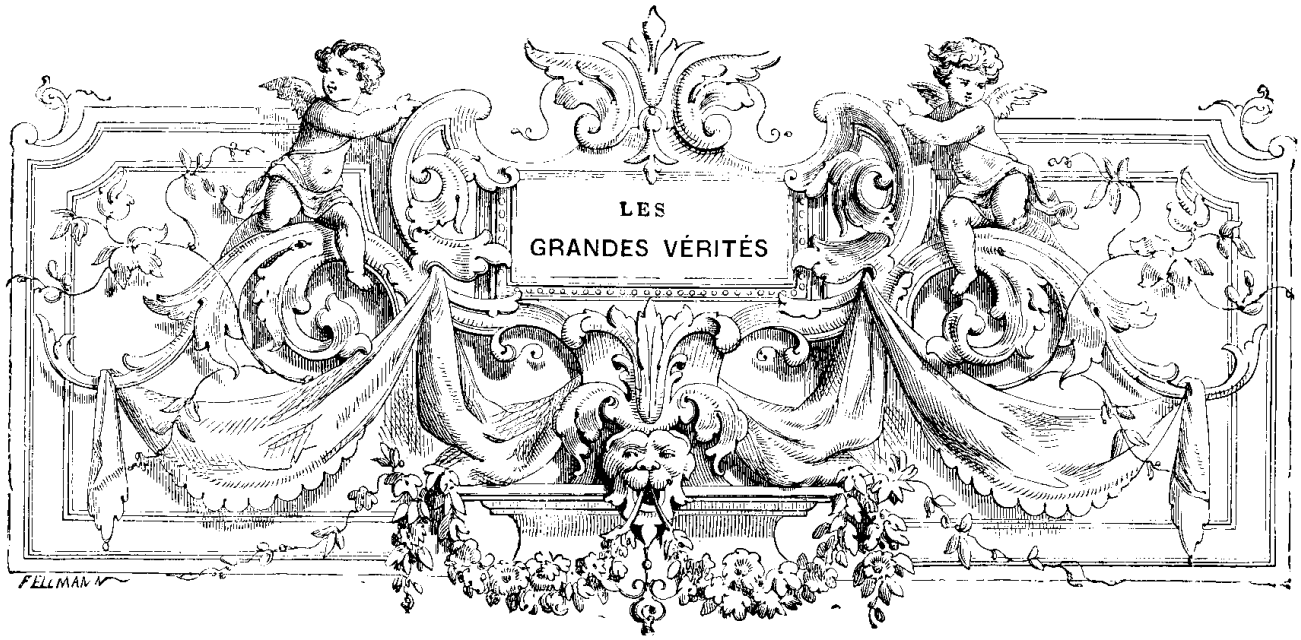
« Enfant, la fille du seigneur,
Lui répondit l'ermite,
Veut bien donner son noble cœur,
Mais veut qu'on le mérite.
Il faut, t'en allant guerroyer!
Revenir avec le laurier
Guerrier. »
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon ermite c'était là!
La la.

Le page s'en va guerroyer,
Mais ne perdit la vie;
N'avait-il pas pour bouclier
Son cœur tout à sa mie?
Chez l'ermite, après de longs jours,
Il revint gardant ses amours
Toujours.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Bon père ermite, me voilà!
La la.

L'ermite le voyant si beau,
Il était capitaine,
Lui dit : « Je m'en vais au château,
Ne te mets plus en peine.
Pour prix de ta noble valeur,
Beau page, il te faut du bonheur
Au cœur »
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon ermite c'était là!
La la.

Huit jours après il unissait,
A l'autel de Marie,
Le couple qui le bénissait
Comme son bon génie.
Et ces époux furent heureux,
Car ils étaient bien vertueux
Tous deux.
Oh! oh! oh' oh! ah! ah! ah! ah!
Qu l bon ermite c'était là!
La la

ÉDOUARD NE



Oh! le bon siècle, mes frères,
Que le siècle où nous vivons!
On ne craint plus les carrières
Pour quelques opinions.

Plus libre que Philoxène,
Je déchire le rideau;
Coulez, mes vers, de ma veine.
Peuple, voici du nouveau.

La chandelle nous éclaire,
Le grand froid nous engourdit,
L'eau fraîche nous désaltère,
On dort bien dans un bon lit.

On fait vendange en septembre,
En juin viennent les chaleurs;
Et quand je suis dans ma chambre,
Je ne suis jamais ailleurs.

Rien n'est plus froid que la glace.
Pour saler il faut du sel.
Tout fuit, tout s'use et tout passe,
Dieu lui seul est éternel.

Le Danube n'est pas l'Oise;
Le soir n'est pas le matin,
Et le chemin de Pontoise
N'est pas celui de Pantin.

Le plus sot n'est qu'une bête,
Le plus sage est le moins fou :
Les pieds sont loin de la tête.
La tête est bien près du cou.

Quand on boit trop on s'enivre :
La sauce fait le poisson ;
Un pain d'une demi-livre
Pèse plus d'un quarteron.

Romulus a fondé Rome,
On se mouille quand il pleut.
Caton fut un honnête homme.
Ne s'enrichit pas qui veut.

On n'aime pas la moutarde
Que l'on sert après dîné.
Parlez-moi d'une camarde
Pour avoir un petit nez.

Quand un malade a la fièvre
Il ne se porte pas bien.
Qui veut courir plus d'un lièvre,
A coup sûr n'attrape rien.

Soufflez sur votre potage,
Bientôt il refroidira ;
Enfermez votre fromage,
Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches.
Tout coquin n'est pas pendu.
Tout le monde court aux branches
Lorsque l'arbre est abattu.

Qui croit tout est trop crédule
En mesure il faut danser.
Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange,
Mais il faut du pain avec,
Et des perdrix sans orange
Valent mieux qu'un hareng sec.

Une tonne de vinaigre
Ne prend pas un moucheron ;
A vouloir blanchir un nègre
Un barbier perd son savon.

On ne se fait pas la barbe
Avec un manche à balai ;
Plantez-moi de la rhubarbe,
Vous n'aurez pas de navet.

C'était le cheval de Troie
Qui ne buvait pas de vin ;
Et les ânes qu'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.

J'ai vu des cailloux de pierre,
Des arbres dans les forêts,
Des poissons dans la rivière,
Des grenouilles aux marais.

J'ai vu le lièvre imbécile
Craignant le vent qui soufflait.
Et la girouette mobile
Tournant au vent qui tournait.

Le bon sens vaut tous les livres ;
La sagesse est un trésor ;
Trente francs font trente livres ;
Du papier n'est pas de l'or.

Par maint babillard qui beugle
Le sourd n'est pas étourdi ;
Il n'est rien tel qu'un aveugle
Pour n'y voir goutte à midi.

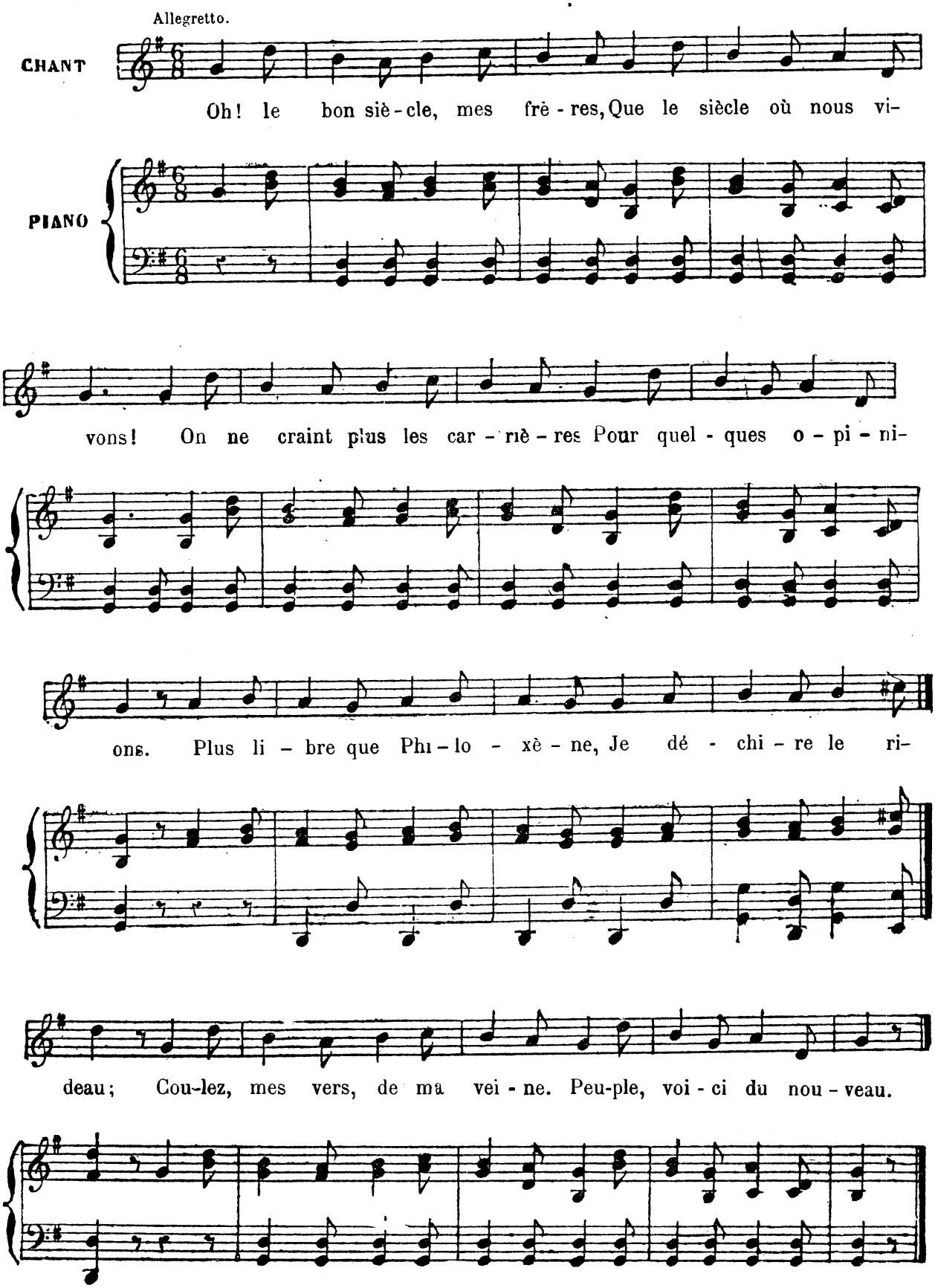
Ne nous faites pas un crime
De ces couplets sans façon ;
On y trouve de la rime
Au défaut de la raison.

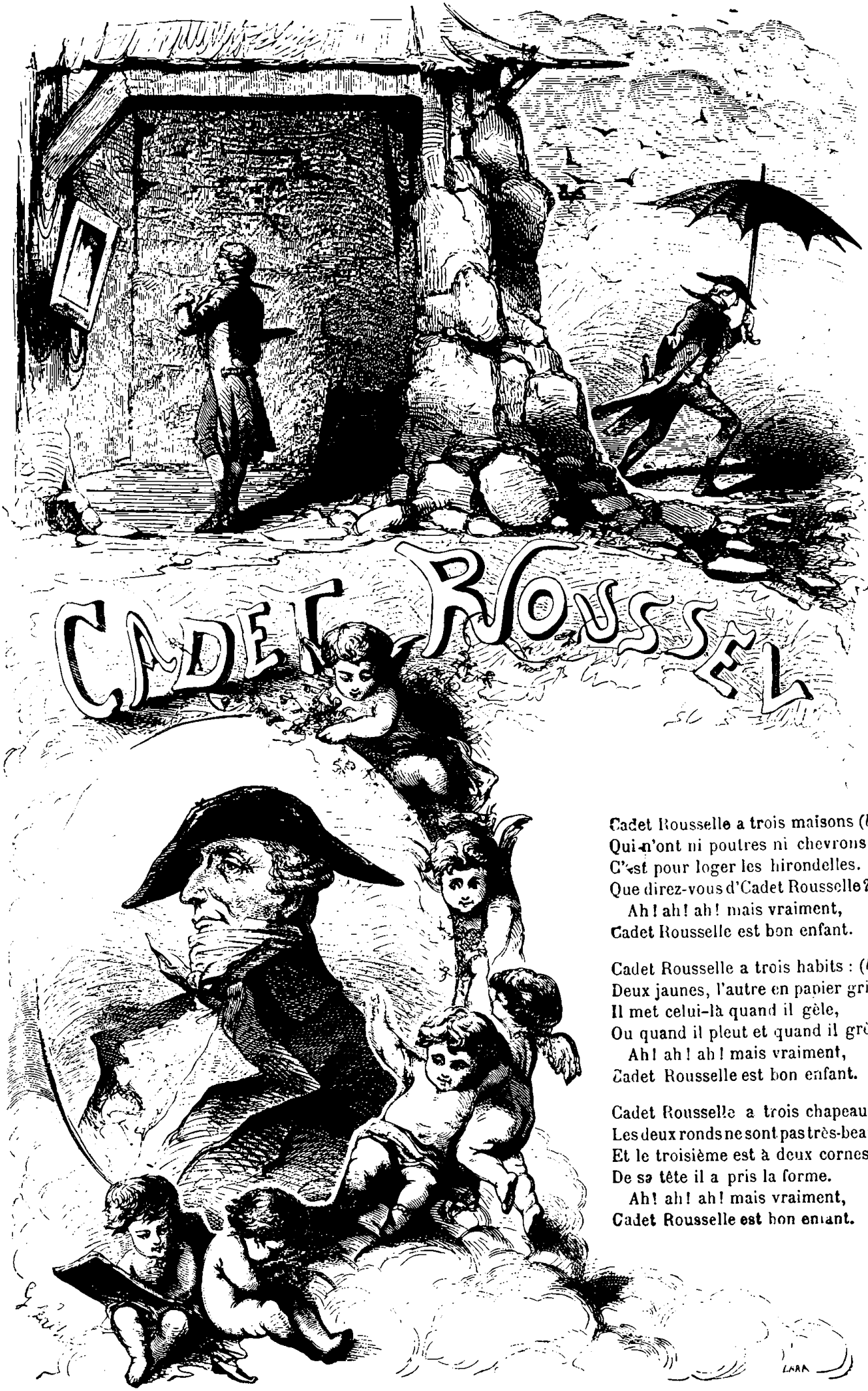
Dans ce siècle de lumières,
De talents et de vertus,
Heureux qui ne parle guères,
Et qui n'en pense pas plus.

ARMAND CHARLEM

Les Grandes Verités.

Musique et accompagnement par M. V.-F. Verrimst.





Cadet Rousselle a trois maisons (*bis*)
Qui n'ont ni poutres ni chevrons : (*bis*)
C'est pour loger les hirondelles.
Que direz-vous d'Cadet Rousselle?
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

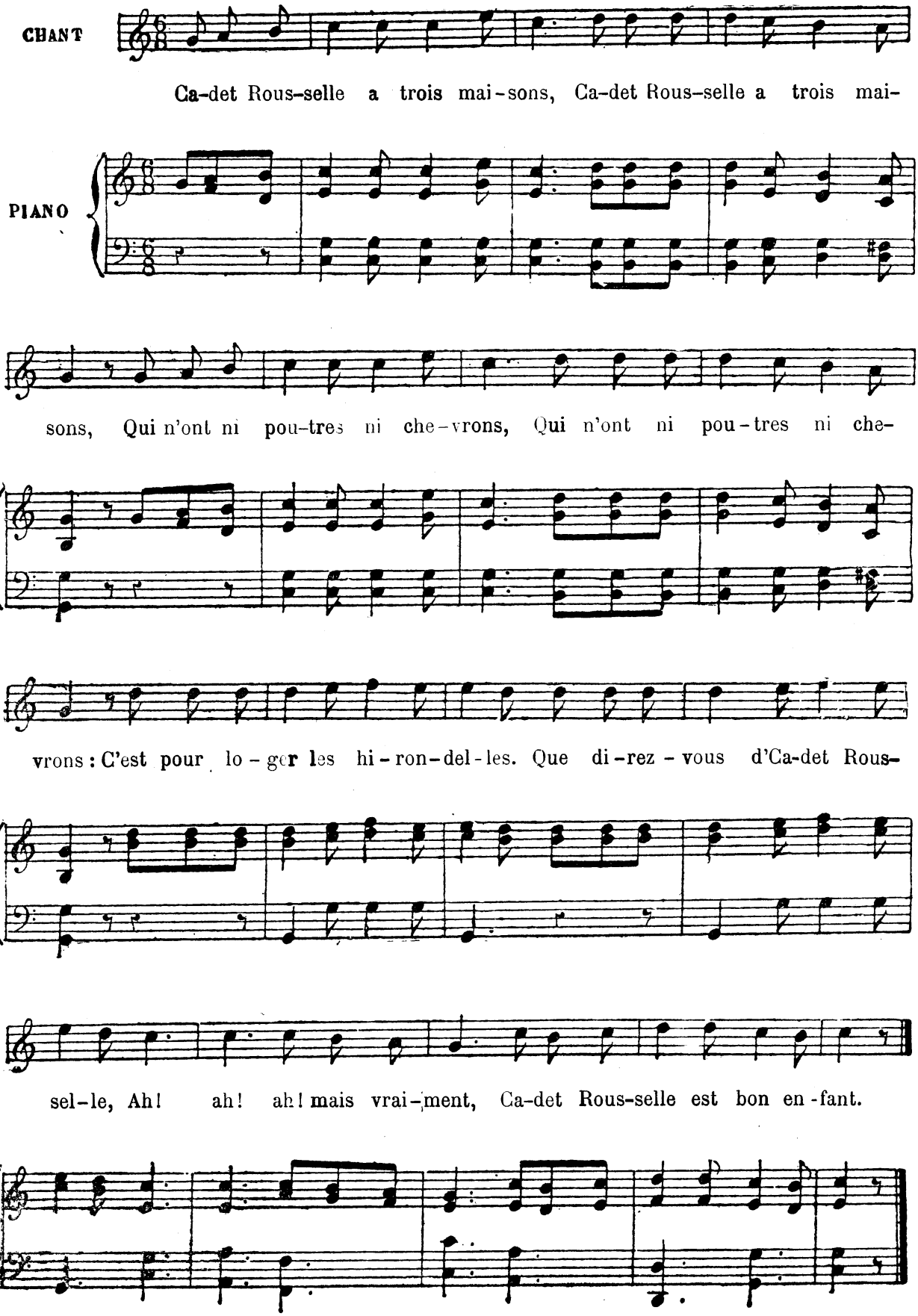
Cadet Rousselle a trois habits : (*bis*)
Deux jaunes, l'autre en papier gris; (*bis*)
Il met celui-là quand il gèle,
Ou quand il pleut et quand il grêle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois chapeaux; (*bis*)
Les deux ronds ne sont pas très-beaux, (*bis*)
Et le troisième est à deux cornes :
De sa tête il a pris la forme.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

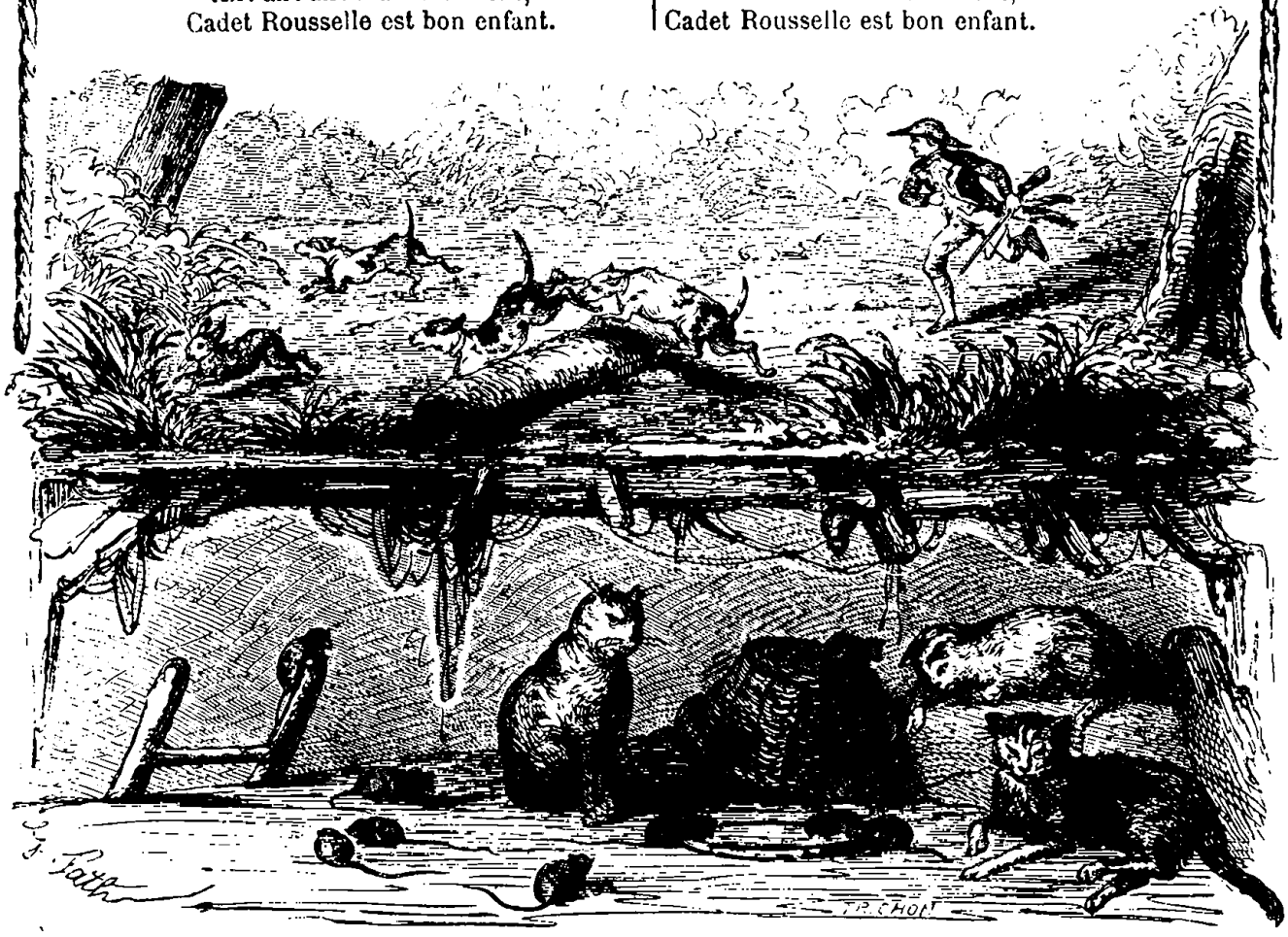
Allegro.

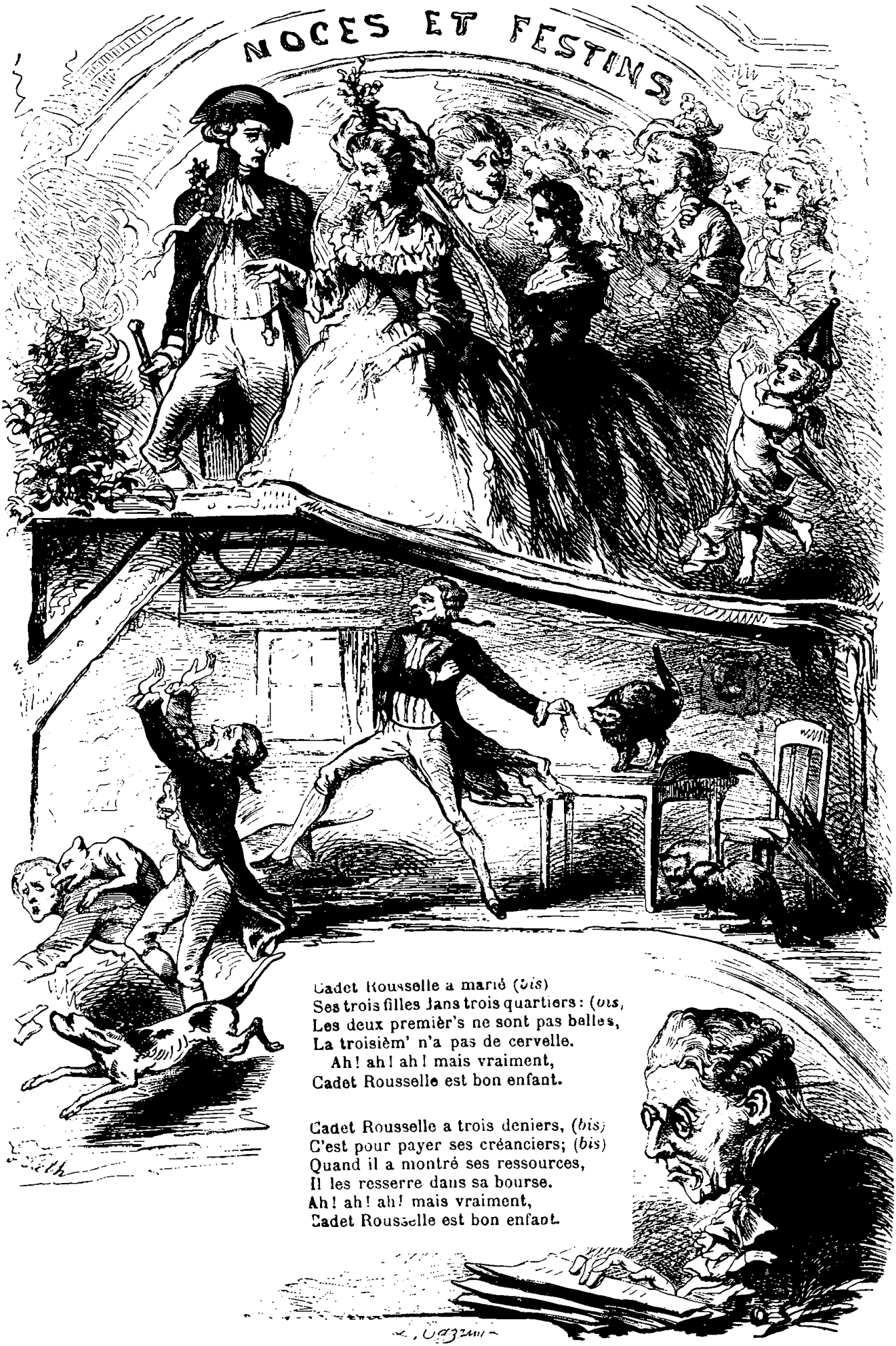


Cadet Rousselle a trois garçons . (*bis*)
L'un est voleur, l'autre est fripon; (*bis*)
Le troisième est un peu ficelle;
Il ressemble à Cadet Rousselle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois gros chiens : (*bis*)
L'un court au lièvr', l'autre au lapin; (*bis*)
L'troisièm' s'enfuit quand on l'appelle,
Comm' le chien de Jean de Nivelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cdet Rousselle a trois beaux chats, (*bis*)
Qui n'attrapent jamais les rats; (*bis*)
Le troisième n'a pas d' prunelle :
Il monte au grenier sans chandelle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.





Cadet Rousselle a marié (*bis*)
Ses trois filles dans trois quartiers : (*bis*,
Les deux premièr's ne sont pas belles,
La troisièm' n'a pas de cervelle.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois deniers, (*bis*)
C'est pour payer ses créanciers; (*bis*)
Quand il a montré ses ressources,
Il les resserre dans sa bourse.
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

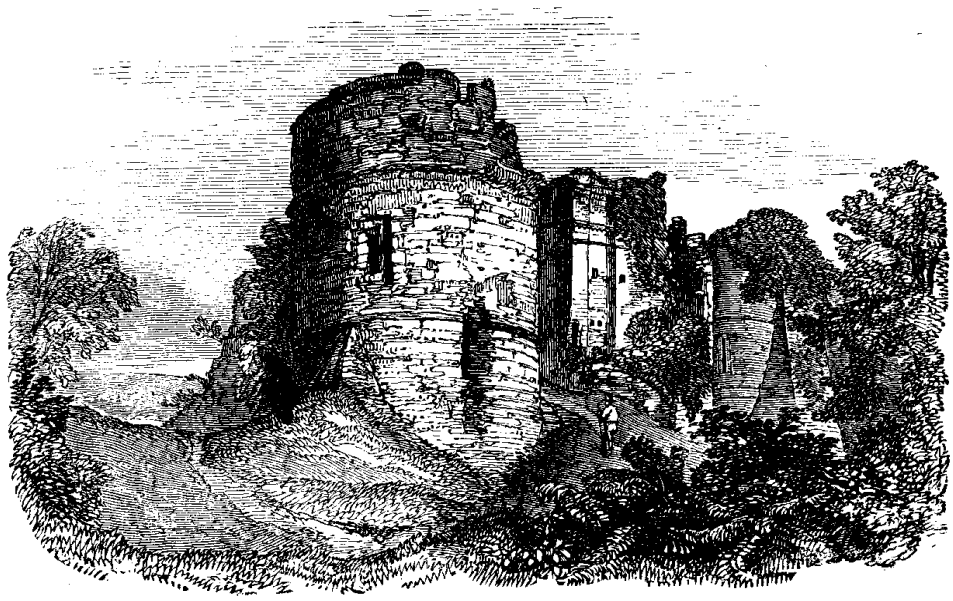
Cadet Rousselle a trois souliers : (*bis*)
Il en met deux dans ses pieds; (*bis*)
Le troisièm' n'a pas de semelle,
Il s'en sert pour chausser sa belle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a trois beaux yeux : (*bis*)
L'un r'garde à Caen, l'autre à Bayeux; (*bis*)
Comme il n'a pas la vu' bien nette,
Le troisième c'est sa lorgnette.
Ah! ah! ah! mais vraiment.
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Rousselle a une épée, (*bis*)
Très-longue, mais toute rouillée: (*bis*)
On dit qu'ell' ne cherche querelle
Qu'aux moineaux et qu'aux hirondelles
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' s'est fait acteur, (*bis*)
Comme Chénier s'est fait auteur; (*bis*)
Au café, quand il jou' son rôle,
Les aveugles le trouvent drôle.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

Cadet Roussell' ne mourra pas, (*bis*)
Car avant de sauter le pas, (*bis*)
On dit qu'il apprend l'orthographe
Pour fair' lui-mêm' son épitaphe.
Ah! ah! ah! mais vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.



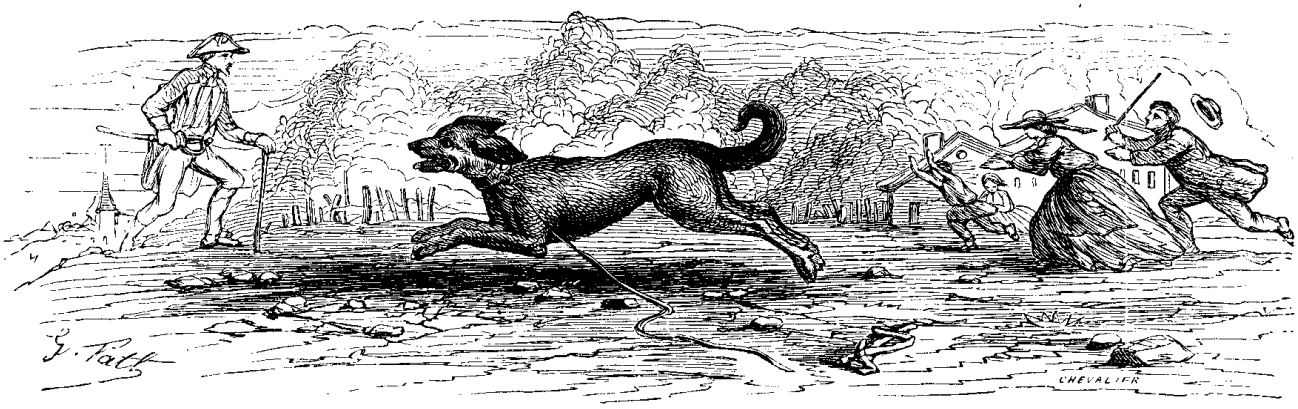
JEAN DE NIVELLE

SUR L'AIR DE CADET ROUSSELLE.

Jean de Nivelle est un héros (*bis*)
Qui n'a ni maîtres ni rivaux, (*bis*)
Pour les combattre dans les ruelles.
Connaissez-vous Jean de Nivelle?
Ah! ah! ah oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.

Jean de Nivelle a trois châteaux, (*bis*)
Trois palefrois et trois manteaux, (*bis*)
Et puis trois lames de flamberge
Qu'il laisse parfois à l'auberge.
Ah! ah! ah oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.

Jean de Nivelle a trois cochons : (*bis*)
L'un fait des sauts, l'autre des bonds; (*bis*)
Le troisième monte à l'échelle!
C'est flatteur pour Jean de Nivelle!
Ah! ah! ah oui, vraiment
Jean de Nivelle est bon enfant.



Jean de Nivelle a trois enfants : (*bis*)
L'un est sans nez, l'autre sans dents; (*bis*)
Et le troisième est sans cervelle,
C'est bien dur pour Jean de Nivelle.
Ah! ah! ah oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.

Jean de Nivelle n'a qu'un chien : (*bis*)
Il en vaut trois, on le sait bien; (*bis*)
Mais il s'enfuit quand on l'appelle.
Connaissez-vous Jean de Nivelle?
Ah! ah! ah oui, vraiment,
Jean de Nivelle est bon enfant.

Je loge au quatrième etage,
C'est là que finit l'escalier.
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier. (*bis*)
Des créanciers quand la cohorte
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours en ouvrant ma porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas. } *bis*

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un carré de papier.
Pourtant je reçois, d'ordinaire,
Des visites dans mon grenier. (*bis*)
Je mets les gens fort à leur aise :
A la porte un bavard maudit,
Tous mes amis sur une chaise,
Et moi, je m'asseois sur mon lit. } *bis*

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi pour faire un certain cas,
Savoir l'état de ma cuisine?
Sachez que je fais trois repas! (*bis*)
Le déjeuner m'est très-facile;
De tous côtés je le reçois.
Je dîne tous les jours en ville, } *bis.*
Et ne soupe jamais chez moi. }

Je suis riche, et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris;
J'ai mille châteaux en Espagne;
J'ai pour fermiers tous mes amis! (*bis*)
J'ai, pour faire le petit-maître,
Sur la place un cabriolet;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre, } *bis*
Et mes rentes dans mon gousset. }

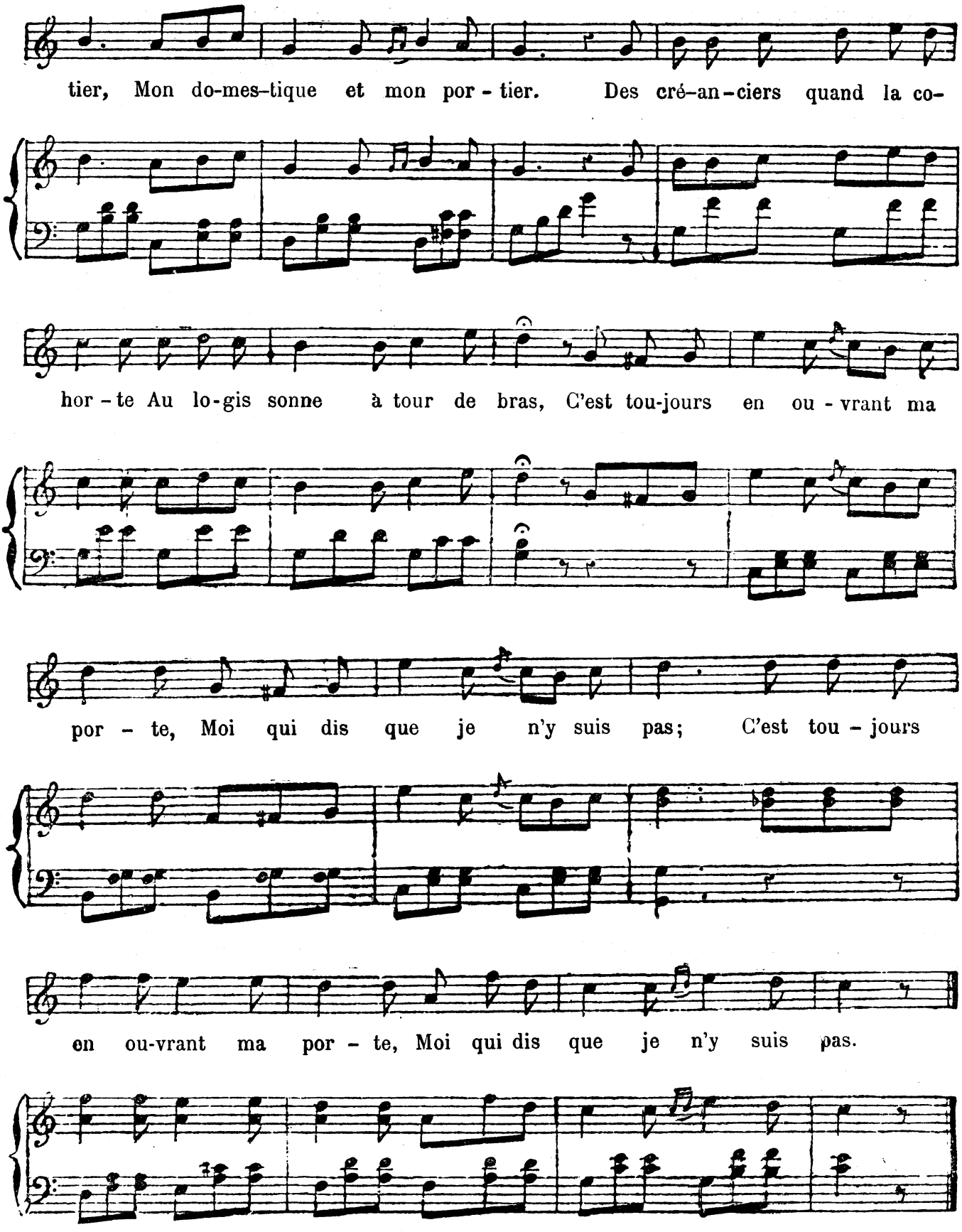
Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui.
Dans ma richesse imaginaire,
Je suis aussi riche que lui. (*bis*)

Je ne vis qu'au jour la journée;
Lui, vante ses deniers comptants;
Et puis à la fin de l'année } *bis.*
Nous arrivons en même temps. }

Un grand homme a dit dans un livre
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient. (*bis*)
Si, pour récréer le bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde, } *bis.*
Nous ne ferions pas mieux que lui. }

Vers ma demeure quand tu marches,
Jeune beauté, va doucement.
Crois-moi, quatre-vingt-dix-huit marches
Ne se montent pas lestement. (*bis*)
Lorsque l'on arrive à mon gîte
On se sent un certain émoi;
Jamais, sans que son cœur palpite, } *bis.*
Personne n'est entré chez moi. }

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.


tier, Mon do-mes-tique et mon por - tier. Des cré-an-ciers quand la co-
hor - te Au lo-gis sonne à tour de bras, C'est tou-jours en ou - vrant ma
por - te, Moi qui dis que je n'y suis pas; C'est tou - jours
en ou-vrant ma por - te, Moi qui dis que je n'y suis pas.

LA MODE.

Grâce à la mode,
On n'a plus d' cheveux. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
On n'a plus d' cheveux,
On dit qu' c'est mieux.

Grâce à la mode,
On va sans façon. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
On va sans façon
Et sans jupon.

Grâce à la mode,
On n'a plus d' fichu. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
Grâce à la mode,
Tout est déchu!

Grâce à la mode,
Plus d' poche au vêt'ment. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
Plus d' poche au vêt'ment.
Et pas d'argent.

Grâce à la mode,
On n'a plus d' corset. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
On n'a plus d' corset;
C'est plus tôt fait.

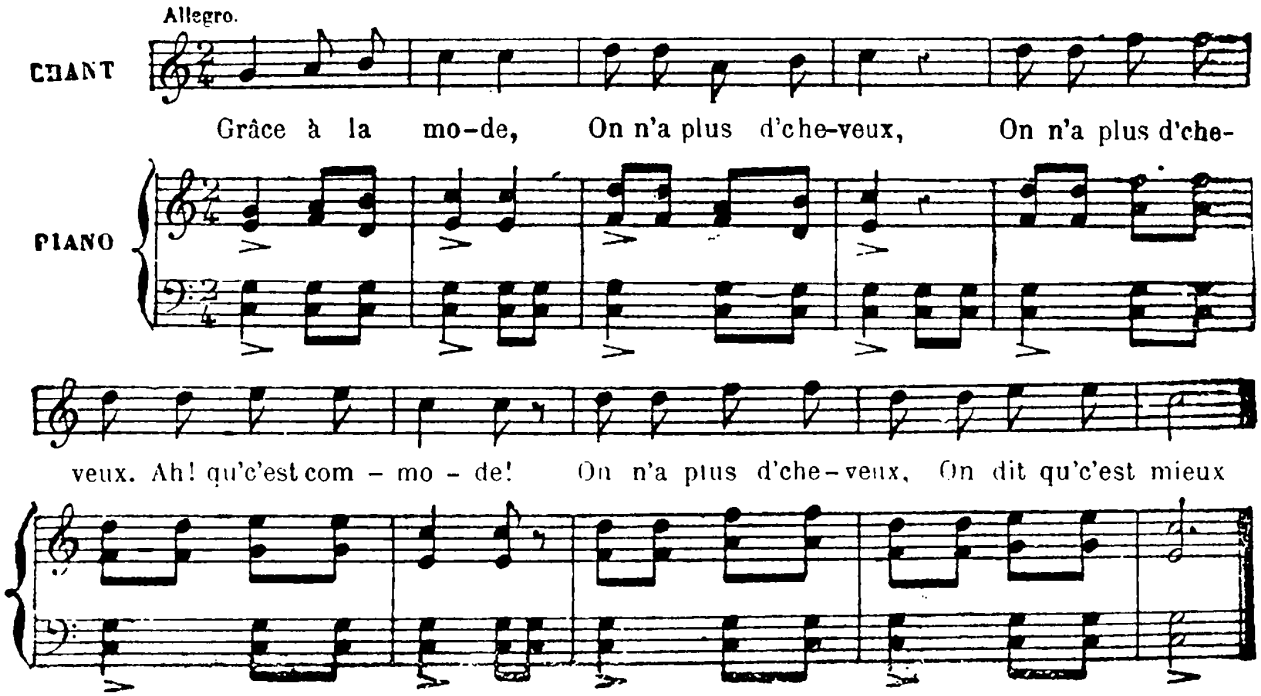
Grâce à la mode,
Un' chemis' suffit. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
Un' chemis' suffit,
C'est tout profit.

Grâce à la mode,
On n'a qu'un vêt'ment. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
On n'a qu'un vêt'ment
Qu'est transparent.

Grâce à la mode,
On n'a rien d' caché. (*bis*)
Ah! qu' c'est commode!
On n'a rien d' caché;
J'en suis fâché.

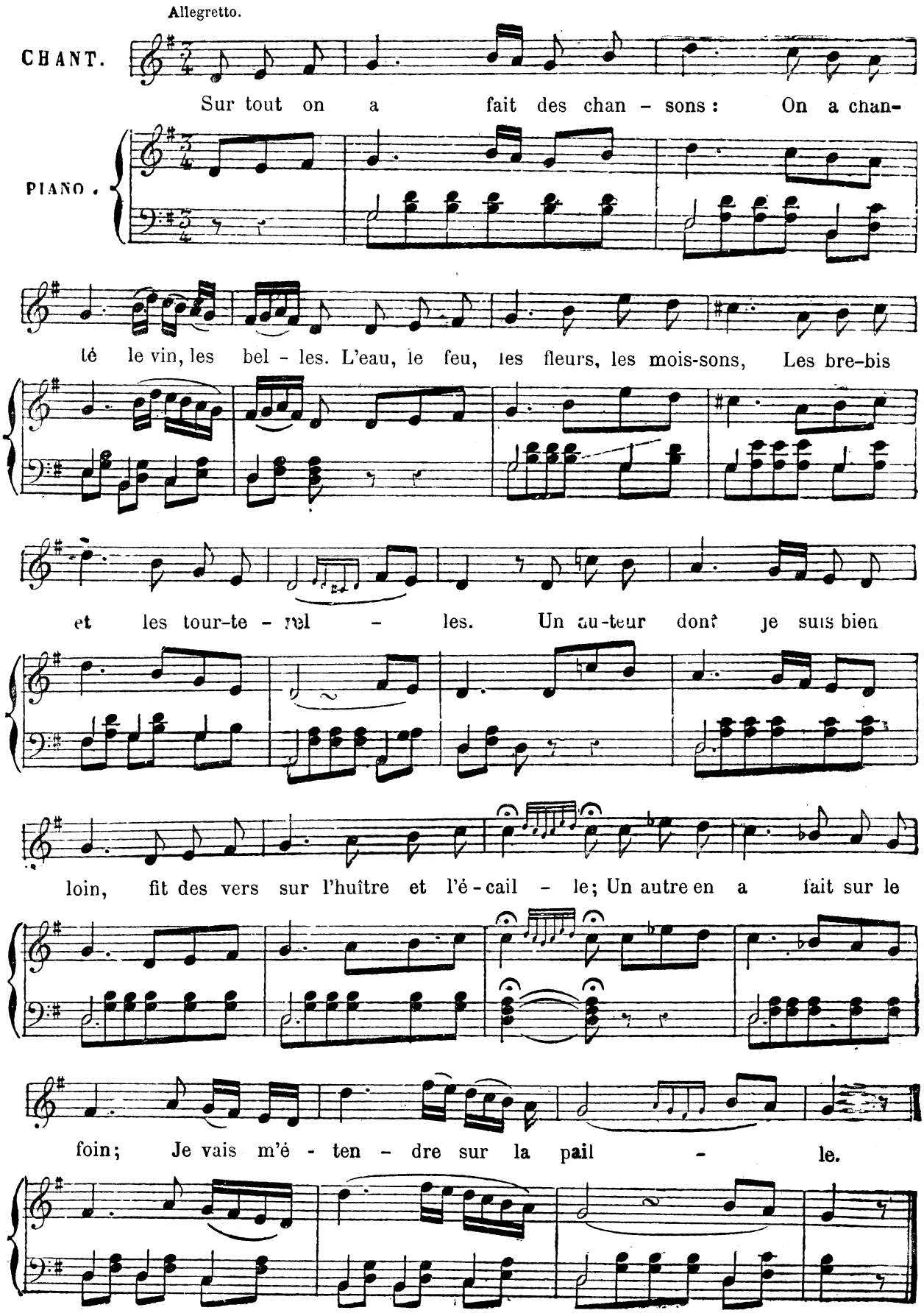
LA MODE.

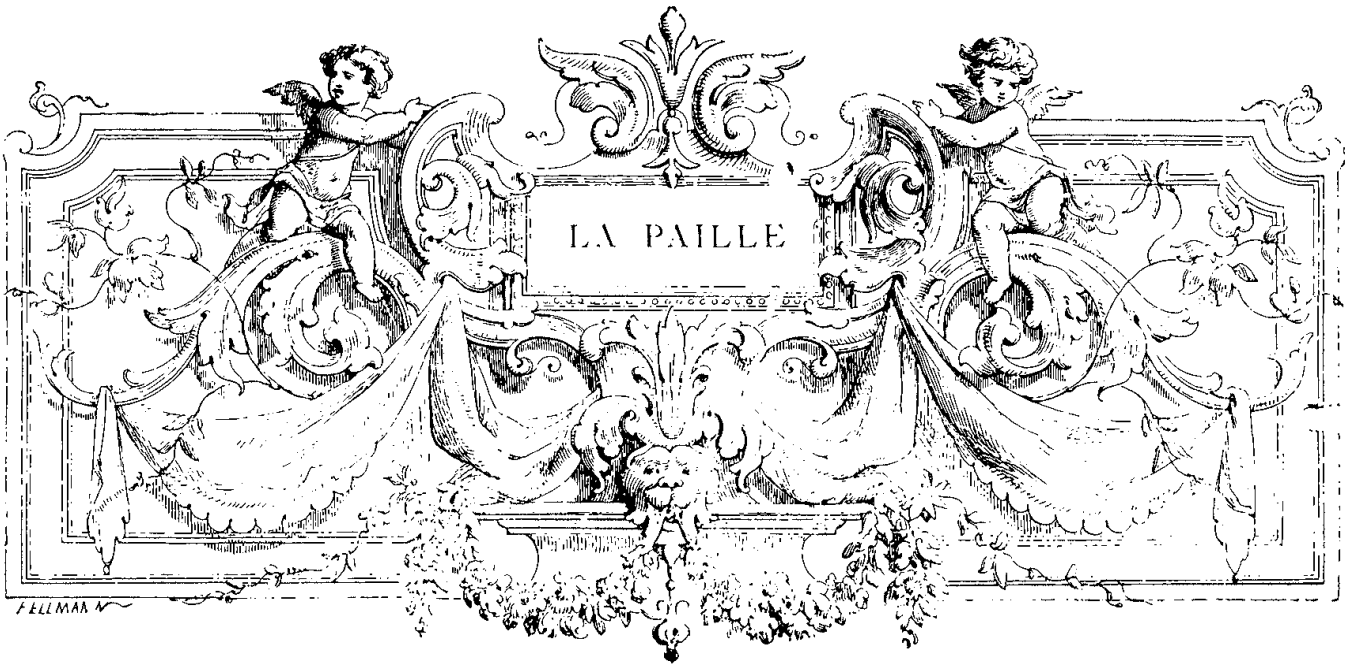
Accompagnement par M. V.-F VERRIMST.



LA PAILLE

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.





Sur tout on a fait des chansons :
On a chanté le vin, les belles,
L'eau, le feu, les fleurs, les moissons,
Les brebis et les tourterelles;
Un auteur dont je suis bien loin
Fit des vers sur l'huître et l'écaille;
Un autre en a fait sur le foin
Je vais m'étendre sur la paille.

La paille couvre l'humble toit
Du laboureur, modeste asile;
Un lit de paille aussi reçoit
Son corps fatigué mais tranquille;
Le riche, au sein de ses palais,
Sur le duvet s'ennuie et bâille.
Peines, tourments sont sous le dais,
Quand le bonheur est sur la paille.

La paille, tressée en réseaux,
Du soleil garantit nos belles;
Grâce à ces immenses chapeaux,
Elles n'ont plus besoin d'ombrelles;
Mais ils voilent trop leurs appas,
Et Zéphir leur livre bataille.
Il a raison : on ne doit pas
Cacher les roses sous la paille.

Jadis, respectant ses serments,
L'amant, fidèle à sa maîtresse,
Pour elle encore, après trente ans,
Brûlait d'une égale tendresse;
Hélas ! on n'aime plus qu'un jour !
De la constance l'on se raille;
Et maintenant les feux d'amour
Ne sont plus que des feux de paille.

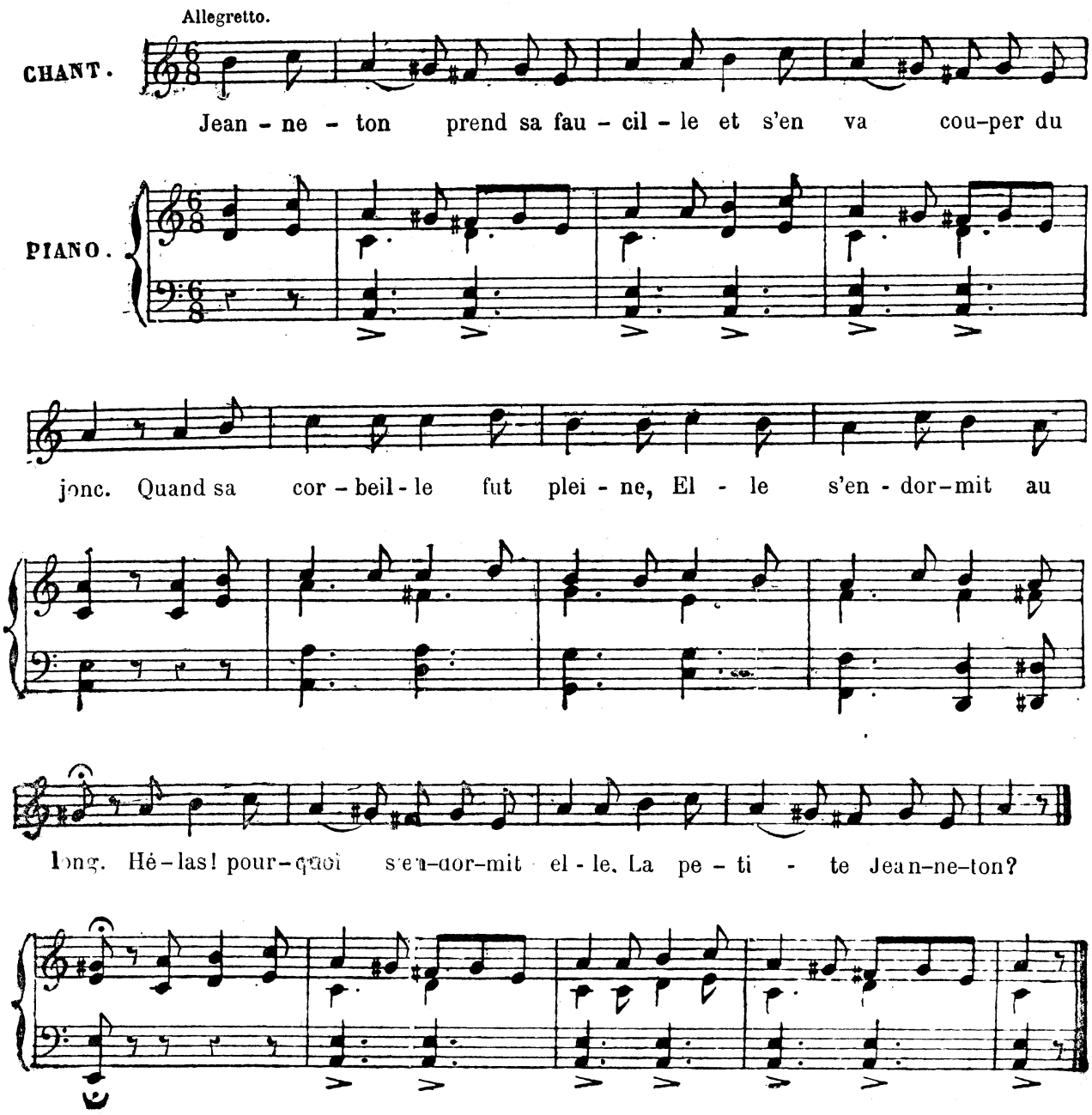
Mais je n'aurais jamais fini
Si, dans l'ardeur qui me travaille,
J'entreprenais de dire ici
Ce que l'on trouve dans la paille.

Ami lecteur, je meurs d'effroi
Que ta rigueur ne me chamaille;
Sois indulgent, car avec toi
Je ne veux pas rompre la paille.

JOSEPH SERVIÈRES.

LA PETITE JEANNETON.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



Jeanneton prend sa faucille
Et sans va couper du jonc.
Quand sa corbeille fut pleine,
Elle s'endormit au long.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle, } *bis.*
La petite Jeanneton? }

Quand sa corbeille fut pleine,
Elle s'endormit au long,
Lorsqu'une brise indiscrète
Releva son capuchon.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle, } *bis.*
La petite Jeanneton? }

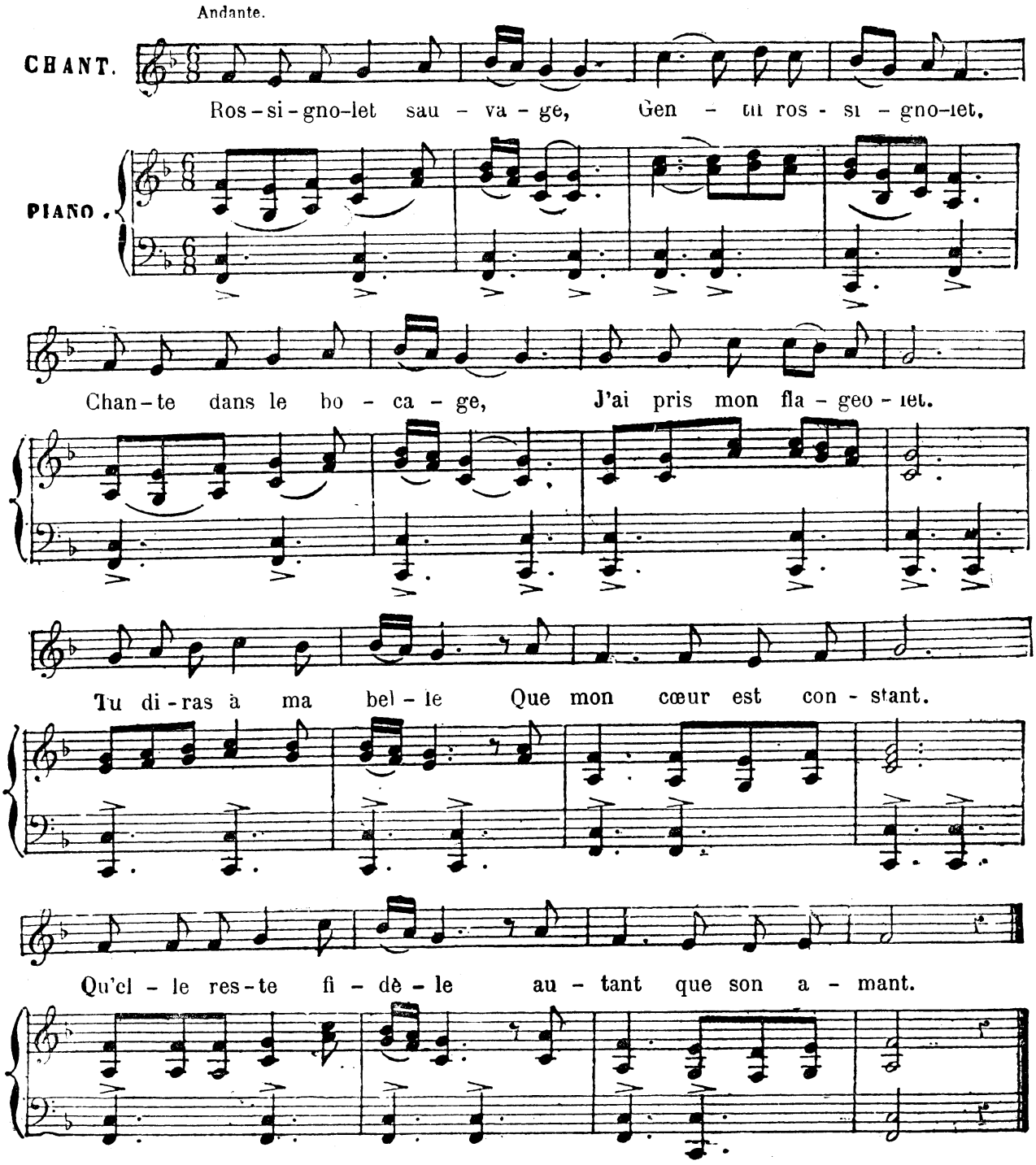
Lorsqu'une brise indiscrète
Releva son capuchon.
Mais l'amour est là qui guette;
Passe un jeune et beau garçon.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle } *bis*
La petite Jeanneton? }

Mais l'amour est là qui guette
Passe un jeune et beau garçon.
Elle a mis son cœur en gage
Et sa main à l'abandon.
Hélas! pourquoi s'endormit-elle, } *bis*
La petite Jeanneton? }

ROSSIGNOLET.

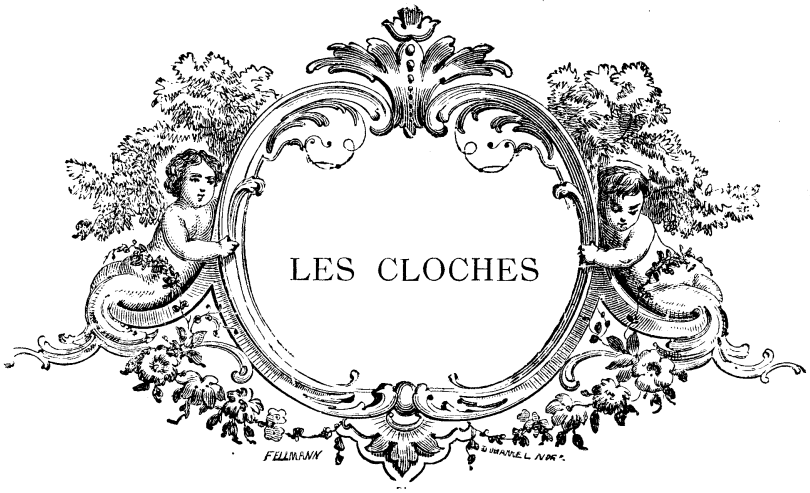
MELODIE CHALONNAISE.

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

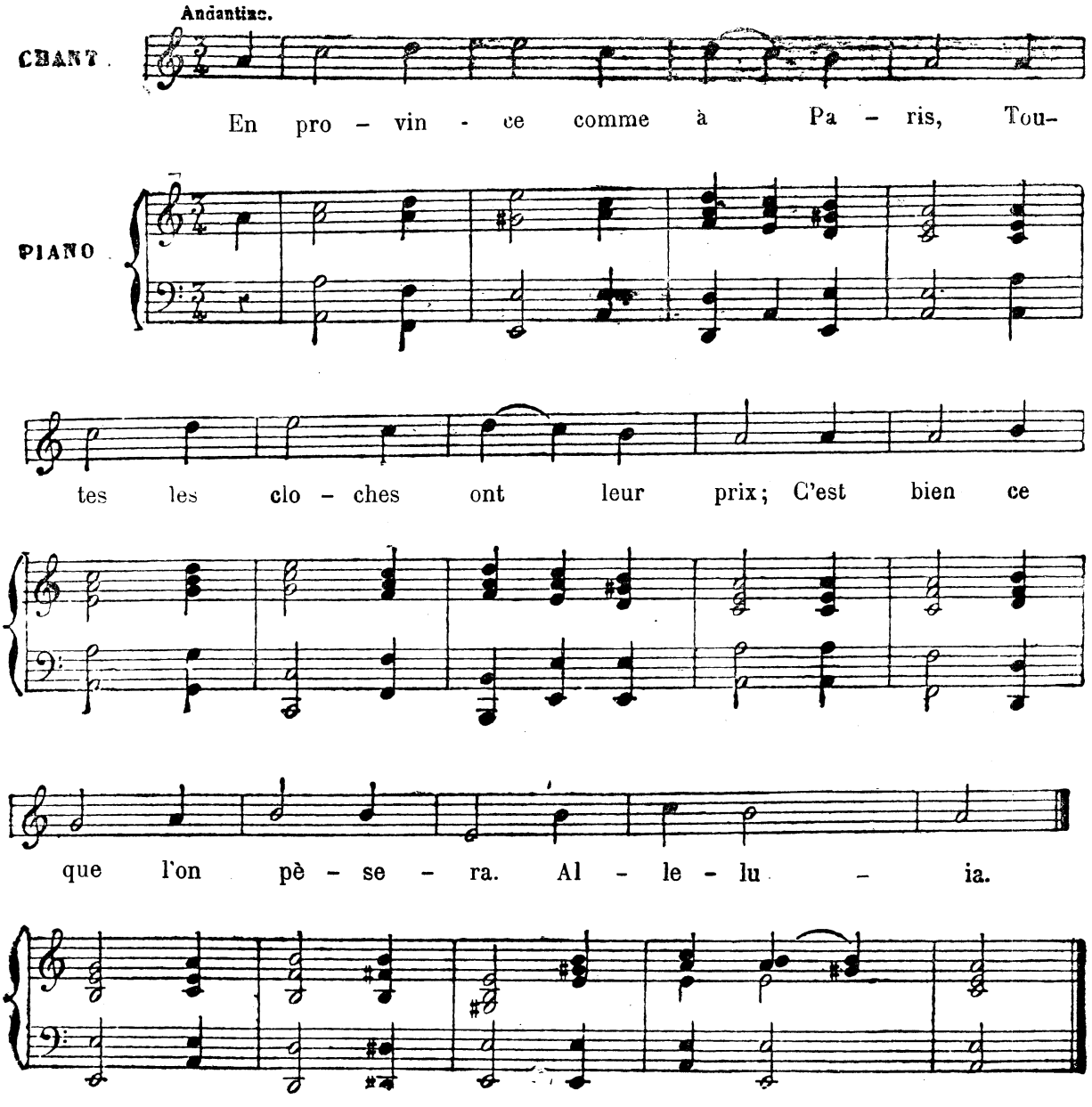


Dis-lui qu'elle est charmante,
Gentil rossignolet,
Que sa grâce m'enchante,
Comme son aigrelet;
Que son regard y brille
Comme un beau ver luisant;
Qu'il n'est pas une fille
Au teint plus séduisant.

A la Saint-Jean prochaine,
Quand le blé sera mûr,
Pour elle je m'enchaîne,
Du bonheur étant sûr.
J'espère que la belle
Ne m' laiss'ra pas garçon,
Car c'est toujours pour elle
Que j' dirai ma chanson.



Accompagnement par **M. V.-F. VERRIMST.**

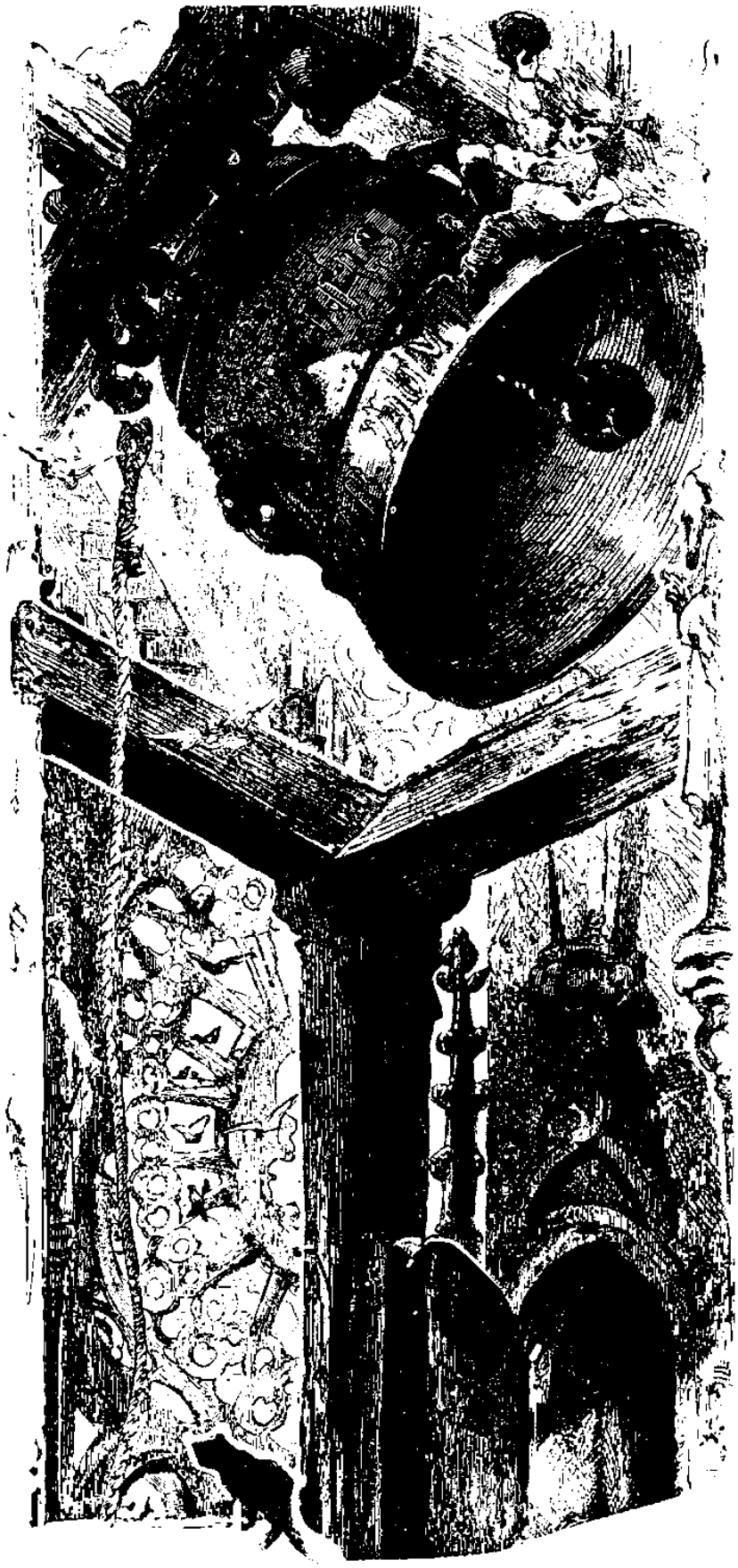


En province comme à Paris,
Toutes les cloches ont leur prix;
C'est bien ce que l'on pèsera.
Alleluia!

Notre-Dame au plus tôt mettra
Son ut, son ré, son mi, son fa,
Bouillir avec si, sol et la.
Alleluia!

Aujourd'hui, plutôt que demain,
Saint-Jean, Saint-Paul et Saint-Germain
Suivront ce bel exemple-là :
Alleluia!

Graves bourdons de Saint-Victor,
De résister vous auriez tort :
Georges d'Amboise y passera :
Alleluia!



Et toi, dont le timbre ennemi
Sonna la Saint-Barthélemi,
Qu'avec plaisir on te fondra!
Alleluia!

Nous n'entendrons plus, Dieu merci,
Pour celui-là, pour celui-ci,
Tinter de triste libera :
Alleluia!

Sans réveiller chacun la nuit,
Un marguillier à petit bruit
Dans la tombe s'endormira :
Alleluia!

J'aimais quand un salut joyeux
Forçait un carillon pieux
De mêler aux airs d'opéra
L'alleluia!

Mais, pour le salut général,
On fait si bien, que ce métal
En sous marqués se changera :
Alleluia!

Par trois fois trois si l'angélus
De bon matin ne sonne plus,
L'impie entre ses draps dira :
Alleluia!

Mais aussi, sans clochette ad hoc,
Tout bon chrétien, au chant du coq,
Devant le ciel s'humiliera....
Alleluia!

Et quant à l'office divin,
La crécelle, soir et matin,
En passant m'en avertira....
Alleluia!

On sait que le dévot airain
Avait souvent un sot parrain,
Duc, baron, comte, et cétéra!
Et cétéra!

Voilà des noms en quantité
Perdus pour l'immortalité ;
Le talent seul y parviendra :
Alleluia!

Les carillonneurs consternés,
Les fondeurs de cloche étonnés,
Gagneront Rome ou Malaga :
Alleluia!

Par un tocsin mal entendu,
Nul nuage n'étant fendu,
Le tonnerre en l'air restera...
Alleluia!

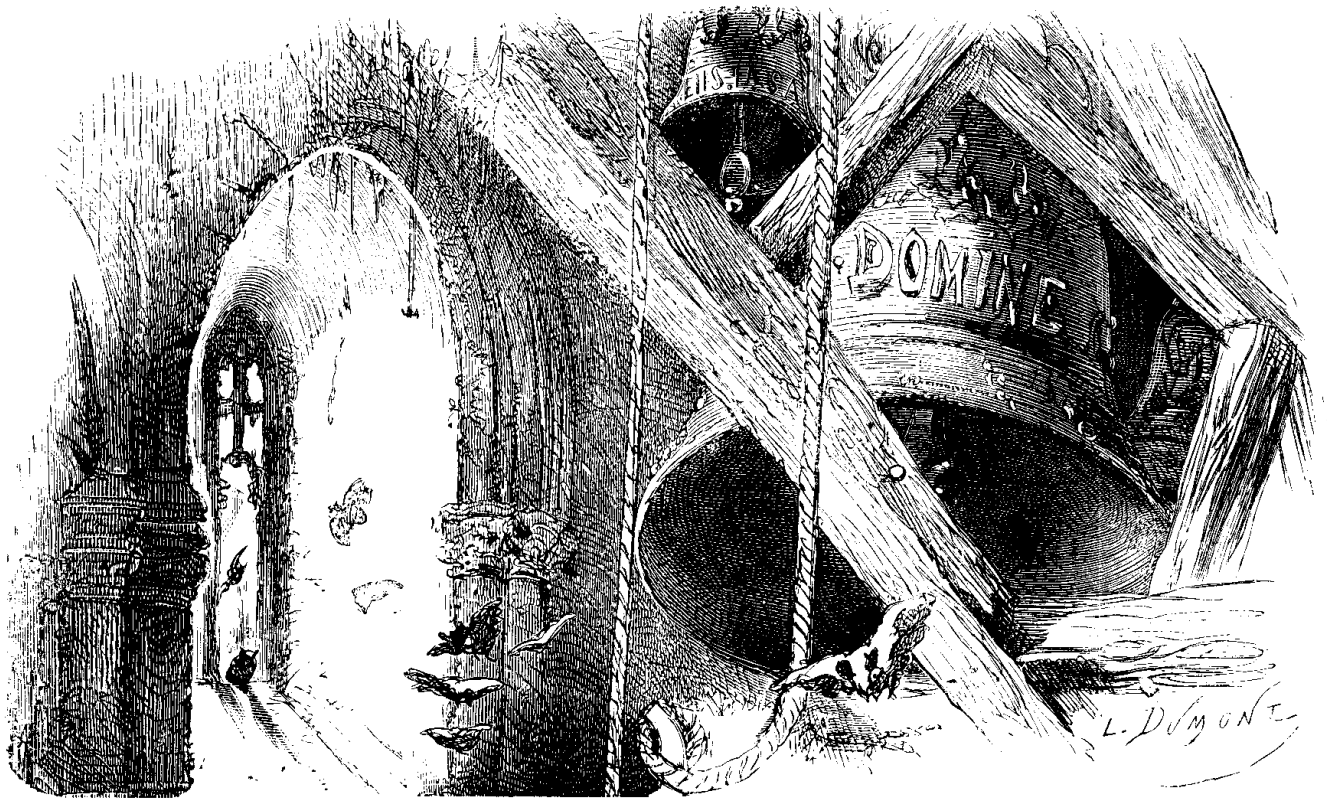
Si le feu prend à ma maison,
Un tambour vaut bien un bourdon,
Et la générale battra....
Alleluia!

Quand il va savoir, au surplus,
Qu'en ce monde on ne sonne plus,
Boileau chez les morts chantera :
Alleluia!

Des réveill'-matin indiscrets
Et des sonnettes des mulets
Sans doute on nous délivrera :
Alleluia!

Je n'en ai qu'une à mon manoir
Que mes créanciers font mouvoir.
O ma patrie, emportez-la!
Alleluia!

Fin.



SUR L'AIR DES GRANDES VÉRITÉS.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis
Je laisse à penser la vie
Que firent les deux amis.

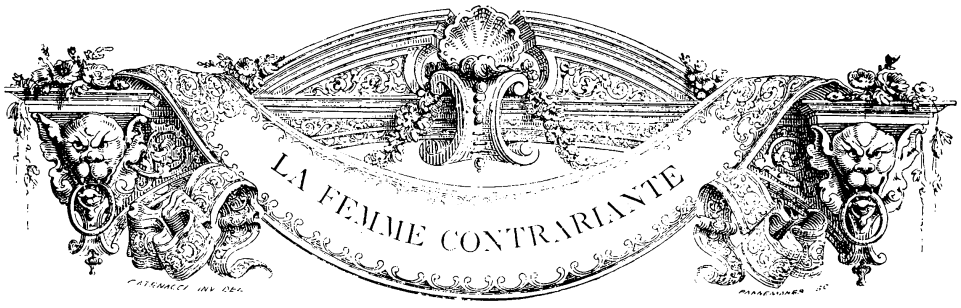
Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit;
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

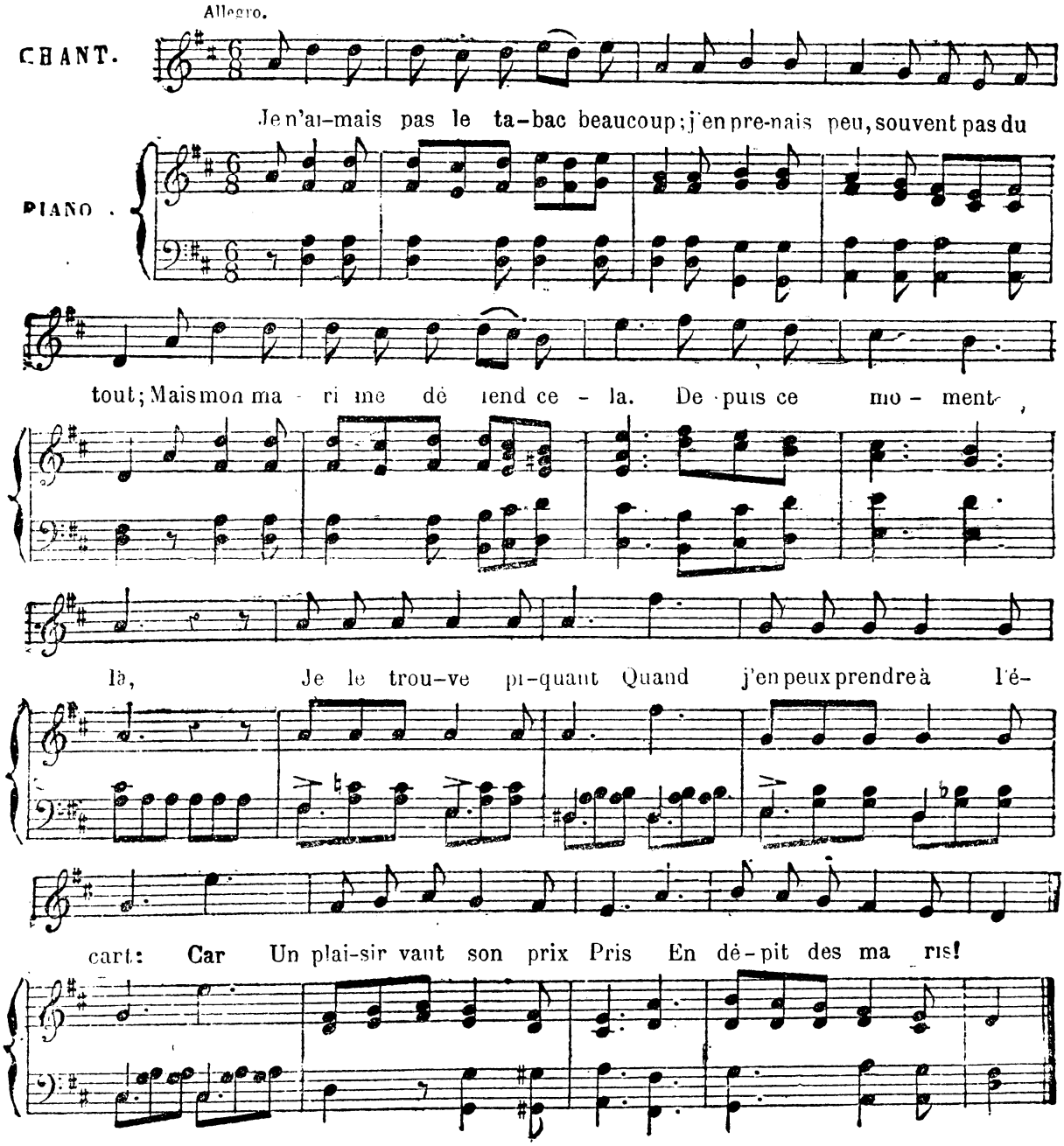
Le bruit cesse, on se retire;
Rats en campagne aussitôt :
Et le citadin de dire :
« Achevons tout notre rôt.

— C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi ;
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi.

« Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre ! »



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



DEUXIÈME COUPLET.

Ce fut jadis bien entendu
Que d'inventer le fruit défendu;
Ma gra..d'mère Ève l'aimait beaucoup (*bis*),
Ell' m'a transmis son goût;
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart:
Car
Un plaisir vaut son prix (*bis*)
Pris
En dépit des maris!

AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE.

Aussitôt que la lumière
A redoré n s coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.

Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main je lui dis :
Vois-tu sur la rive maure
Plus qu'à mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas.

A table rien ne m'étonne,
Et je pense, quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi,

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce doux trépas.

Je m'en irais dans l'Avern
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable,
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au diable
Les louanges de Bacchus.

J'apaiserais de Tantale
La grande altération;
Et, passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion....

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis.

Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

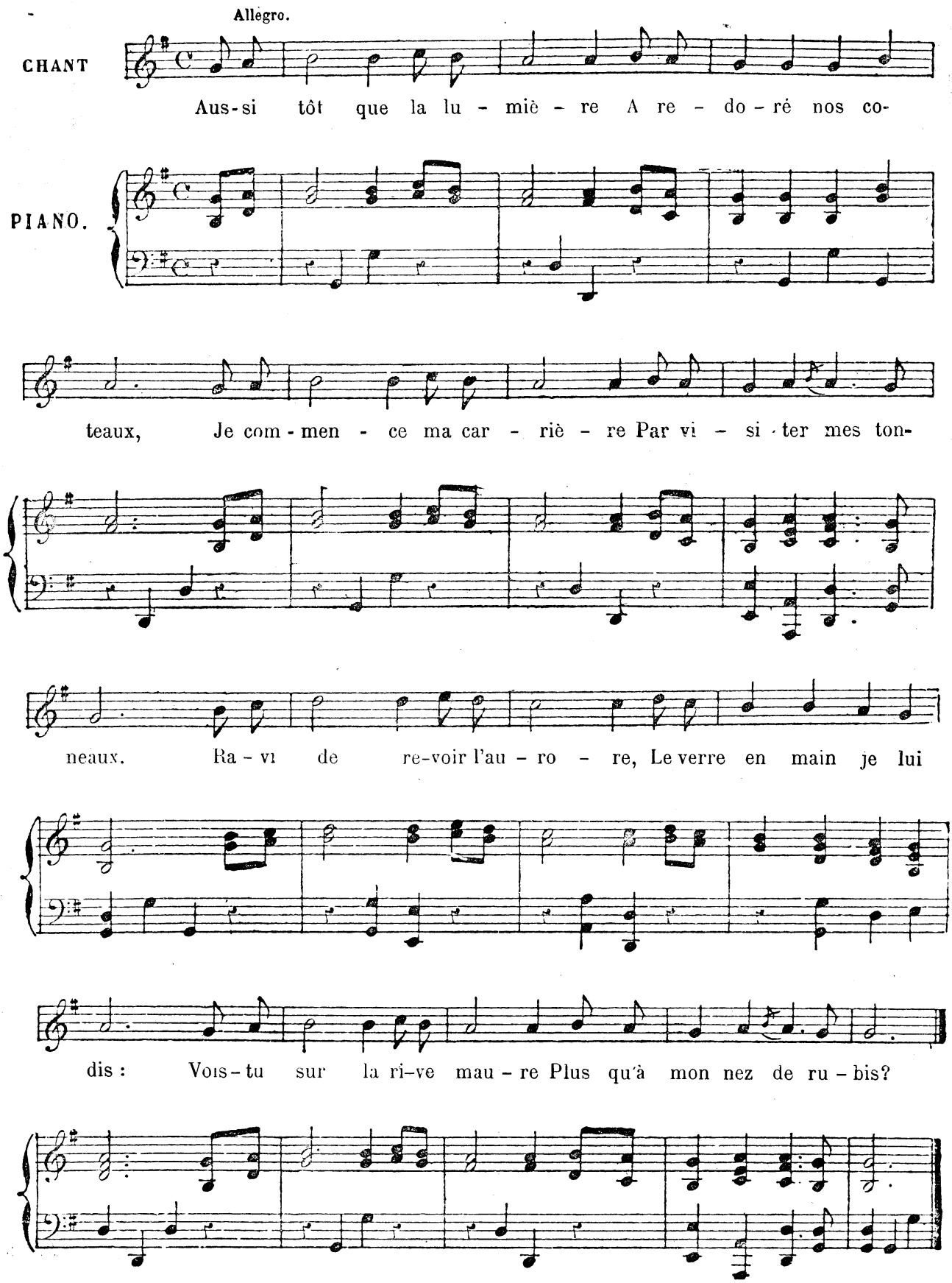
De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau :
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau ;

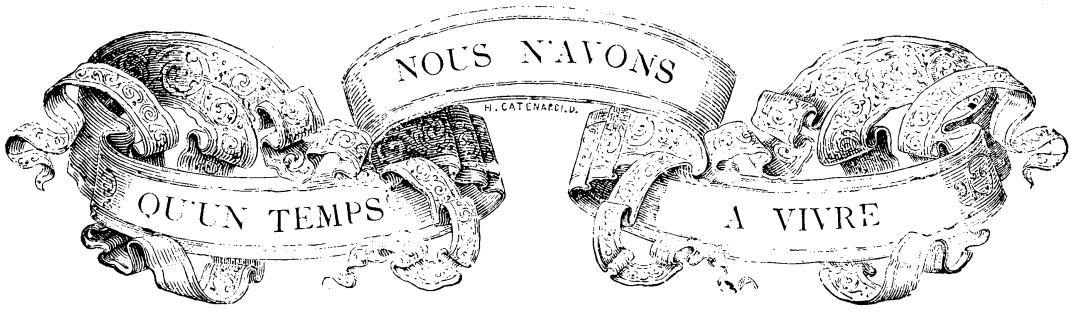
Je veux qu'on peigne ma trogne
Avec ce vers à l'entour :
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

MAITRE ADAM.

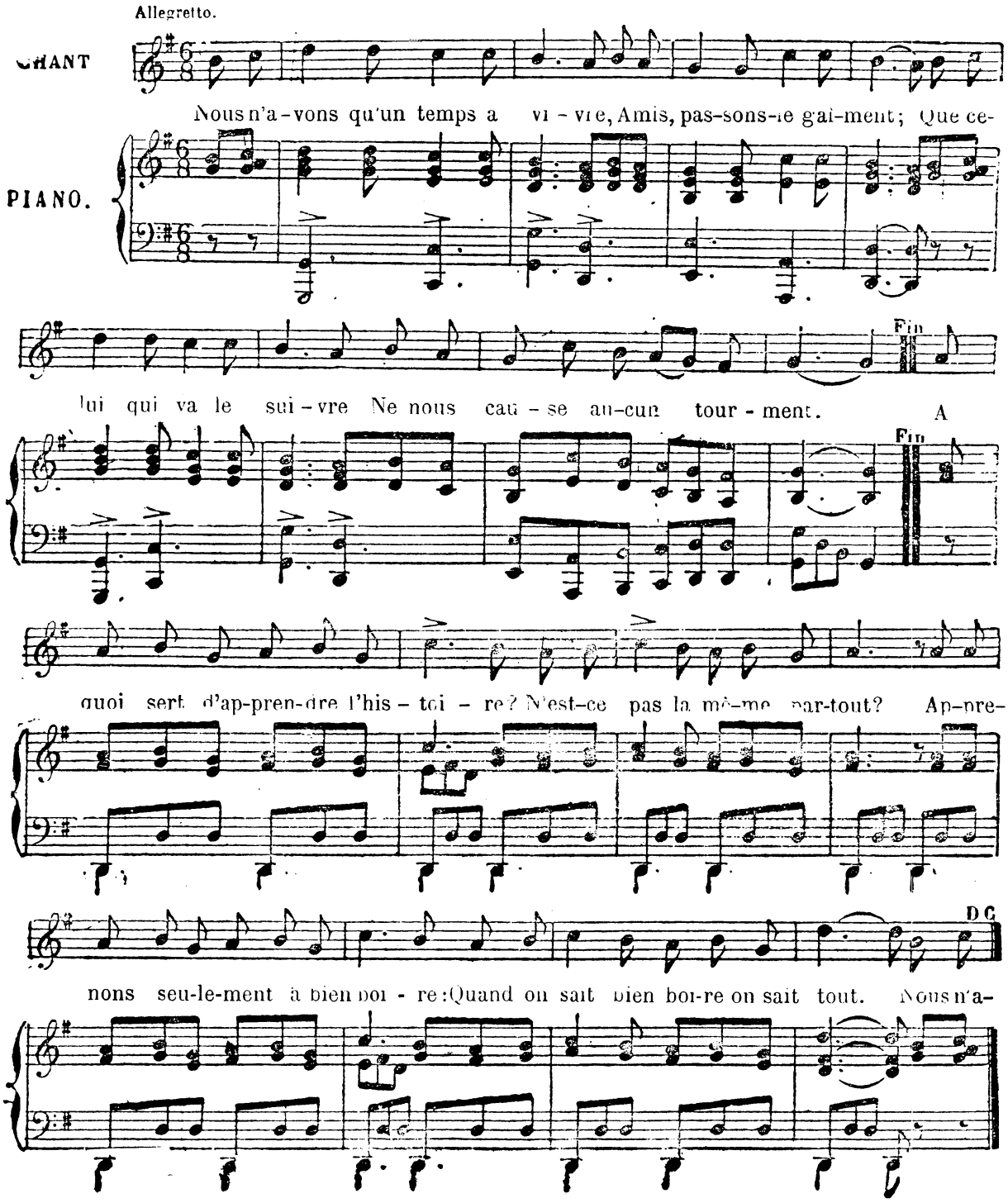
AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.





Accompagnement par M. V.-F. VERBIMST.



Nous n'avons qu'un Temps a Vivre.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le-gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la même partout?
Apprenons seulement à boire ;
Quand on sait bien boire on sait tout.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

Qu'un tel soit général d'armée;
Que l'Anglais succombe sous lui :
Moi qui vis bien sans renommée,
Je ne veux vaincre que l'ennui.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

A parcourir la terre et l'onde,
On perd trop de temps en chemin :
Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

Qu'un savant à voir les planètes
Occupe son plus beau loisir;
Je n'ai pas besoin de lunettes
Pour apercevoir le plaisir.

Nous n'avons qu un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

Qu'un avide alchimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaîment;
Que celui qui doit le suivre
Ne nous cause aucun tourment.

Au grec, à l'hébreu je renonce ;
Ma maîtresse entend le français;
Sitôt qu'à boire je prononce,
Elle me verse du vin frais?

LE COMTE DE

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT.

Des frelons bravant la piqûre,
Que j'aime à voir dans ce séjour
Le joyeux troupeau d'Épicure
Se recruter de jour en jour.
Francs buveurs, que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire :
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit. (*quater*)

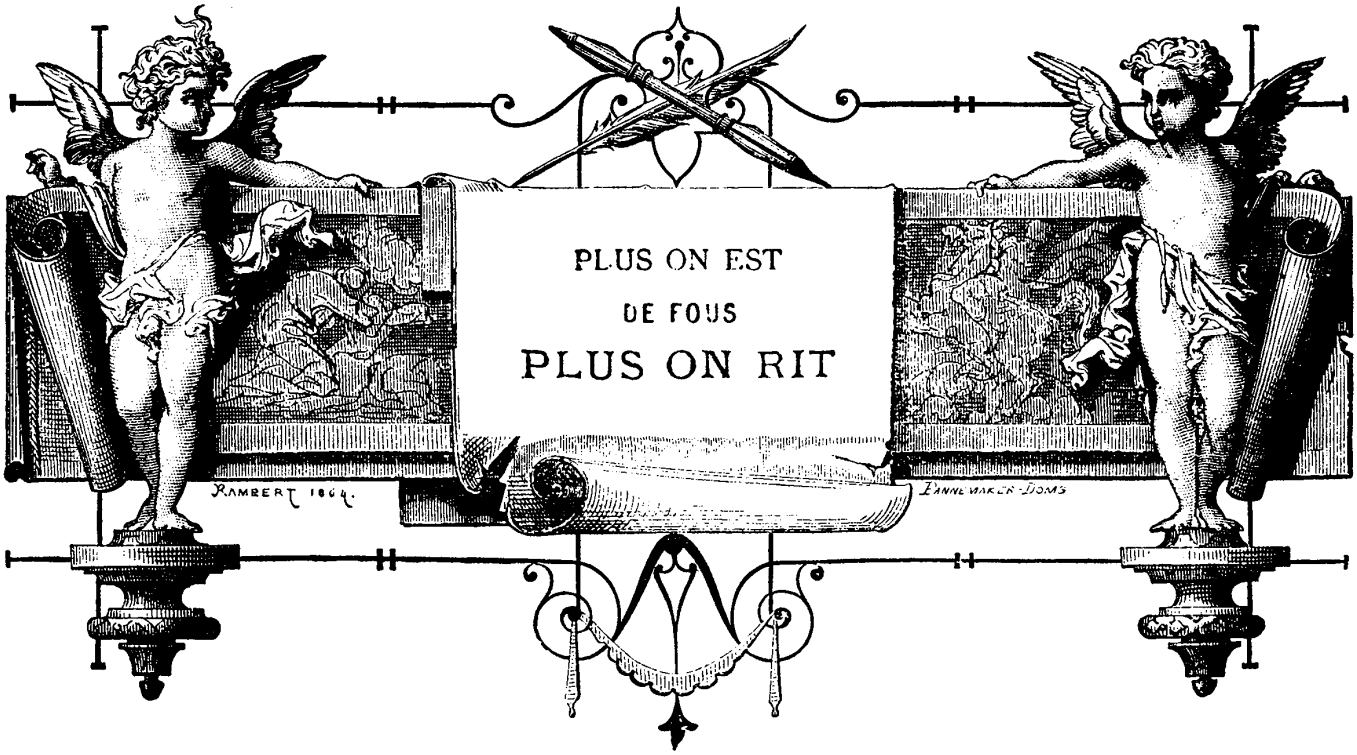
Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savants :
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivants!
Plus je bois, plus leur nombre augmente,
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze j'en vois trente!...
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit. (*quater*)

Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons,
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons,
Mon pinceau trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
Entrez, enfants de la folie.
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit. (*quater*)

Entrez, soutiens de la sagesse,
Apôtres de l'humanité;
Entrez, amis de la richesse;
Entrez, amants de la beauté;
Entrez, fillettes dégourdies;
Vieilles qui visez à l'esprit,
Entrez, auteurs de tragédie :
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit. (*quater*)

Puisque notre vie a des bornes,
Aux enfers un jour nous irons;
Et malgré le diable et ses cornes,
Aux enfers un jour nous rirons.
L'heureux espoir! que vous en semble?
Or, voici ce qui le nourrit :
Nous serons là-bas tous ensemble :
Plus on est de fous (*bis*), plus on rit. (*quater*)

ARMAND GOUFFÉ.



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

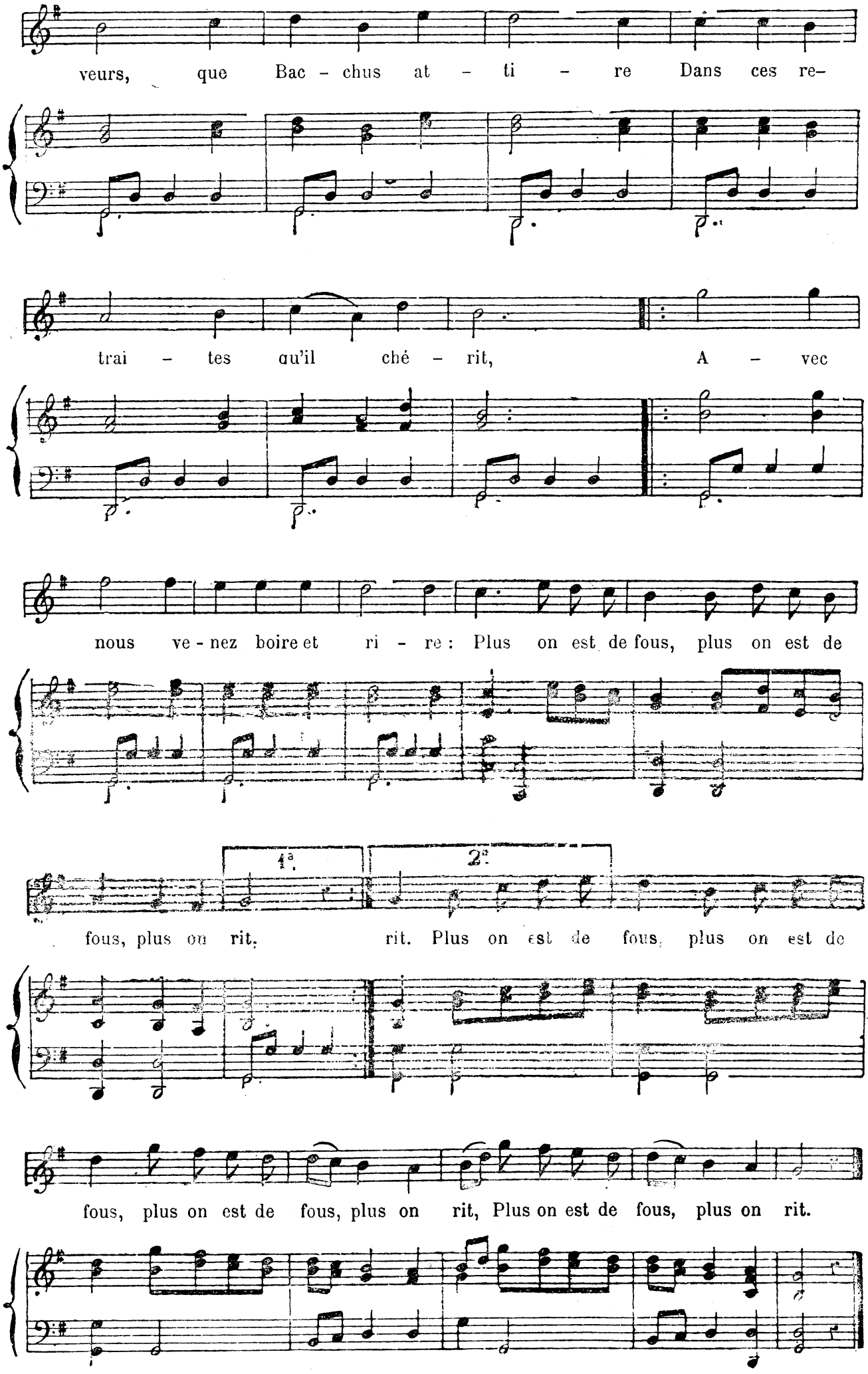
Allegretto.

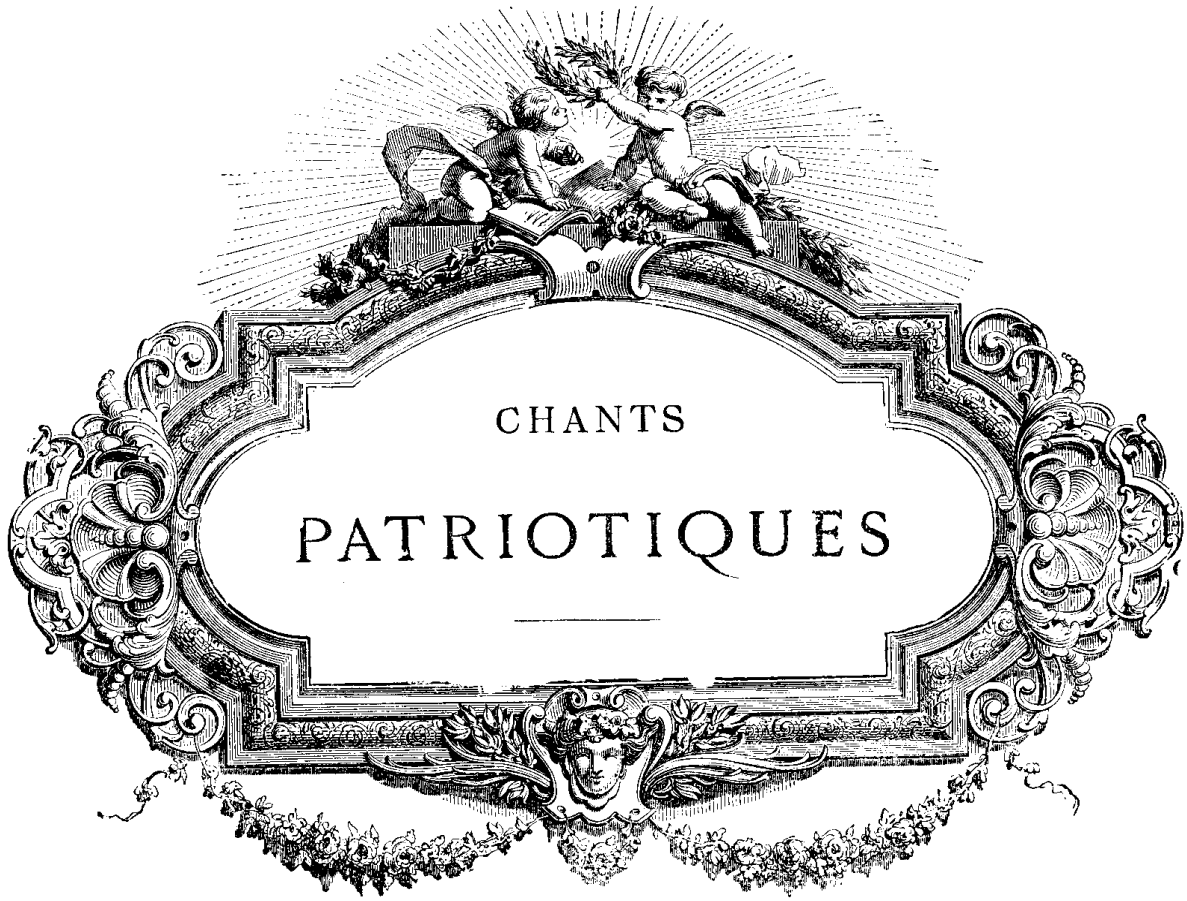
CHANT. Des fre - lons bra - vant la pi - qû - re,

PIANO

Que j'aime à voir dans ce si - jour le joy-eux trou - peau d'É-pi-

cu - re Se re - cru t r de jou en jour. Francs bu-


veurs, que Bac - chus at - ti - re Dans ces re-
trai - tes qu'il ché - rit, A - vec
nous ve - nez boire et ri - re : Plus on est de fous, plus on est de
1e.
2e.
fous, plus on rit. rit. Plus on est de fous, plus on est de
fous, plus on est de fous, plus on rit, Plus on est de fous, plus on rit.



CHANTS PATRIOTIQUES

LA MARSEILLAISE

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé; (*bis*)
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger vos fils, vos compagnes.

Aux armes! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?... (*bis*)
Français, pour nous, ah! quel outrage,
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage?

Aux armes! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers? (*bis*)
Grand Dieu! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient!
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées!

Aux armes! citoyens, formez vos bataillons
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous perfides!
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (*bis*)
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.

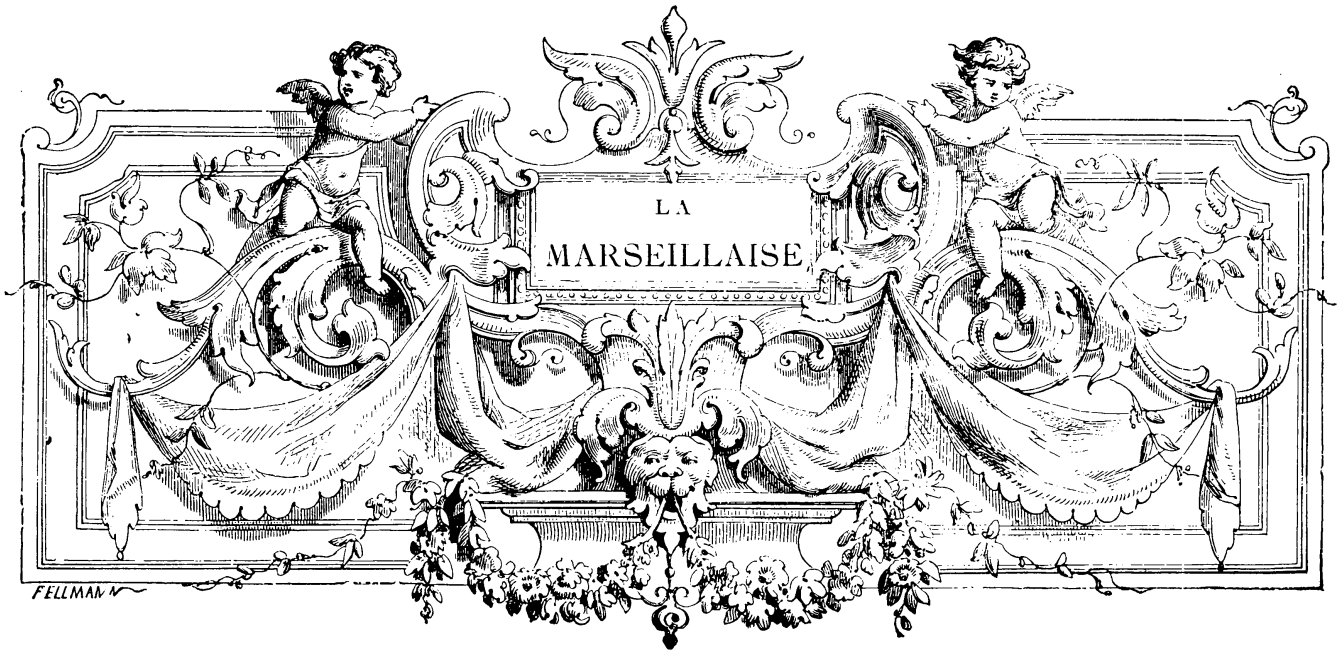
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. (*bis*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère!...
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. (*bis*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! (*bis*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accents!
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes! citoyens, formez vos bataillons.
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons.

ROUGET DE LISLE.



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Mouvement de marche.

CHANT

Al-lons, en-fants de la pa - tri - e, Le jour de gloire est ar - ri-

PIANO.

vé, Con-tre nous de la ty-ran - ni - e, L'é-ten-dard san-g'ant est le-

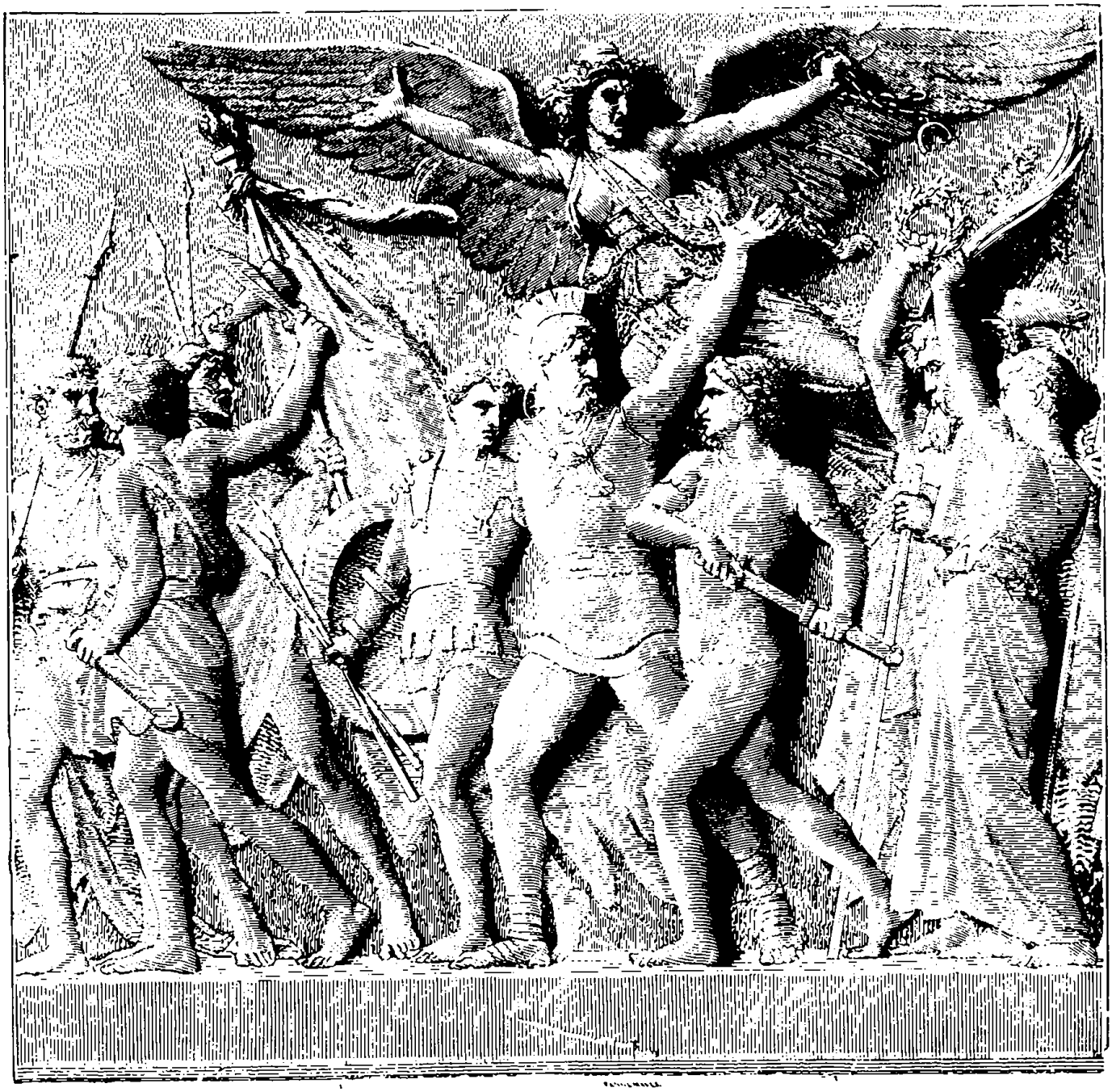
vé, L'é-ten-dard san-glant est le - vé; En-ten-dez - vous, dans l s · am-

pa-gnes, Mu - gir ces fé-ro-ces sol-dats? Ils vien-nent jus-que dans nos

bras. É-gor-ger vos fils, vos com - pa-gnes. Aux ar - mes! ci - toy-

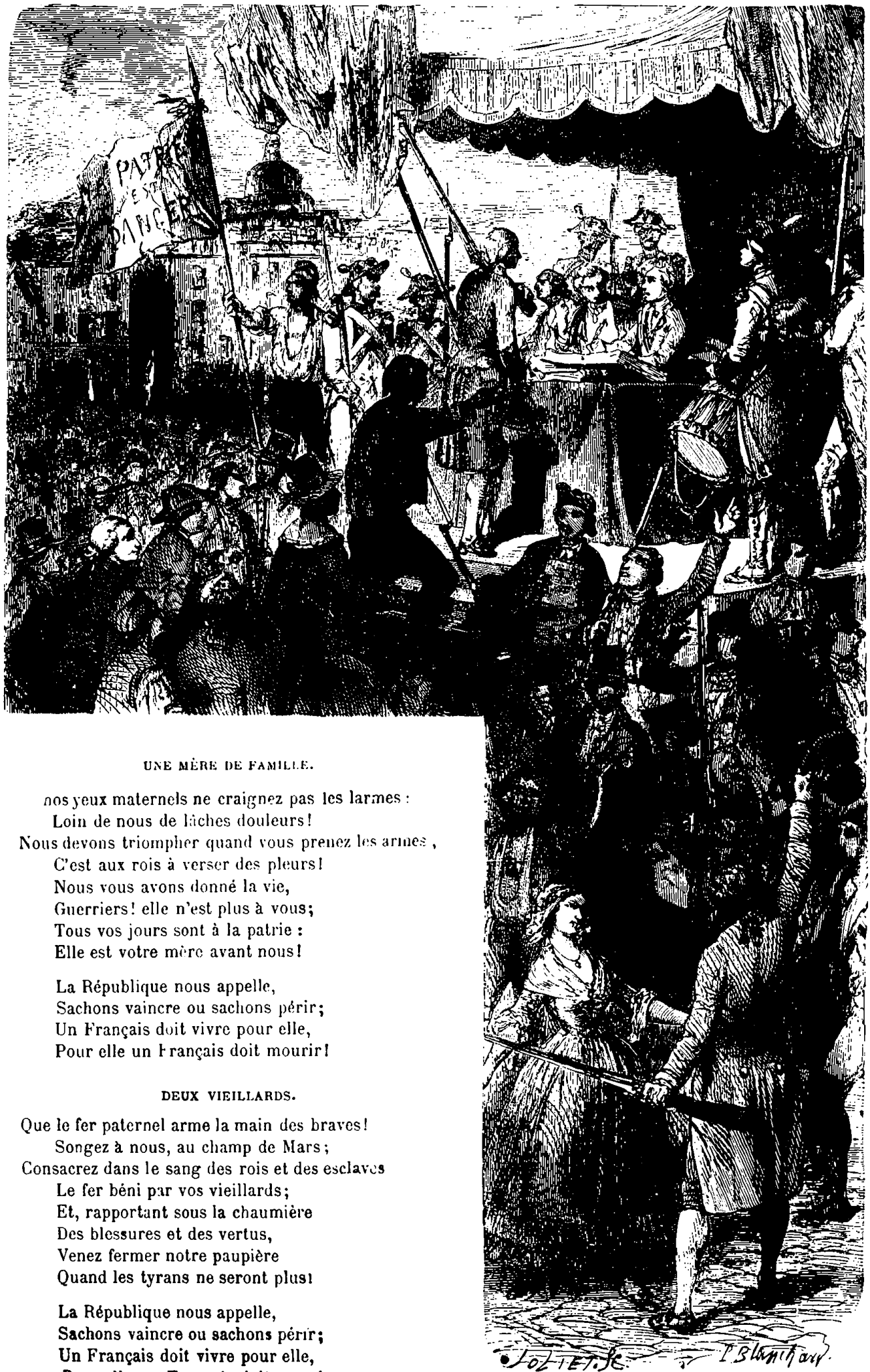
ens, For-mez vos ba-tail-lons. Mar - chons, mar-

chons, Qu'un sang im - pur a - breu - ve nos sil-lons.



LE CHANT
DU
DÉPART

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas,
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure du combat.
Tremblez, ennemis de la France!
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance.
Tyrans, descendez au cercueil!
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!



UNE MÈRE DE FAMILLE.

nos yeux maternels ne craignez pas les larmes :
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes,
C'est aux rois à verser des pleurs!
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers! elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie :
Elle est votre mère avant nous!

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves!
Songez à nous, au champ de Mars;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus!

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie,
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes·
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants!

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux : les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers.
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes.
Nos mains tresseront des lauriers;
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs.

La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

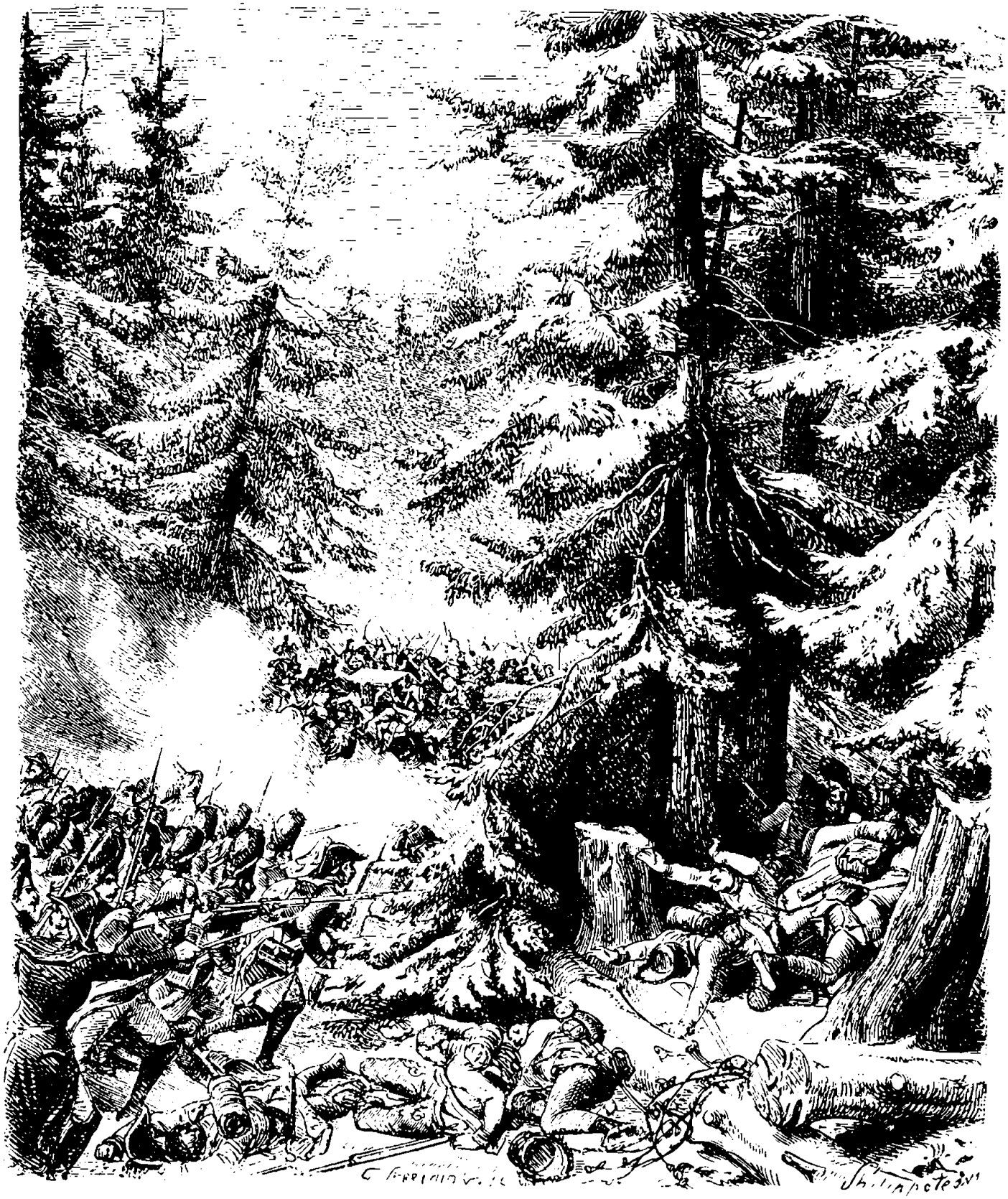
La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs :
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté!

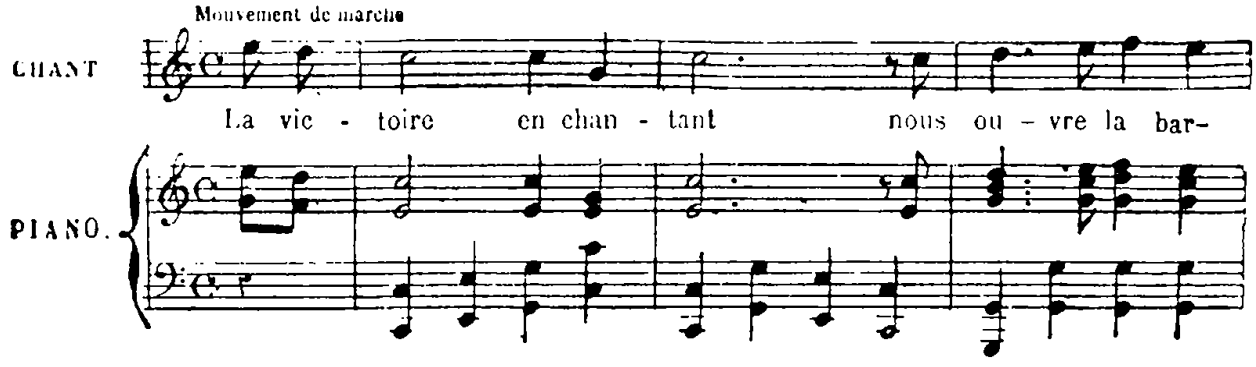
La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

M. J. CHÉNIER.

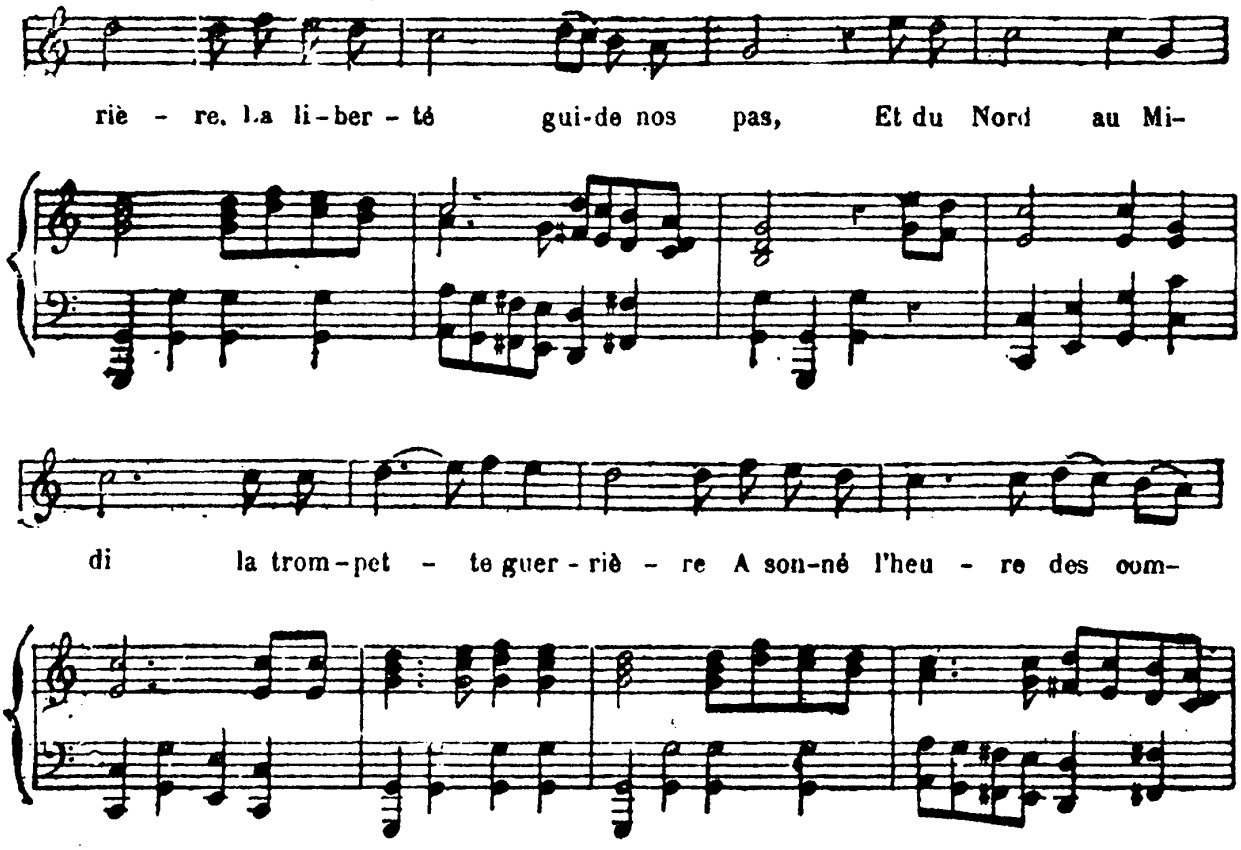


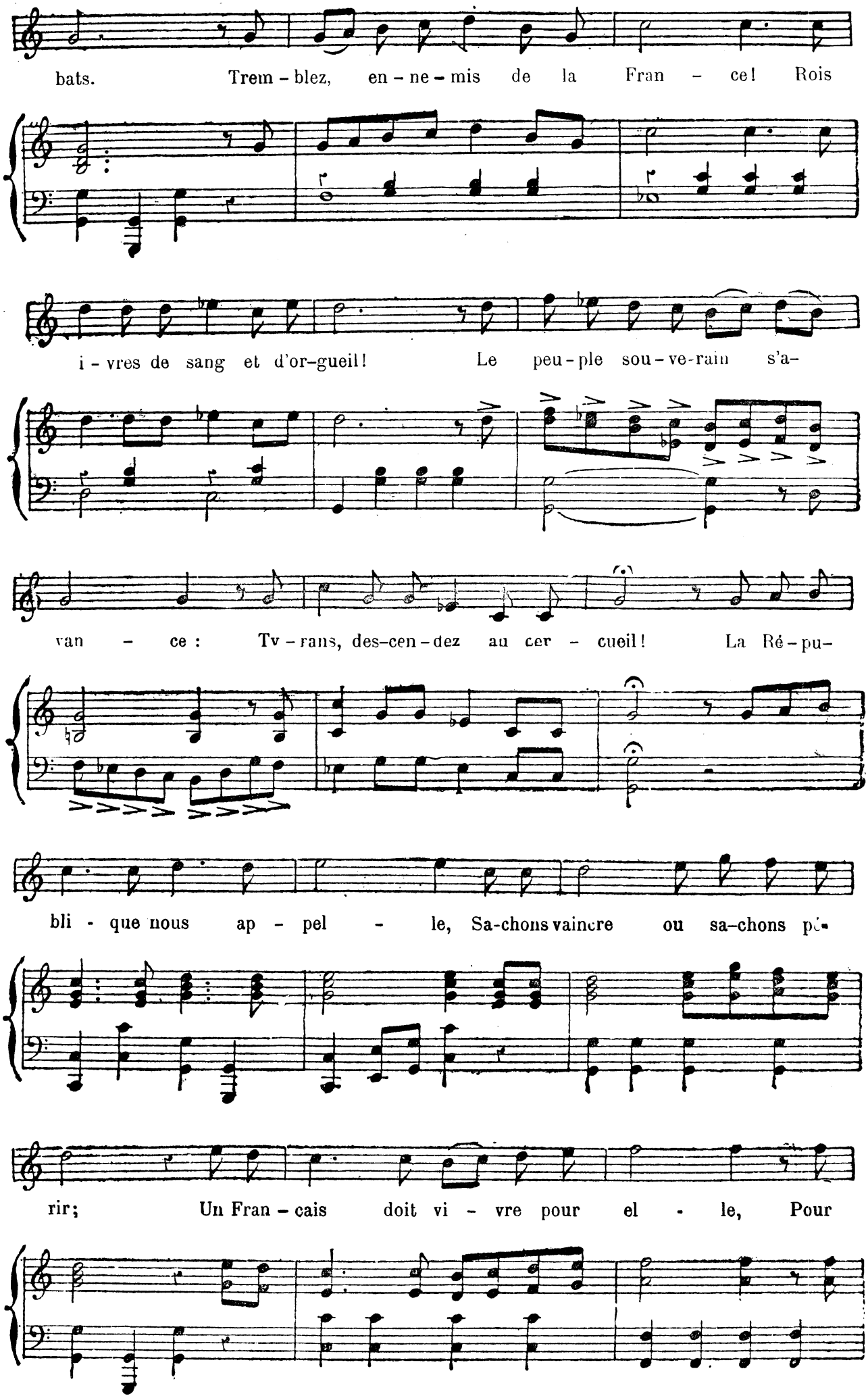
LE CHANT DU DÉPART.

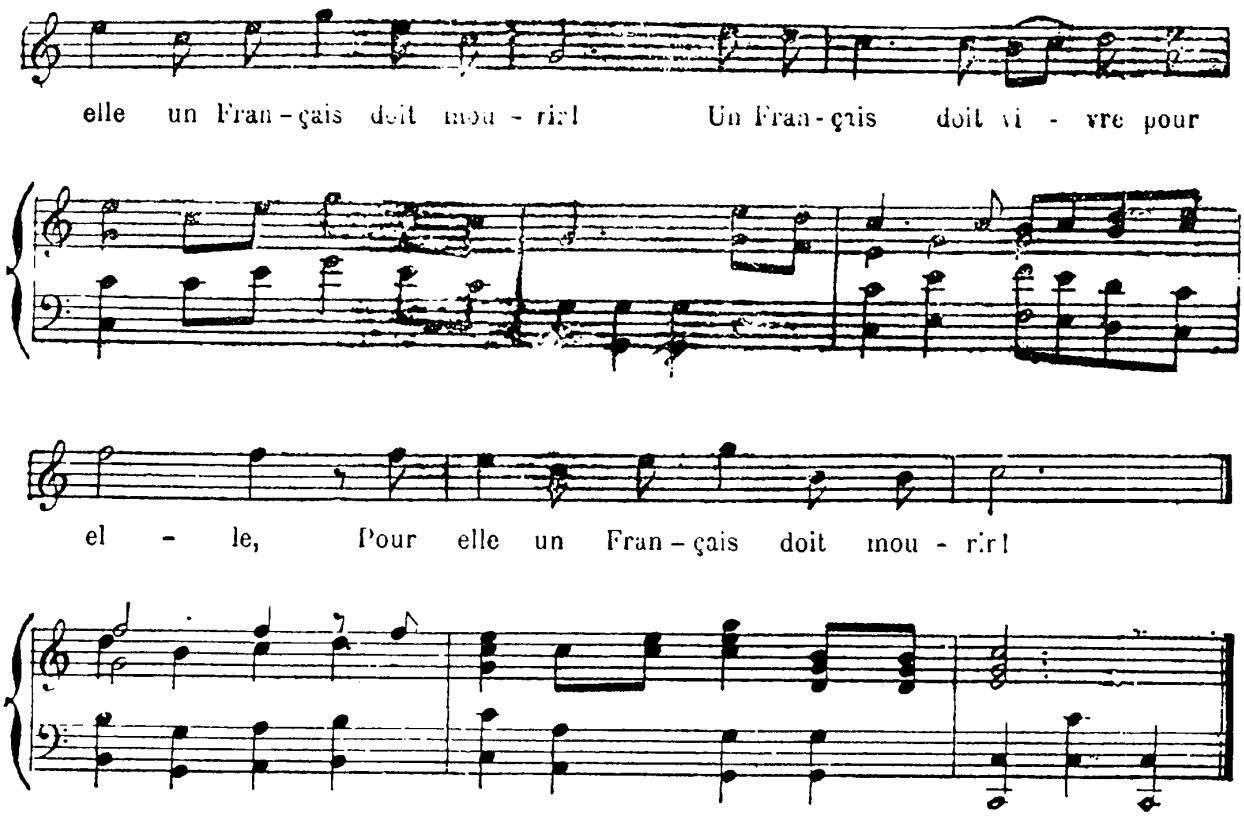
Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.



TAUXIER

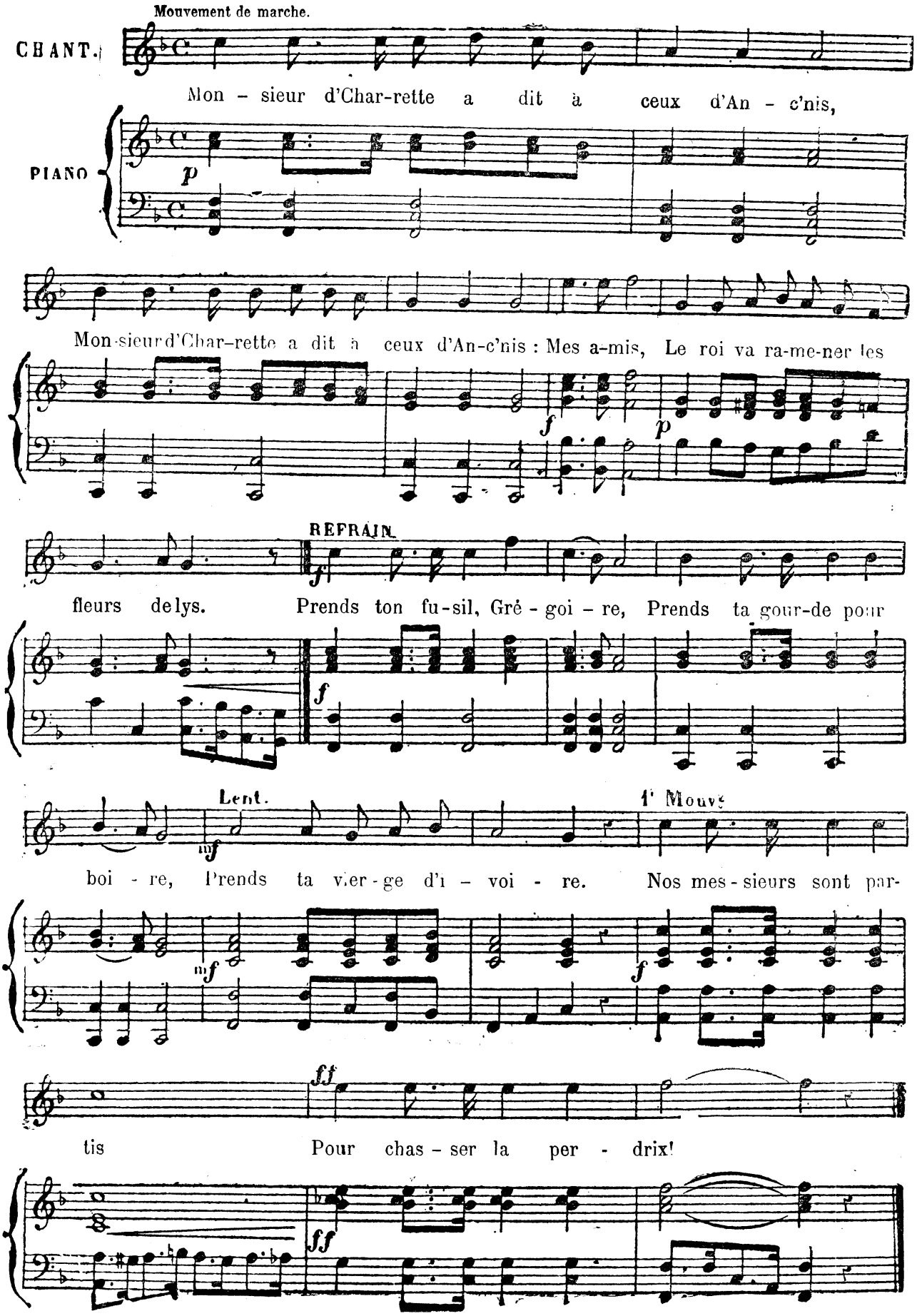

riè - re. La li-ber-té gui-de nos pas, Et du Nord au Mi-
di la trom-pet - te guer-riè - re A son-né l'heu - re des com-


bats. Trem - blez, en - ne - mis de la Fran - ce! Rois
i - vres de sang et d'or-gueil! Le peu - ple sou - ve-rain s'a-
van - ce : Ty - rans, des-cen - dez au cer - cueil! La Ré - pu-
bli - que nous ap - pel - le, Sa-chons vaincre ou sa-chons pé-
rir; Un Fran - cais doit vi - vre pour el - le, Pour


elle un Fran-çais doit mou-rir! Un Fran-çais doit vi-vre pour
el-le, Pour elle un Fran-çais doit mou-rir!

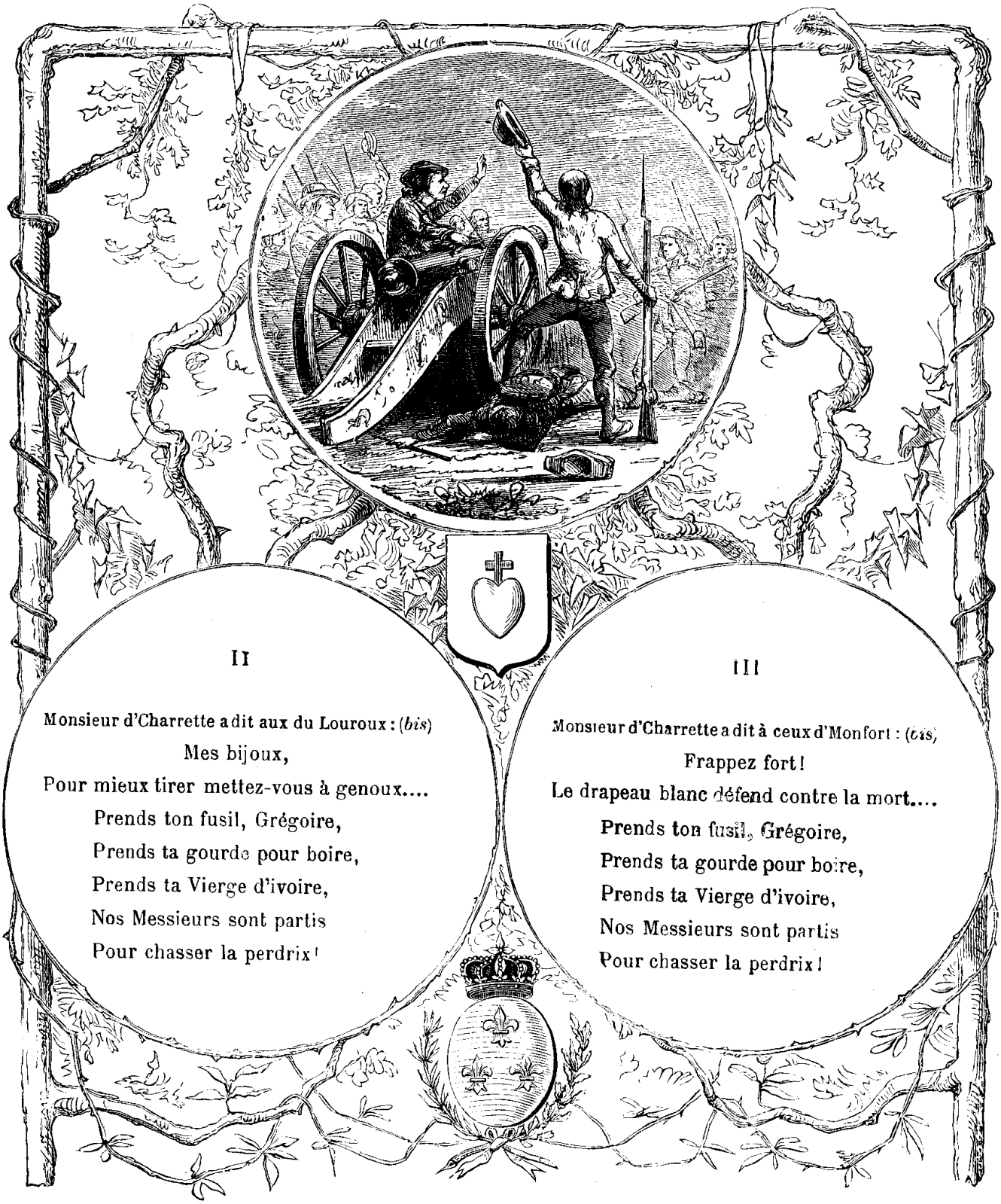
CHANT VENDÉEN.

Transcription par M. V.-F. VERRIMST.



BONCHAMP

Chant Vendéen



II

Monsieur d'Charrette a dit aux du Louroux : (*bis*)
Mes bijoux,
Pour mieux tirer mettez-vous à genoux....
Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire,
Nos Messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix !

III

Monsieur d'Charrette a dit à ceux d'Monfort : (*bis*)
Frappez fort !
Le drapeau blanc défend contre la mort....
Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire,
Nos Messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix !

IV

Monsieur d'Charrette a dit à ceux d'Clisson : (*bis*)
Le canon
Fait mieux danser que ne fait le violon....
Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire,
Nos Messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix !

V

Monsieur d'Charrette a dit à ceux d'Conflans : (*bis*)
En avant !
Ralliez-vous à mon panache blanc....
Prends ton fusil, Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire,
Nos Messieurs sont partis
Pour aller à Paris !

VEILLONS
AU SALUT DE L'EMPIRE

Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Marziale.

CHANT

Veil-lons au sa-lut de l'Em-pi-re, Veil-lons au main-tien de nos

PIANO.

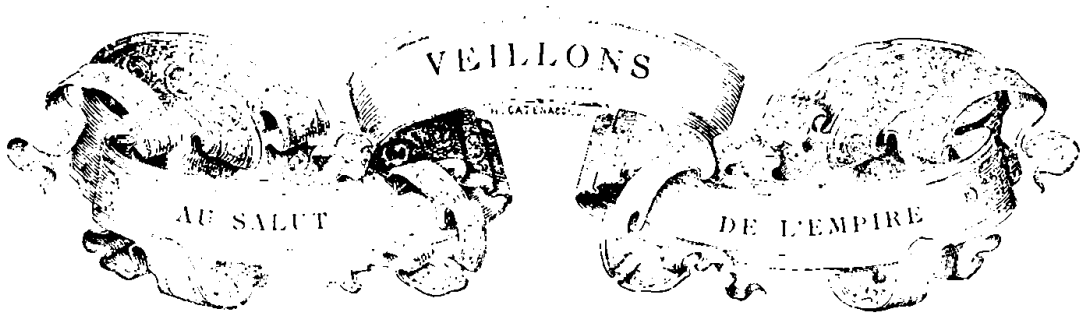
droits! Si le des-po-tis-me cons-pi-re, Cons-pi-rons la per-te des

rois. Li-ber - té! li - ber - té! tout mor - tel te rend hom-

ma - ge. Trem-blez, ty - rans! vous al - lez ex-pi-er vos for-

faits! Plu-tôt la mort que l'es - cla - va-ge! C'est la de - vi - se des Fran-

çais. Plu-tôt la mort que l'es-cla - va-ge! C'est la de - vi - se des Fran-çais.



Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au maintien de nos droits!
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois!
Liberté! liberté! tout mortel te rend hommage.
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français.

Du salut de notre patrie
Dépend celui de l'univers;
Si jamais elle est asservie,
Tous les peuples sont dans les fers.
Liberté! liberté! tout mortel te rend hommage.
Tremblez, tyrans! vous allez expier vos forfaits!
Plutôt la mort que l'esclavage!
C'est la devise des Français.

Ennemis de la tyrannie,
Paraissez tous, armez vos bras.
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats.
Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
Nous servons la même patrie:
Les hommes libres sont Français.

Jurons union éternelle
Avec tous les peuples divers,
Jurons une guerre mortelle
A tous les rois de l'univers.
Liberté! liberté! que ce nom sacré nous rallie.
Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits!
On ne voit plus qu'une patrie
Quand on a l'âme d'un Français.

Dans la retraite de Russie, lorsque Napoléon et la garde sortirent de Krasnoï, ils durent passer sous le feu des canons russes. Les grenadiers se resserrèrent autour de l'Empereur comme une forteresse mobile, fiers d'avoir à le protéger. Leur musique exprima cet orgueil. Au plus fort du danger elle fit entendre cet air si connu : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Mais l'Empereur, qui ne négligeait rien, l'interrompit en s'écriant : « Dites plutôt : *Veillons au salut de l'Empire!* »

LA PARISIENNE

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras;
On nous disait : Soyez esclaves!
Nous avons dit : Soyons soldats!
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)

Serrez vos rangs! qu'on se soutienne!
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)

La mitraille en vain nous dévore :
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)

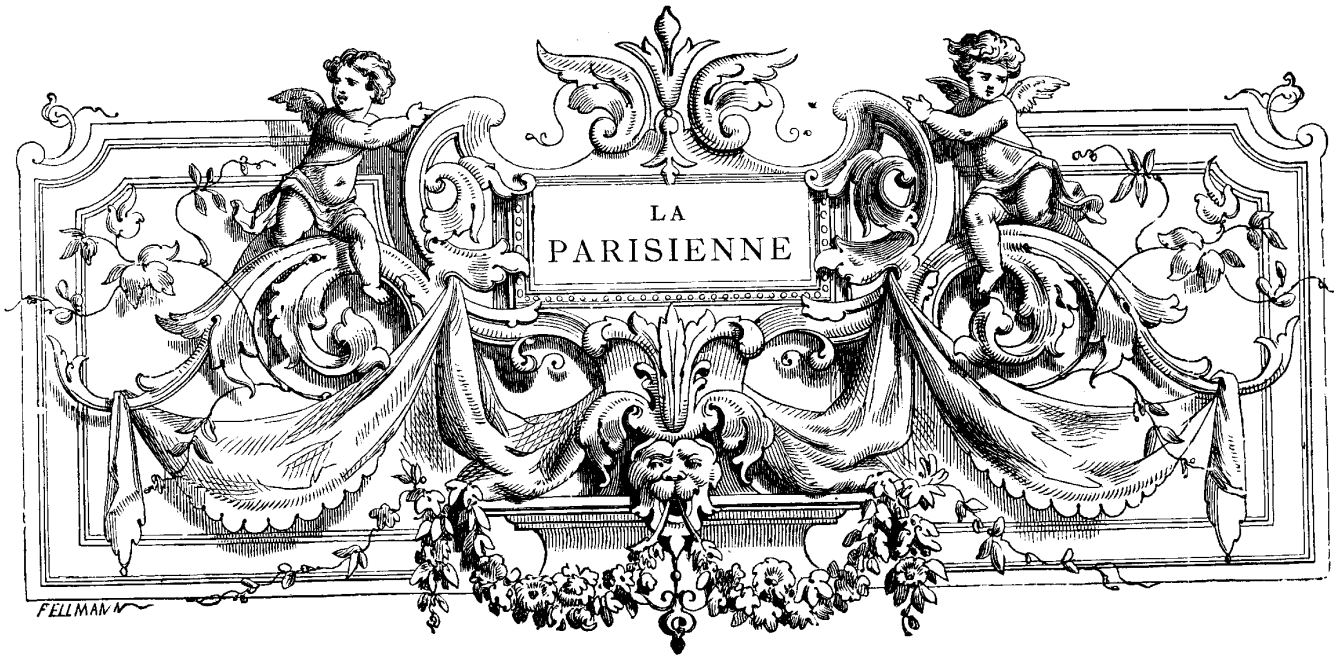
Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux Mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jours d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire:
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)

Soldat, du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire,
Tu redirais ce cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire! (*bis*)

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal;
Et nous de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire!
Panthéon, reçois leur mémoire!
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts,
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons
Martyrs de la victoire! (*bis*)

CASIMIR DELAVIGNE.



Accompagnement par M. V.-F. VERRIMST.

Mouvement de marche.

CHANT

Peu-ple fran - çais, peu-ple de bra - ves, La li - ber-

PIANO

té rou - vre ses bras : On nous di - sait : Soy - ez es-

cla - ves! Nous a-vons dit : Soy-ons soi - dats! Sou-dain Pa-

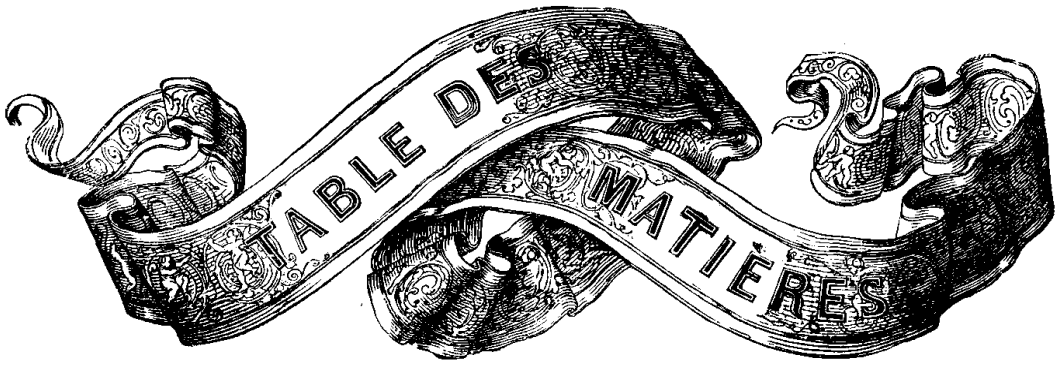
ris dans sa mé - moi - re, A re-trou vé son cri de

gloi - re : En a - vant, mar - chons Con - tre leurs ca - nons, A tra-

vers le fer, le feu des ba - tail - lons, Cou - rons à la vic-

toi - re! rons à la vic - toi - re!

LA PARISIENNE.



CHANSONS

Au clair de la lune 5
Le pinson 7
La fenotte 10
J'ai du bon tabac 12
Dame Tartine. 14
Il pleut, il pleut, bergère. 15
Le roulier 20
Le roi Dagobert. 22
Polichinelle. 27
Paris à cinq heures du matin 30
Paris à cinq heures du soir. 34
L'ami de Madelon. 37
L'école buissonnière. 38
Chanson des quenouilles 42
Brigitte 42
La mère Bontemps. 45
Les bossus 47
Fais dodo, Pierrot, mon p'tit frère. . . 50
La mère Michel. 52
Le pont de Nantes. 54
Les vingt-quatre sous de Nicolette. . . 55
La belle Bourbonnaise 58
Meunier, tu dors 61
Le bon ermite. 63
Les grandes vérités. 66
Cadet Rousselle 69
Jean de Nivelle 73
Le ménage de garçon. 74
La mode 77
La paille. 79
La petite Jeanneton 82
Rossignolet sauvage 83
Les cloches. 84
Le rat de ville et le rat des champs. . . 87
La femme contrariante. 88

CHANSONS A BOIRE

Aussitôt que la lumière. 89
Nous n'avons qu'un temps à vivre . . 91
Plus on est de fous, plus on rit 93

CHANTS PATRIOTIQUES

	Musique de	
La Marseillaise . .	Rouget de Lisle.	96
Le chant du départ.	Méhul.	100
Chant vendéen		107
Veillons au salut de l'empire		110
La Parisienne.	Auber.	114